



... une grande page
te ...



Vet. Fr. II A. 303

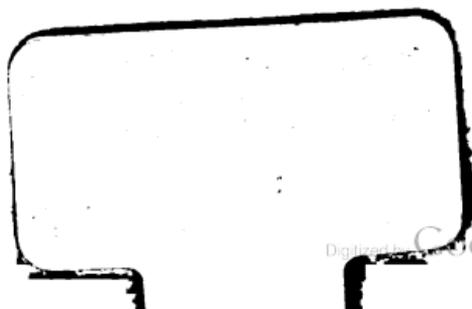


TABLEAU MOUVANT

DE PARIS,

OU

VARIÉTÉS AMUSANTES;

Ouvrage enrichi de Notes historiques & critiques, & mis au jour par M. NOUGARET.

Une morale nue apporte de l'ennui ;
Le conte fait passer le précepte avec lui.

LA FONTAINE, Fables. L. 6.

TOME TROISIÈME.



A LONDRES,

Chez THOMAS HOOKHAM, Libraire,
N^o. 147, New-Bonde-Street.

Et se trouve A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1787.





TABLEAU MOUVANT

D E P A R I S .

IL y a dans toutes les grandes Villes ; & principalement à Paris, des gens qui n'ont d'autre moyen de subsister que leur adresse à corriger au jeu les caprices de la fortune. Ces joueurs trop habiles, & de mauvaise foi, sont appelés *Grecs*, nom qu'ils se sont eux-mêmes donné, pour écarter le nom odieux de *Fripon*, & parce que les anciens Grecs, naturellement fins & rusés, cherchaient souvent à faire des dupes. Deux Grecs de Paris, envoyèrent chercher un riche Marchand de soierie, & lui dirent qu'ils étaient des Négocians Flamands, & qu'ils avaient besoin de belles étoffes de Lyon au moins pour dix-mille francs. Le Marchand, enchanté, retourna tout de suite à son magasin, d'où il fit apporter avec lui ce qu'il avait de plus magnifique, & d'un meilleur goût.

Tome III.

A

Le choix fut bientôt fait, & le marché conclu. Dans cet intervalle, on servit le dîner. Le Marchand, pressé de se mettre à table, y consentit enfin. A peine eut-on desservi, qu'il entra un troisième Grec, qui dit à celui qui avait acheté les étoffes : — « Eh bien, voulez vous que je vous » donne votre revanche? — Volontiers, » répondit l'autre, qu'on apporte des » cartes. Monsieur, ajouta-t-il en s'a- » dressant au Marchand, cet homme est » un négociant de mon pays, qui » me gagna hier deux-mille écus. Si » vous étiez heureux, nous jouerions » de moitié; cela corrigerait la for- » tune, &, en ce cas, vous tiendriez » les cartes ». — Le Marchand eut la fai- blesse d'accepter la proposition, & aussi-tôt on en vint aux prises. En moins de deux heures, ce Marchand perdit dix-mille francs. Alors le Grec qui le gagnait, fit une pause; — « Monsieur, » dit-il au Marchand, comme je ne fais » avec qui j'ai l'honneur de jouer, & que » voilà déjà une somme assez considé- » rable de perdue, vous me permettrez » de vous demander qui me payera ? » — Allez, reprit l'autre Grec, je fais » bon pour Monsieur; je vous réponds

» de tout ce qu'il perdra ; je lui dois dix-
 » mille francs pour des étoffes qu'il m'a
 » vendues & livrées. — Ceci est clair ,
 » ajouta le Grec qui avait fait l'objec-
 » tion ; reprenons les cartes ; je vais
 » continuer ». — Il continua en effet ,
 & le Marchand perdit non-seulement ses
 étoffes , mais encore tout l'argent qu'il
 avait sur lui.

Deux autres Grecs voulaient lier partie
 avec un Médecin fort riche & qui aimait
 passionnément le jeu ; mais si occupé de
 ses malades, qu'ils n'avaient pu le joindre,
 malgré toutes les ruses qu'ils avaient em-
 ployées. Enfin , l'un des deux fripons
 s'avisa de faire le malade , & envoya de
 grand matin chercher l'Esculape. Celui-
 ci le trouva effectivement au lit , lui tâta
 le pouls , ordonna une purgation ; mais
 c'était lui-même qu'on voulait purger.
 Il promit de revenir le soir ; & lorsqu'il
 arriva , un pharaon était établi ; on n'y
 jouait qu'avec de l'or, & la banque était de
 deux - cents louis. Le prétendu malade
 dit au Médecin , après l'avoir entretenu
 de l'indisposition qu'il feignait d'avoir :—
 « Vous avez la phisionomie heureuse ;

A ij

» voudriez - vous me faire le plaisir de
 » ponter dix louis pour moi ? Très-vo-
 » lontiers , répondit le Docteur ». —
 Notre Grec lui donna les dix louis , &
 aussi tôt il se mit à jouer. En moins d'un
 quart-d'heure il gagna cinquante louis ;
 il les compta au malade , en lui témoi-
 gnant qu'il avait eu plusieurs fois envie
 de lui proposer d'être de moitié. —
 « Ah , mon Dieu ! Monsieur le Méde-
 » cin , lui répondit-on , j'en suis au déses-
 » poir. Que n'avez-vous parlé ? j'aurais
 » été charmé de partager avec vous ce
 » petit profit. Mais ce qui est différé
 » n'est pas perdu ; vous n'avez qu'à re-
 » venir demain à la même heure ; ces
 » Messieurs seront ici , & nous jouerons
 » ensemble ce que vous voudrez ». —
 Le Docteur n'y manqua pas. Il s'associa
 avec son malade , qui se portait assez bien
 pour être autour de la table. On laissa
 d'abord gagner quelques louis au Mé-
 decin ; mais dans peu la chance tourna ,
 il perdit ce jour-là , & les suivans , vingt
 à trente-mille francs , qu'il avait gagnés
 à force de courses & d'ordonnances.

Un Italien imagina une ruse fort simple,
 dont cependant on ne s'aperçut que

quand il eut fait bien des dupes. Cet Italien avait une tabatière d'or unie sur les bords; lorsqu'il se présentait quelques coups décisifs, il prenait une prise de tabac, & posait sa boîte assez négligemment sur la table. Le moindre reflet de la tabatière lui suffisait pour connaître les cartes qu'il distribuait; & il jouait par ce moyen à coup sûr. Actuellement les *Cocangeurs* ont la commodité de voir les cartes de leurs adversaires, dans le reflet des larges boutons de métal poli.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que les filouteries des Grecs réussissent toujours. Trois de ces Messieurs logeaient dans un même hôtel-garni avec un jeune Provincial venu à Paris pour recueillir une riche succession. Ils résolurent de changer les intentions du testateur, en s'appropriant une partie de cet héritage. Un soir ils proposèrent au Provincial de jouer. Celui-ci, qui avait des affaires pressantes pour le moment, demanda que la partie fût remise au lendemain, ce qui fut accepté de bon cœur de la part des Grecs. Ils s'assemblèrent même une heure avant le tems marqué pour le rendez-vous dans la chambre où était dressée la table du

jeu , & délibérèrent de quelle manière ils gagneraient le Provincial. Il fut décidé qu'on jouerait au brelan , & que , pour écarter tout soupçon , on lui laisserait gagner , au commencement , cent louis ; ils avaient d'ailleurs éprouvé que les dupes se livrent toujours au jeu avec plus d'ardeur attirées par cet appât. Le projet était bien concerté & ne pouvait manquer de réussir ; mais le Provincial qui était rentré dans l'hôtel sans qu'on s'en doutât , entendit cette conversation d'une chambre voisine. Il résolut de duper ceux qui en voulaient à sa bourse. Une demi-heure après il se rendit dans la salle , se mit au jeu ; & lorsqu'il eût gagné les cent louis , son laquais , qui avait le mot , vint lui dire qu'une personne voulait lui parler. Il sortit , & alla loger ailleurs.

Toutes les fois qu'un Grec , qui jouait au piquet avec un vieux Militaire , désirait avoir beau jeu , il mouchait la chandelle & escamotait le talon. L'Officier s'aperçut enfin de cette manœuvre , & pria l'Escroc de ne point se donner tant de peine pour lui faire voir clair ,

parce qu'il remarquait qu'à chaque fois qu'il redoublait l'éclat de la lumière , il n'avait pas d'as. Le Grec se retint quelques momens , mais à la fin d'une partie décisive , ayant très-mauvais jeu , & ne lui fallant pas moins que les huit cartes du talon pour le raccommoder , il prit de nouveau les mouchettes , & dit au Capitaine : — « Je vous demande pardon , Monsieur ; mais c'est une vieille habitude que j'ai prise au piquet , de moucher les lumières. — Et moi , (dit le Militaire en l'arrêtant sur le fait comme il escamotait le talon) c'est aussi un usage que j'ai de moucher ceux qui me volent au jeu ». — En même tems il tira de sa poche un pistolet , & lui brûla la cervelle.



COMME il paraît souvent sur les différens Théâtres des Pièces qui n'obtiennent un certain succès que par le moyen d'applaudisseurs à gage ; & comme il est encore des Acteurs qui savent apposter des gens officieux pour crier *bravo* , je pense que le Lecteur ne sera pas fâché que je l'entretienne un instant d'un homme qui fut long-tems généralissime des cabaleurs , siffleurs , applaudisseurs du Par-

terre. Le jour d'une première représentation était un jour de bataille pour feu le Ch** d. l. M*** ; le Café Procope était le quartier général , où l'on se réunissait pour concerter le plan d'attaque ou de défense ; la troupe du Ch** était composée de volontaires & de soudoyés , il commandait ceux-ci & dirigeait ceux-là ; mais il comptait beaucoup plus sur les premiers. Lorsqu'on était convenu du mot du guet , des signaux , il se rendait dans le Parterre ; là , il attirait l'attention de tout ce qui l'environnait , en parlant haut , en citant des vers , contant des anecdotes , répandant les préventions pour ou contre la Pièce & l'Auteur. Il flatait les uns par des remarques obligeantes , prenait pour juges ceux qui paraissaient plus difficiles à manier , intimidait les faibles par des sarcasmes. Il protégeait la Pièce , il disait qu'il était bien sûr qu'elle serait critiquée par les pédans , mais qu'elle plairait aux gens de goût tels que ceux à qui il avait l'honneur de parler. En voulait-il à l'Auteur , tout le monde savait , disait-il , que , dans ce moment , les études de Procureurs & de Notaires étaient désertes , & que toute la Basoche

était soudoyée pour applaudir. Le clerc de Procureur qui se trouvait près de lui rougissait , & n'avait garde d'applaudir , de crainte d'être reconnu. Pendant la Pièce, il donnait le signal d'applaudir ou de murmurer , & les groupes qu'il avait répandues avec art aux quatre coins de la salle exécutaient fidèlement ce qu'il leur prescrivait. Il avertissait ses voisins d'un beau vers qui allait partir , ou tenait une épigramme prête pour atténuer l'effet d'un trait applaudi. Comme on était un peu contrarié , ainsi qu'aujourd'hui , sur la liberté de huer ou de siffler ce qui déplaisait , il s'était fait une manière de bâiller éclatante & prolongée , qui produisait le double effet de faire rire & de communiquer le même mouvement au diaphragme de ses voisins.

Un jour la Sentinelle l'avertit de ne pas faire de bruit : — « Comment , mon » ami , lui dit-il , vous qui paraissez un » homme sensé , & qui avez l'habitude » du Spectacle , est-ce que vous trouvez » cela beau ? — Je ne dis pas cela , lui » répondit le soldat un peu adouci ; mais » ayez la bonté de bâiller plus bas ». —

Ce Ch** d. l. M*** était la terreur des débutans & des nouvelles Actrices ,

A v

qui n'épargnaient rien pour captiver son suffrage ou mériter sa protection : l'on prétend même qu'il en recevait des présens & des bijoux de prix. Cet illustre défunt n'a-t-il pas laissé du moins quelque héritier de son adresse singulière à soutenir ou à dénigrer les Pièces & les Acteurs ?



SE flatant d'être plus heureuse que dans son village, une jeune Payfanne se rendit à Paris, & dépensa justement en route le peu d'argent dont elle s'était munie. Elle n'avait même pris ni certificat de son Curé, ni aucune recommandation pour qui que ce fût ; elle croyait qu'aimant le travail, on s'empresserait de lui donner de l'ouvrage, & qu'elle ne pouvait manquer d'inspirer un tendre intérêt. Cette bonne Payfanne jugeait des habitans des villes d'après la façon de penser franche & confiante des habitans de la campagne. Mais quand elle fut arrivée dans Paris, elle se sentit comme perdue au milieu d'un cahos immense ; les premières personnes à qui elle s'adressa pour leur demander un asile, ou pour les prier de lui en indiquer un, la rebutèrent avec

dureté , persuadées que c'était une aventurière dont les mœurs devaient être très-suspectes; d'autres lui rirent au nez , sans daigner lui répondre. Alors cette infortunée connut que les créatures humaines sont souvent sans humanité ; & elle se vit réduite à errer dans les rues , ignorant où elle trouverait un morceau de pain & un asile pour se mettre à l'abri des injures de l'air. Il ne lui vint point dans l'idée d'y demander l'aumône, parce qu'elle s'était rendue à Paris , non dans le dessein de mandier lâchement sa subsistance , mais pour y gagner sa vie par un travail honnête. Sa situation lui parut sur-tout affreuse lorsque la nuit en eut augmenté l'horreur ; des larmes abondantes & des cris plaintifs lui échappèrent dans ces cruels momens , tandis que roulaient autour d'elle les chars élégans d'une infinité de riches plongés dans la mollesse & l'insouciance (1). Qu'elle

(1) Cette malheureuse ignorait qu'elle pouvait se retirer pendant trois jours dans l'hôpital de Sainte-Catherine, & qu'il est un Bureau pour les filles domestiques qui cherchent à trouver une condition. Mais au bout de trois jours que serait-elle devenue ! Et il faut trente sous & des certifi-

déplorait amèrement sa faute d'avoir quitté le séjour de la campagne, où tous les Payfans ne semblent former qu'une seule & même famille ! Les gémissemens de son désespoir furent enfin entendus par un homme d'un certain âge ; il la fixe , & la trouvant jeune & jolie , elle lui parut intéressante. Suivez-moi , lui dit-il , j'ai une place de servante à vous procurer. Aussi-tôt elle essuie ses larmes & marche sur les pas de son bienfaiteur , revenant avec joie à la douce idée que les hommes sont aussi obligeans dans les villes que dans les villages. Elle est conduite dans une petite chambre , & soupe tranquillement avec celui qui s'était offert pour la secourir. Mais après le frugal repas dont elle avait tant besoin , elle apprit à connaître par quel motif , dans la Capitale , on cherche souvent à obliger les jeunes filles ; l'homme qui n'était bienfaisant à son égard que par libertinage , lui déclara qu'il n'avait qu'un lit , & lui fit des propositions qui durent d'autant plus la révolter , qu'elle n'était point encore accoutumée à respirer l'air empoi-

cats qu'elle n'avait point pour se faire inscrire au Bureau des filles domestiques.

sonné des villes. Elle résista avec l'ingénuité de l'innocence & le courage d'une Payfanne honnête ; l'indigne suborneur, repoussé plusieurs fois d'un bras robuste, fut obligé de la laisser passer la nuit sur une chaise. Le lendemain, plus piqué que charmé de la sagesse de cette infortunée, il eut la barbarie de la mettre à la porte ; mais en la congédiant, entraîné par ce sentiment impérieux, qui force souvent l'homme le plus dur à secourir son semblable, il lui donna un billet de la Loterie de Piété, & l'assura que si elle n'était pas destinée à être toujours malheureuse, le présent qu'il lui faisait pourrait un jour lui rapporter quelque chose. La pauvre fille, après avoir erré plusieurs heures dans différens quartiers de Paris, s'arrêta de lassitude dans la petite rue de Saint - M***, près de la boutique d'un Marchand de bas ; assise sur une pierre, elle réfléchissait à sa triste situation, & de grosses larmes coulaient de ses joues. Le Marchand de bas, qui, en robe-de-chambre & en pantouffles, se tenait sur le seuil de sa boutique, fut frappé de l'extrême douleur de la jeune Payfanne, & la pria obligeamment de lui en apprendre la

cause. Elle lui fit un récit fidèle & de son imprudence d'avoir quitté son village , & de l'asile que lui avait donné pendant une nuit un homme qui avait tâché de la séduire , & ne lui avait donné pour toute ressource, en la renvoyant le matin , qu'un petit morceau de papier , dont elle ne pouvait déchiffrer l'écriture , attendu qu'elle ne savait ni lire ni écrire. Le Marchand s'étant fait montrer ce papier , vit que c'était un billet de Loterie , & touché des dangers que courait cette jeune Payfanne , il l'adressa à de bonnes gens de sa connaissance , non loin de chez lui , qu'il chargea d'en prendre soin , jusqu'à ce qu'il eût avisé le moyen de la renvoyer dans son village , ou qu'il lui eût procuré une place. Cet estimable Marchand voulut garder le billet de Loterie jusqu'au jour du tirage , dans la crainte qu'elle ne vînt à le perdre. Qu'il eut lieu de se féliciter de la précaution qu'il avait prise , lorsque la liste ayant paru , il vit que ce billet avait gagné le gros lot ! Il se hâta d'apprendre cette agréable nouvelle à sa protégée , qui retourna dans son village , où elle acheta un bien considérable , dirigée par les conseils du ver-

tueux Marchand (1), & se maria très-avantageusement à un Fermier qui lui plaisait beaucoup plus que les autres garçons de sa connaissance, & dont elle eut la satisfaction de faire la fortune.



Cette jeune fille pouvait tomber entre les mains d'une de ces femmes abominables qui cherchent chaque jour, par mille moyens, à grossir le nombre des tristes victimes du libertinage, qu'elles rassemblent dans des maisons où l'on outrage l'amour sous prétexte de faire connaître ses plaisirs.

Une autre jeune Payfanne, que j'appellerai Catherine, éprouva les malheurs les plus affreux, quoique, à son arrivée à Paris, elle eût été placée dans une bonne maison. Elle était jolie & sage; sa candeur & sa conduite irréprochable la faisaient encore paraître plus belle. Le maître de Catherine, non-seulement la trouva charmante, mais en devint éperdûment amoureux. La résistance de sa servante l'étonna; ses desirs s'en irritèrent,

(1) Il est bien digne de concourir au Prix que l'Académie Française décerne tous les ans pour la meilleure action.

& il mit en vain en usage tous les artifices de la séduction, propos flatteurs, sermens d'aimer toujours, promesses d'une grande fortune. L'estimable & simple créature n'en concevait pas plus d'orgueil. L'homme vil, qui était indigne d'éprouver les délices de l'amour, voyant ses soins, ses efforts inutiles, résolut de perdre l'objet de sa criminelle tendresse, & forma le projet le plus noir & le plus odieux. Il congédia sa malheureuse servante ; & lorsqu'elle faisait emporter une petite cassette qui renfermait ses hardes, il crie qu'il est volé. On arrête aussi-tôt l'infortunée, on visite ses effets, & l'on y trouve deux couverts d'argent que le monstre y avait furtivement glissé. La déplorable Catherine est plongée dans un cachot, & réputée coupable de vol ; vainement elle pleure, elle gémit, elle proteste qu'elle est innocente, qu'elle n'a jamais rien dérobé ; la Loi s'est élevée contre elle ; les Juges, malgré la pitié qui les sollicite en sa faveur, sont contraints de prononcer la punition due au crime (1).

(1) Le Ciel ne lui envoya pas un défenseur, comme à la fille Salmon. . . . O respectable Cauchois ! tu élèves encore la noble profession d'Avocat. La gloire dont tu jouis en arrachant une fille

Un Chirurgien , voulant faire un cours d'anatomie , retire , à prix d'argent , le cadavre des mains de l'Exécuteur. Il se hâte de le faire transporter chez lui , où son frère se trouve par hasard : c'était un vieillard respectable , dont les cheveux blancs & la physionomie austère inspiraient une sorte de vénération. Le pieux Cénobite , à la vue du cadavre , est ému de compassion : — « Avoir été si jeune dans le » vice , dit-il , & avoir mérité une mort » prématurée & ignominieuse ! » — Cependant le Chirurgien croit s'être aperçu que l'infortunée respire encore ; il lui prodigue tous les secours de son art ; elle reprend l'usage de ses sens ; elle ouvre les yeux , les tourne sur le Reli-

innocente au feu qui allait la consumer , est au-dessus de tous les éloges , de toutes les gloires de ce monde. Eh ! pourquoi t'es-tu livré à de si longs travaux ; pourquoi as-tu fait des sacrifices si coûteux , des mémoires si pénibles & si lumineux ? Est-ce les récompenses que tu croyais recevoir de la fille Salmon qui ont allumé ton zèle ? Non , cette infortunée n'est qu'une pauvre servante : tu n'as cherché que la douce satisfaction de servir l'humanité , & de montrer combien la Justice des hommes peut être facilement trompée. Le sensible , l'éloquent Dupati mérite , ainsi que toi , une couronne civique.

gieux ; & frappée de son air imposant & vénérable , elle s'imagine être en présence de Dieu même ; elle se lève , va tomber à ses pieds , les embrasse avec transport , & s'écrie : — « Ah ! Père » Eternel, vous savez mon innocence ! » — Ce cri est pour le Religieux & pour son frère celui de la vérité ; ils prennent le plus tendre intérêt à cette malheureuse victime des passions des hommes ; ils la comblent de présens , & la font passer secrètement dans une campagne éloignée. Mais elle fut long-tems à recouvrer parfaitement l'usage de la raison ; le supplice infâme qu'elle avait subi déranga ses organes ; pendant plusieurs mois on la trouvait nuit & jour à genoux , les mains jointes , versant des larmes , & répétant sans cesse ce qu'elle avait dit à ses Juges : — « Messieurs, Messieurs, je vous » assure que je ne suis point une vo- » leuse » ! —



LA Payfanne dont je vais entretenir mon Lecteur, était plus malheureuse que celle-ci , attendu qu'elle avait réellement une faute à se reprocher. Elle n'était âgée que de seize à dix-sept ans , lorsque ,

pressée par une vieille femme à qui elle devait quelque argent, pour en avoir été logée & nourrie quand elle se trouvait sans condition, elle eut la faiblesse de dérober à la maîtresse chez qui elle servait, un mauvais déshabillé, qu'elle alla vendre, & dont elle retira cent sous. On s'aperçut du vol dès le même jour; & la Bourgeoise, furieuse d'avoir un calaquin de moins, courut aussi-tôt la dénoncer, sans avoir égard à l'âge de sa servante, & aux circonstances qui avaient pu la porter à se rendre coupable. Quelques personnes charitables, à qui la jeune fille avoua sa faute, se hâtèrent de racheter l'effet volé, & le rendirent à celle à qui il appartenait. Mais il n'était plus tems; la pauvre malheureuse fut arrêtée & conduite en prison, & bientôt après condamnée à être pendue. La potence était dressée, le Bourreau déjà saisi de sa proie, le peuple assemblé attendait que la victime parût, lorsqu'en descendant l'escalier du Châtelet, un homme bienfaisant parvint à lui dire deux mots à l'oreille. Elle s'arrêta sur-le-champ, demanda à parler au Lieutenant-Criminel, & déclara qu'elle était enceinte des œuvres de son maître.

A ces mots , tout fut suspendu ; on la ramena en prison pour avoir l'avis des Médecins & des Sages - Femmes. Tout intéressait en faveur de cette infortunée ; on présume que des personnes du premier rang ont obtenu la grace de l'humanité de notre Monarque. Le mensonge lui semblait la chose la plus odieuse ; l'apptoche d'une mort effrayante put seule la contraindre à changer de façon de penser. Elle avait tant de candeur , que quelqu'un lui ayant reproché d'avoir tout avoué lors de ses différens interrogatoires ; — « Oh ! Monsieur , reprit-elle , il n'est pas permis de mentir à la Justice ; j'aime mieux mourir que d'être damnée ». —



ENCORE une anecdote concernant une malheureuse servante. Celle-ci , ayant besoin de vingt écus pour se marier avec un jeune Payfan dont elle était amoureuse , se mit en condition chez un vieux Fermier fort avare , qui lui promit cette somme au bout de trois ans. Mais lorsqu'elle se croyait assez riche pour s'établir , le vieillard trop intéressé lui refusa le prix de ses services , alléguant qu'elle

devait encore rester chez lui une année. Voyant ses prières , ses larmes inutiles , elle fut forcée de reculer le tems de son bonheur. Mais un jour qu'elle était restée seule à la maison , elle s'aperçut que le Fermier , sorti pour un instant , avait laissé la clé à l'armoire qui renfermait son argent. A cette vue le souvenir de son amoureux vint l'agiter plus que de coutume ; elle craignit qu'il ne se rebutât d'une trop longue attente , & il lui parut qu'elle ne serait nullement coupable de prendre ce qui lui était si légitimement dû. Elle ouvre en tremblant l'armoire , & après avoir hésité quelques minutes , elle se saisit des vingt écus que l'avarice de son maître refusait de lui payer. A peine eut-elle cette somme en sa possession , qu'elle se hâta de l'envoyer à son amant , afin que leurs parens n'opposassent plus aucune difficulté. Le vieillard étant rentré dans ces entre-faites , se mit à compter son cher argent , & ne connut pas plutôt que son trésor n'était point entier , qu'il poussa les hauts cris & s'arracha les cheveux. On accourut au bruit , & chacun s'empressa de chercher le voleur , secondé par deux Cavaliers de Maréchaussée , que le hasard

fit trouver dans le village. La pauvre fille , effrayée du bruit & des perquisitions , sentit alors toute sa faute , & vint se jeter aux pieds du vieillard , en se déclarant coupable , & cherchant à se justifier du mieux qu'il lui était possible ; elle fit aussi l'imprudent aveu de l'usage auquel elle avait employé la somme dérobée. L'avare ne voulut écouter aucune raison. On courut pour se saisir du jeune Payfan que le Fermier traitait de recéleur ; mais il eut le tems de s'évader , & n'a jamais reparu depuis dans le pays. Pour l'infortunée , son procès lui fut fait , & la Loi s'élevant contre elle , le Parlement de **** , dans le ressort duquel cet étrange délit avait été commis , la condamna à être pendue , & l'arrêt de mort fut exécuté. Mais un événement singulier , qu'on a vu arriver quelquefois , l'empêcha de perdre la vie. Un Chirurgien avait obtenu le corps pour des expériences anatomiques , & s'étant aperçu qu'elle avait un reste de chaleur , il lui rendit l'existence à force de secours. Persuadée qu'elle devait fuir la Province où elle était née , elle vint à Paris , munie de Lettres de recommandation , & se plaça chez un Orfèvre , qui devint veuf

au bout de quelques années. Enchanté de l'honnêteté, de l'intelligence & des charmes de sa domestique, cet homme ne crut pas s'avilir en l'épousant. Le seul reproche qu'il eut à faire à sa nouvelle compagne, c'est qu'elle n'ôtait jamais devant lui son mouchoir de cou, toujours attaché avec le plus grand soin. Mais devait-il se plaindre d'un refus qu'il attribuait à une extrême pudeur? Malheureusement des payans des environs de la ville de D***, qu'un renouvellement de baux avait attirés dans Paris, se présentèrent dans la boutique de l'Orfèvre pour y acheter une tasse d'argent, & reconnurent la personne qu'ils avaient vu pendre. Ces rustres grossiers & brutaux crurent devoir avertir le mari de leur fatale découverte. L'un d'eux, sous je ne sais quel prétexte, le fit venir dans un cabaret; là, ils lui révélèrent ce que des gens sensés & honnêtes auraient caché avec le plus grand soin; ils ajoutèrent qu'il serait facile de voir l'empreinte de la corde. L'Orfèvre, au lieu de mépriser ces discours, qui tendaient à troubler son repos, rentra chez lui au désespoir, & ayant fait passer sa femme dans une chambre écartée, il lui arracha le mouchoir qu'elle avait sans cesse sur le cou, & ne

vit que trop clairement la vérité de ce qu'on venait de lui dire. Se regardant alors comme cruellement trompé par une femme qu'il croyait un modèle de vertu , & s'imaginant qu'il était déshonoré , il devint furieux , & enfonça dans le sein de l'infortunée un couteau qui lui tomba sous la main. Après avoir commis ce crime , il sortit tout éperdu , & l'on a toujours ignoré quel a été son sort.



ON a prétendu , mais sans le moindre fondement , que des voleurs , cachés , en plein jour , sur le toit de quelques maisons , jetaient dans la rue , sur les passans , des tessons de bouteilles ou de vases de terre , & que d'autres coquins s'assembloient aussi-tôt autour des personnes blessées , & leur dérobaient tout ce qu'elles possédaient , sous prétexte de les secourir.



CERTAIN Filou s'avisa dernièrement d'une singulière ruse pour escroquer une montre à un Horloger. Après l'avoir marchandée pendant plusieurs jours , il convint enfin de prix , & vint pour la chercher

cher au moment où l'Horloger était à souper. Le Filou avait dressé son plan sur la nouvelle taxe des louis d'or , augmentés , comme on fait , d'environ douze sous , afin de les rassembler en grand nombre aux Hôtels des Monnoies , pour procéder à la refonte (1) ; il se doutait bien que la variété passagère du prix des espèces d'or , fondée sur la différence du poids , exciterait quelque discussion entre lui & l'Horloger. Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver ; tandis qu'il présentait son or & qu'on refusait de le prendre pour ce qu'il en exigeait , il enveloppait la montre dans un morceau de papier , & la mettait dans sa poche. — « Eh bien , s'écria-t-il tout-à-coup , j'irai demain matin à l'Hôtel des Monnoies , & je reviendrai ensuite avec de l'argent blanc faire mon acquisition ». — A ces mots , il posa sur la table le paquet de papier qu'il venait de mettre dans sa poche , & sortit , & l'Horloger alla achever de souper. Mais lorsque celui-ci voulut accrocher sa montre

(1) *Déclaration du Roi , donnée à Fontainebleau le 30 Octobre 1785 , enregistrée en la Cour des Monnoies le 21 Novembre audit an.*

à la place qu'elle occupait , il s'aperçut qu'on ne lui avait laissé qu'un navet proprement enveloppé.



J'AI déjà observé ailleurs que les bienfaits des Magistrats & Gens de Robe sont plus étonnans que ceux de tout autre Particulier , parce qu'il semble qu'ils doivent s'endurcir aux peines des malheureux : on ne saurait donc trop admirer la sensibilité de leur âme , quand il leur arrive d'en laisser éclater des preuves. C'est pourquoi je m'empresse d'insérer ici une Lettre de M. Biesta de Berteuil , Bachelier en droit , adressée aux Auteurs du *Journal de Paris* ; —

« Messieurs, permettez-moi de vous faire
 » part d'un trait dont j'ai été témoin
 » aujourd'hui à l'Audience du Parc-
 » Civil du Châtelet (le 19 Novembre
 » 1785). J'ai entendu plaider avec un
 » intérêt que le Public paraissait parta-
 » ger , la cause d'un malheureux père
 » de famille détenu pour dettes : ses
 » moyens semblaient suffisans aux yeux
 » des personnes qui ne connaissaient pas
 » les formalités. Mais la forme , qui em-
 » porte souvent le fonds , était contre le

» malheureux prisonnier. Un Avocat
 » (M^c Le V***) sentant la faiblesse de la
 » cause du prisonnier , & pénétré de sa
 » situation , fit appeler à l'écart son dé-
 » fenseur pour lui dire qu'il se chargeait
 » de payer ce qui était nécessaire , afin
 » de faire ordonner l'élargissement de ce
 » père de famille , & qu'il se rendrait
 » caution du surplus. La cause ayant été
 » jugée contre la demande du prison-
 » nier , son défenseur , d'après les in-
 » tentions du Jurisconsulte , déposa le
 » tiers comptant exigé par la Loi , & se
 » présenta lui - même pour caution des
 » deux tiers restans. Alors la liberté fut
 » accordée par le Magistrat , satisfait de
 » rendre un jugement conforme aux
 » Loïs & à leur humanité , & le Public
 » témoigna hautement l'impression que
 » faisait sur lui le désintéressement de ces
 » deux hommes , ainsi que celui de tous
 » les Officiers qui refusèrent généreuse-
 » ment leurs droits ». —



LA plus grande partie des Juriscon-
 sultes Criminellistes & plusieurs Philo-
 sophes se sont élevés vivement contre la
 Loi qui ne dédommage point les accusés

B ij

innocens qui ont gémi sous le glaive de la Justice (1). Un simple Particulier a été frappé de cet abus barbare, que la bienfaisance de notre Monarque réformera sans doute un jour, puisqu'elle s'est déjà empressée à défendre la détention dans les cachots & l'horrible barbarie de la question préparatoire. Le Lecteur ne peut voir qu'avec le plus grand intérêt la Lettre suivante, adressée aussi à MM. les Auteurs du *Journal de Paris* : —

« On a dit que vous écriviez les annales
 » de la bienfaisance (2) : vous acquérez
 » tous les jours des droits à cet éloge ;
 » & vous prier d'annoncer un trait qui
 » fasse honneur à l'Humanité, c'est vous
 » offrir la plus noble récompense de vos
 » travaux. Il existe une classe de mal-
 » heureux dont le sort cruel n'émeut
 » peut-être pas assez la sensibilité de
 » l'homme riche qui trouve sa jouissance
 » dans le soulagement de ses semblables.

(1) Qu'on ferait un Livre bien intéressant & bien touchant sur les abus en tout genre !

(2) A cause du zèle avec lequel ils insèrent tous les traits estimables, & emploient leurs soins & leurs démarches au service des infortunés.

» La note que j'ai l'honneur de vous
 » envoyer , & que je n'accompagnerai
 » d'aucune réflexion, vous parlera beau-
 » coup mieux que je ne pourrai faire
 » en leur faveur. C'est une des disposi-
 » tions du testament de M. Etienne
 » Brun, Aumônier des prisons du Châ-
 » telet. — *Je donne & lègue la somme,*
 » *une fois payée , de six-cents livres ,*
 » *pour les besoins d'un prisonnier du*
 » *Châtelet , de l'un ou de l'autre sexe ,*
 » *lequel aura été par sentence déchargé*
 » *de l'accusation intentée contre lui , &*
 » *sera l'application de cette aumône faite*
 » *à icelui Prisonnier qu'il plaira à la*
 » *Chambre de nommer* ». —



VOICI un trait de reconnaissance qui
 sera très-bien placé à la suite des deux
 anecdotes qu'on vient de lire ; j'en em-
 prunte le récit des propres expressions
 de la personne qui a eu le bonheur de
 l'éprouver : — « ... Mon grand-père,
 » il y a un nombre d'années considérable,
 » avait prêté une somme d'argent à un
 » homme dont la fortune s'était déran-
 » gée dans le Commerce. Mon grand-
 » père n'avait cherché , dans ce service ,

B iij

» que le plaisir que les honnêtes gens
 » trouvent à obliger , & il n'était resté à
 » ses enfans aucune trace qui pût donner
 » connaissance de ce prêt : nous igno-
 » rions même le nom de cet homme
 » malheureux. Ses affaires, sans doute,
 » ne purent se rétablir, puisqu'à sa mort
 » un fils unique qu'il laissait fut obligé
 » de renoncer à sa succession. C'est de
 » ce fils que je desire publier un procédé
 » qui prouve une âme remplie d'honneur
 » & de délicatesse. Il vient de mourir
 » dans un âge très-avancé ; il laisse une
 » fortune médiocre, qu'il a acquise par
 » ses soins & une conduite irrépro-
 » chable ; mais n'ayant jamais oublié
 » le service que son père a reçu de mon
 » ayeul, il laisse par son testament à ma
 » famille & à moi une somme de 24-000
 » livres. Etonnés de ce legs de la part
 » de quelqu'un dont nous n'avions ja-
 » mais entendu parler, c'est du Notaire
 » chargé des dernières volontés de ce
 » galant homme que nous avons appris
 » ces détails. Son testament est fait de-
 » puis quelques années, & prouve non-
 » seulement que sa tête n'était pas af-
 » faiblie par l'âge, mais que le tems
 » n'avait pas effacé l'impression d'une

» vive reconnaissance. Je me plais à pu-
 » plier ce trait , & à honorer la mé-
 » moire de cet homme honnête, puisque
 » je n'ai plus que ce seul hommage à
 » rendre à ses vertus ».



S'IL est prouvé que les inscriptions mises aux monumens publics doivent être en langue Française , il est encore plus démontré que les indications des métiers ou des différens Artistes , doivent être en langue vulgaire. D'après ce principe incontestable, qui ne rirait du sot orgueil & de la prétention pédantesque & ridicule de ce Dentiste qui avait fait mettre en grosses lettres d'or au-dessus de sa porte : *Pour l'Odontalgie ?* Comment le peuple pouvait-il entendre que ce mot Grec signifiait *mal aux dents ?*



LES âmes sensibles ont joui d'un spectacle bien touchant , c'est celui de la procession des Captifs , qui ne se renouvelle que tous les trente ans. Elle s'est faite le Lundi 17 Octobre & les deux jours suivans 1785 , dans les principaux quartiers de cette Capitale. Les seuls

Chanoines Réguliers appelés Mathurins & les Religieux de la Merci faisaient la quête, qui a monté à des sommes considérables. Comme ce cortège attirait beaucoup de monde dans les rues où il devait passer, & qu'on jetait de l'argent de toutes parts, un pauvre ayant ramassé un louis, fendit la presse, & le remit à un des Religieux, qui l'embrassa & lui donna six francs, qu'il tira de sa poche, en lui disant : — « Ceci n'est point le » salaire de votre action ; vous avez fait » votre devoir, & je fais le mien ». —

Les Captifs délivrés étaient au nombre de 313, & avaient coûté plus de sept-cents-mille livres.

M. de la Bastide, Auteur d'un Ouvrage périodique intitulé *Variétés littéraires, historiques, &c.*, l'a proposé par souscription, & a consacré les deux tiers du bénéfice à l'œuvre de la rédemption des Captifs : on a vu à la tête des Souscripteurs les noms du Roi, de la Reine, de la Famille Royale, des Princes du Sang, des Ministres, & des personnes les plus distinguées dans tous les Ordres de l'Etat.

Un Particulier de Paris, père d'un de ces Captifs, au comble de la joie de la

délivrance de son fils , envoya vingt-cinq louis à MM. de la Merci.

On comptait parmi ces Captifs remis en liberté trois Gentilshommes , Capitaines de vaisseau , dont l'un était âgé de 80 ans , & en avait passé trente en esclavage. Il a été retrouver sa mère , âgée de cent-un an , & qui vit encore.

On a prétendu dans Paris qu'une riche Marchande Fripière , se croyant veuve , attendu la longue absence de son mari , venait de se remarier lorsque son époux a reparu tout-à coup dans le nombre des Captifs.

Elle n'avait pas été la seule qui s'était ennuyée des délagrémens du veuvage , du moins s'il en faut croire cet article du *Courier de l'Europe* : — « La Loueuse » de chaise de la Paroisse Saint-Méri , » & une femme de la rue Saint-Avoie , » ont retrouvé leurs maris. L'une & » l'autre , après dix à treize années de » veuvage , avaient convolé en secondes » noces. Elles vivaient heureuses avec leurs » nouveaux maris. La première avait » eu cinq enfans , & la seconde était en » couche du troisième. Leur surprise a » été aussi grande que leur douleur à l'ap- » parition des premiers époux. La femme

B v

» de la rue Saint - Avoie en a été
 » frappée , qu'elle en est morte , & la
 » Loueuse de chaise a été administrée ».
 — Voyez pourtant ce que c'est que la
 fidélité & la tendresse conjugale !



LES femmes mariées , d'un certain
 rang , vivent avec une liberté qui ap-
 proche beaucoup de celle dont jouissent
 les veuves , si elle ne les surpasse même.
 Pour en donner une idée , il me suffira
 de rapporter les conditions qu'exigea
 Mlle de V*** , avant de se soumettre aux
douces lois de l'himen. — « PREMIER
 » ARTICLE : Monsieur le Comte de C***
 » se reconnaîtra débiteur envers moi des
 » sommes que j'aurai avancées pour lui
 » avant notre union. Les biens qu'il al-
 » lait mettre en vente me seront en-
 » gagés pour la sûreté de mes fonds.
 » II°. Je laisserai à M. C*** la jouissance
 » du revenu de ces mêmes biens , & j'y
 » joindrai une pension annuelle de quinze-
 » mille livres , afin de le remettre dans
 » sa première situation. III°. Si je meurs
 » avant M. de C*** , sa dette contractée
 » avec moi sera éteinte , mes droits sur
 » ses biens anéantis ; il rentrera dans leur

» libre possession, sans que personne lui
 » puisse rien demander en mon nom.
 » Outre cette remise de sa dette, je lui
 » donne cent-mille écus une fois payés,
 » que mes héritiers seront tenus de lui
 » délivrer un mois après ma mort. L'é-
 » quité me porte à lui faire ces avan-
 » tages en compensation du pouvoir que
 » je lui ôte par l'article suivant. IV°. Il
 » sera stipulé, énoncé dans les termes
 » les plus clairs & les plus précis, con-
 » staté par toutes les formalités prescrites
 » pour rendre un acte valide, inatta-
 » quable, que je conserverai l'entière
 » jouissance de ma fortune, & la pleine
 » liberté d'en disposer à mon gré; que,
 » chargée seule de ma maison, des dé-
 » penses relatives à cet objet; je pren-
 » drai l'état que je jugerai convenable à
 » mes revenus, & qu'ils me permettront
 » de maintenir. V°. M. de C*** voudra
 » bien quitter son hôtel, habiter avec
 » moi celui que mon père faisait bâtir;
 » achevé un an avant sa mort, il est prêt
 » à me recevoir. Sa situation agréable
 » & riante me le fait préférer à toute
 » autre demeure. Pour m'expliquer sans
 » détour, j'exige que M. le Comte de
 » C*** consente, à vivre chez moi, à

B vj

» s'y regarder , à s'y conduire , non
 » comme un mari , titre qui se change
 » bientôt en celui de maître , mais comme
 » un ami reçu avec distinction dans une
 » maison étrangère. Les droits de cet
 » ami doivent se borner à se voir bien
 » traité , & ne jamais s'étendre à contra-
 » rier les goûts ou combattre les vo-
 » lontés de celle qui l'admet à partager
 » son habitation & les agrémens que le
 » desir de se rendre heureuse doit natu-
 » rellement se procurer ». —



IL est bien singulier qu'on ait donné
 l'étrange dénomination de *roués* aux jeu-
 nes Seigneurs qu'on appelait autrefois des
agréables , *d'aimables libertins* ! Est-ce
 que de nos jours on haïrait véritablement
 le vice ? Quoi qu'il en soit , plaçons ici
 un passage curieux du Roman intitulé
l'Aventurier Français , par M. le Suire :
 — « Le nom de scélérat a perdu de son
 » horreur. On s'est même accoutumé à
 » un autre , qui semblerait devoir en-
 » core plus répugner , parce qu'il désigne
 » un criminel puni du supplice affreux
 » de la roue. On prodigue à Paris de
 » tous côtés , & l'on répète à l'envi

» l'élégante épithète de *roué*. Vous sen-
 » tez que quand l'horreur du supplice
 » a disparu , celle du crime ne doit pas
 » durer long-tems ».



LE Comte de D*** écrit à la Mar-
 quise de F*** une grande Lettre sur la
 frivolité de sa femme , & sur celle des
 Parisiennes élégantes. Cette missive ,
 quoique très-longue , mérite d'être in-
 férée dans mon Ouvrage , d'autant plus
 qu'elle n'a été imprimée nulle part. —

« Vous ne me jugez que d'après les ap-
 » parences , Madame , & vous me sup-
 » posez l'homme du monde le plus heu-
 » reux , lorsqu'il s'en faut de beaucoup
 » que je le sois. C'est une confiance
 » que je veux bien vous faire ; mais à
 » condition que vous serez aussi discrète
 » sur ce que je vais vous révéler , qu'une
 » femme tendre l'est ordinairement à
 » l'égard de ses jolis péchés.

» Ma fortune est considérable , & je
 » paie mes dettes comme un simple
 » Bourgeois ; je jouis d'une santé vi-
 » goureuse , quoique mes pareils soient
 » accablés , à trente ans , d'une vieil-
 » lesse anticipée. Ajoûtez à tous ces avan-

» tages si rares que ma femme , jeune
 » & jolie , m'a apporté des biens im-
 » menses , & que sa naissance est égale
 » à la mienne. Cependant , je ne suis
 » point heureux , je le répète. Tous mes
 » chagrins viennent de la personne qui
 » devrait contribuer à mon bonheur.
 » Vous voyez bien , Madame , que mes
 » plaintes concernent mon épouse , &
 » vous allez vous écrier que je suis au
 » nombre des martyrs de l'himen : du
 » moins je ne suis pas un de ceux qu'il
 » fait rougir. Les tourmens qu'il me
 » cause ne viennent que de l'humeur ,
 » de l'entêtement & de la frivolité de
 » ma trop chère compagne. Le seul mo-
 » ment où elle ait été disposée à faire ma
 » volonté , c'est celui où elle m'a donné
 » sa main ; & plût au Ciel qu'elle n'eût
 » jamais eu cette complaisance-là pour
 » moi !

» Mais elle n'est pas personnellement
 » coupable à mon égard ; les vices de
 » son caractère sont puisés dans les sen-
 » timens qu'on lui inspira dès son en-
 » fance. Rien n'est si ridicule que l'édu-
 » cation qu'on donne à Paris aux filles
 » qu'on appelle *bien nées*. Les mères les
 » forment sur leurs idées ou leur mo-

» dèle , & elles n'en font communément
 » que des machines auffi impatientantes
 » qu'elles le font elles-mêmes. On peut
 » dire avec vérité que le plan de la plu-
 » part des mères est moins de marier
 » avantageusement leurs filles que de
 » s'en débarrasser. Dans ce point de vue,
 » elles ne s'occupent que de ce qui pourra
 » les instruire à plaire & à séduire. On
 » élève une jeune personne dans la mai-
 » son paternelle jusqu'à neuf ou dix ans ;
 » durant cette époque , elle voit les
 » bonnes , les femmes-de-chambre , les
 » domestiques flater ses fantaisies , les
 » caprices , & tout le monde en géné-
 » ral s'extafier sur ses grâces & sur son
 » esprit : elle entend disserter les amies
 » de sa mère sur les modes , les bijoux ,
 » les pompons , les bagatelles coûteuses
 » & tous les raffinemens de la coquetterie ;
 » & elle pratique avec ses petites cama-
 » rades les leçons qu'elle reçoit. Au mi-
 » lieu de ces graves occupations & des
 » cajoleries dont elle est l'objet , elle
 » grandit ; le tems de sa poupée com-
 » mence à passer ; elle va bientôt être
 » une poupée elle-même ; alors , pour
 » la disposer à paraître dans le monde ,
 » on la met au Couvent où elle apprend

» peu de chose ou plutôt rien du tout.
» On est trop heureux si elle n'y a pas
» acquis l'air de la mauffaderie & de
» la mal-adresse. Pour la façonner peu-
» à-peu , on lui donne des Maîtres de
» Grammaire , de Géographie , d'Hif-
» toire , de Danse & de Musique ; comme
» les objets de frivolité sont ceux aux-
» quels elle accorde une préférence dé-
» cidée , on lui fait entendre qu'elle se
» rendra encore plus jolie , en possédant
» l'art de se parer , de se coiffer , de se
» mettre avec goût , & d'employer uti-
» lement les recherches de la coquetterie.
» Enchantée des louanges qu'on lui pro-
» digue , la toilette devient pour elle
» une étude sérieuse. Elle se redresse
» avec complaisance toutes les fois qu'on
» lui débite des paroles flateuses. Delà
» le penchant extrême pour les bijoux ,
» les robes bisarres & renouvelées chaque
» jour , & mille extravagances qui jettent
» les pauvres maris dans une dépense
» prodigieuse , sans qu'ils osent s'en
» plaindre.

» C'est d'après ces principes & l'exem-
» ple d'une mère frivole que ma femme
» a été élevée ; aussi sa conduite me le
» rappelle tous les jours. Elle se lève

» sur les onze heures , & jamais , depuis
 » son mariage , on ne l'a vue une seule
 » fois prête à se mettre à table pour dîner.
 » Quand j'ai du monde , jugez de l'em-
 » barras où je me trouve. En vain lui
 » fais-je dire qu'on a servi , qu'on n'at-
 » tend qu'elle ; sa réponse ordinaire est
 » qu'elle va venir , qu'il ne faut pas l'at-
 » tendre , qu'on se mette toujours à table
 » sans elle. Cette ridiculité m'impaciente
 » à un point que je ne puis vous expri-
 » mer. Enfin elle arrive au quart du dîner,
 » & elle est en peignoir & les cheveux
 » épars.

» Vous vous doutez bien , Madame ,
 » que ce n'est pas là tout ce qui me
 » désole. La crainte des femmes est de
 » s'ennuyer depuis cinq heures du soir
 » jusqu'à trois heures du matin. Pour
 » remplir le vide de leurs têtes , il faut
 » savoir quelles sont les assemblées les
 » plus nombreuses ; il faut choisir la
 » maison où l'on ira souper. Tous les
 » domestiques sont en course pour porter
 » vingt billets inutiles ; enfin une partie
 » s'arrange , & la toilette est achevée
 » vers les six heures du soir. Elle arrive
 » à la Comédie Française lorsque la
 » Pièce est à moitié jouée ; le bruit l'an-

» nonce , tous les yeux se tournent sur
 » elle , & son amour-propre s'applaudit
 » de ce qu'elle est remarquée , tandis
 » qu'elle est l'objet des plaisanteries du
 » Public. Ma légère moitié n'entend pas
 » un mot de la Pièce ; elle bâille , elle
 » est distraite , elle a des vapeurs ; elle
 » voudrait être à l'Opéra , au Vaux-Hall ,
 » au Panthéon , à vingt endroits à la fois.
 » Lorsque le Spectacle est fini , elle ne
 » s'empresse point à sortir de sa loge ;
 » elle appréhende la foule qu'elle re-
 » cherche ; sa voiture rompt plusieurs
 » fois la file & augmente l'embarras ; elle
 » s'y jette à la fin , & court faire deux
 » ou trois visites , & arrive à dix heures
 » passées dans la maison où elle est at-
 » tendue. Elle se met au jeu , & laisse
 » annoncer plusieurs fois qu'il est tems
 » de souper. En sortant de table , on
 » achève les parties de jeu , & elle veille
 » par air jusqu'à trois heures du matin.

» On croirait peut-être que rentrée
 » chez elle , elle n'a rien de plus pressé
 » que de se coucher ; mais point du tout ;
 » son déshabillé se fait avec une lenteur
 » extrême , & la toilette de nuit est pres-
 » que aussi longue que celle du jour.

» Si ma chère femme est forcée de

» rentrer chez elle pour y souper , elle
 » ne s'y rend pas de meilleure heure ,
 » & fait des excuses qui n'ont pas le sens
 » commun. On sert le souper , & c'est
 » le moment qu'elle a choisi pour écrire
 » quelque missive.

» Dès huit heures du matin , je vois
 » une foule de Marchands & d'Ouvriers
 » assemblés dans l'antichambre de Ma-
 » dame. Elle leur avait donné rendez-
 » vous de bonne heure , quoiqu'il ne soit
 » jour chez elle qu'à midi. Mais les per-
 » sonnes qui perdent leur tems sont dans
 » l'usage de le faire perdre aux autres :
 » elles n'en connaissent pas le prix.

» Les Dimanches & les Fêtes , ma
 » moitié n'arrive à l'église que lorsque
 » tout le monde est sur le point de sortir ;
 » & je ne crois pas que de sa vie, elle ait
 » entendu une messe entière. Elle n'est
 » pas plus vigilante lorsqu'il s'agit de
 » sortir avec moi : elle me fait ordinaire-
 » ment attendre deux heures.

» Ces défauts paraissent de peu de con-
 » séquence dans la Société ; mais il n'en
 » est pas moins vrai que dans ceux qui
 » les éprouvent , ils détruisent le bon-
 » heur de la vie. Pourquoi la mode
 » n'est-elle pas venue de donner des

» Maîtres de bon-sens & de raison , au-
 » lieu de tous ces Maîtres d'agrément ,
 » qui ne disent rien au cœur & à l'esprit !
 » On prétend que tous les caractères
 » sont épuisés au Théâtre ; je nie cette
 » assertion. Celui de ma femme n'a point
 » encore été traité : il paraîtrait avec
 » avantage sur la Scène.

» Les pères & mères disent sans cesse
 » que leurs filles sont bien élevées ; mais
 » c'est un mensonge. Elles savent faire la
 » révérence , elles ont des talens agréa-
 » bles ; mais elles ignorent absolument
 » les choses essentielles au bonheur de
 » la vie. Il est vrai qu'on en peut citer
 » quelques-unes qui possèdent des qua-
 » lités solides. Par malheur , elles sont
 » en si petit nombre , qu'elles ne sau-
 » raient rien changer à la règle générale.
 » Pour moi, je prends patience ; mais je
 » n'en suis pas moins désolé de n'avoir,
 » au lieu d'une femme, qu'un automate,
 » qu'une simple poupée parlante ». —



✓ ON félicitait un mari sur le bonheur
 qu'il avait d'avoir une très-aimable femme ;
 sans rien répondre , il tire sa bourse ,
 qui paraissait remplie de pièces d'or toutes

neuves ; & on lui fit compliment sur la beauté de ces pièces. — « Elles ne sont » bonnes qu'en apparence , s'écria-t-il , en montrant que ce n'était que des jetons , » & il en est de même de ma femme ». —



ON vient de proposer par souscription un Ouvrage qui doit avoir un succès prodigieux , attendu le grand nombre de personnes qu'il intéresse , & dont voici le titre : *Cabinet des Modes , ou les Modes nouvelles , décrites d'une manière claire & précise , & représentées par des Planches en taille-douce enluminées. Ouvrage qui donne une connaissance exacte & prompte , tant des habillemens & parures nouvelles des personnes de l'un & de l'autre sexe , que des nouveaux meubles de toute espèce , des nouvelles décorations , embellissemens d'appartemens , nouvelles formes de voitures , bijoux , ouvrages d'Orfèvreries , & généralement de tout ce que la Mode offre de singulier , d'agréable ou d'intéressant dans tous les genres :*

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

On voit dans ce long titre , par l'extrême répétition du mot *nouveau* , nou-

velle, que ce Livre ne manquera pas des attraits de la *nouveauté*; mérite dont ne font pas toujours douées la plupart des productions qui paraissent de nos jours.

Citons quelques fragmens du Programme du Cabinet des Modes : — « La » Capitale de la Nation Française est re- » gardée, depuis long-tems, comme la » source & le modèle du goût dans les » arts d'agrément & d'utilité, comme » dans les productions de l'esprit; chez » tous les Peuples de l'Europe, on s'em- » presse de payer un tribut journalier à » nos modes, à nos inventions & à notre » industrie. C'est au caractère national » que nous devons cette prodigieuse fé- » condité qui nous fait varier, de mille » manières & avec une richesse inépu- » sable, un fonds qui semblerait devoir » être toujours le même, & qui imprime » un *cachet* particulier même aux objets » d'imitation que nous nous sommes ap- » propriés.

» Nous croyons donc rendre un ser- » vice essentiel à la Province & à l'Etran- » ger, & favoriser une branche de com- » merce plus importante qu'on ne pen- » se... » —

Sans doute que les Auteurs de cet

Ouvrage utile & agréable ont été choisis dans la foule des petits-mâtres & des petites-mâitresses, & qu'en faisant avec soin leur cours de mode, ils ont eu soin de réunir la pratique à la théorie.

Ce grave Aréopage de Frivolité n'oublira pas de faire mention de tous les secrets de la Toilette, entr'autres de la magie d'un *sieur Delac*, qui peint de la couleur qu'on desire, les cheveux rouges, blancs ou gris, ainsi que les sourcils & les paupières, & & indique, pour un prix modique, la manière de composer son essence. Il a l'art aussi de faire une pommade qui maintient le teint frais & efface les rides. Enfin, pour comble de merveille, il débite l'*eau de Jouvence*, qui blanchit la peau, & rend le velouté de la première jeunesse.

Ainsi on aura beau vieillir plus facilement qu'ailleurs dans la Capitale, on saura y cacher les ravages de la décrépitude, soit ancienne, soit moderne. Cependant, ne vous y fiez pas trop, jeunes vieillards, & vous, amoureux septuagénaires; tâchez d'être sages, vous conserverez long-tems les charmes & la fraîcheur de la jeunesse.

Mais ne quittons pas encore les bisar-

eries & les vicissitudes de la parure. —
 « Un Etranger qui s'arrête en France ,
 » a dit un observateur éclairé, est surpris
 » des changemens continuels que la mode
 » introduit dans les habillemens. Il croit
 » voir des gens qui essaient toutes sortes
 » d'habits , sans pouvoir en trouver un
 » qui leur convienne , & enfin sans qu'il
 » y en ait un qui ne leur convienne pas.
 » Toutes les fois qu'ils passent à une
 » mode nouvelle , ils assurent fort sé-
 » rieusement , & prouvent , par bonnes
 » raisons , qu'elle sied mieux ou qu'elle
 » est plus commode que celle qu'ils
 » viennent de quitter , & on croirait
 » presque qu'il en est quelque chose ;
 » cependant , au bout de cent change-
 » mens , tous , à ce qu'ils prétendent ,
 » de bien en mieux , on les voit revenir
 » aux anciennes modes ; c'est - à - dire ,
 » qu'après bien des mouvemens , ils se
 » trouvent à l'endroit d'où ils étaient
 » partis » . —

Il n'y a que le rouge & le fard qui soient
 d'un usage constant parmi les Françaises,
 quoiqu'ils leur donnent à toutes un air
 de famille. — « La première fois , dit un
 » voyageur Anglais , que je vis à Paris
 » les Dames rangées dans les loges de
 l'Opéra ,

» l'Opéra , je crus voir une longue
» plate-bande de pivoines dans un jar-
» din ». —

Des petites - Maîtresses , mises avec
tout l'art de la coquetterie , & le visage
couvert de rouge , demandaient à un
Etranger , — « Que pensez-vous des
» Beautés Françaises ? — Mesdames ,
» leur répondit - il naïvement , je me
» connais mal en peinture ». —

Nos femmes avec leurs cheveux pen-
dants par derrière ressemblent à des Con-
seillers ou à des Marguilliers endiman-
chés. Un grave Journaliste Allemand
s'est moqué d'autres bisarreries de la Toi-
lette. Ecoutons sa critique peu galante
& anti-Française : — « Une toque de
» gaze à-peu-près semblable à celle des
» Basques , avec un fond un peu plus
» élevé , & entouré de deux rubans de
» gaze & de soie ; bouclés en chaînons ,
» sont les coiffures à la mode à Paris.
» Les cheveux lisses & pendans couvrent
» le front & les faces , à-peu-près comme
» ceux des Jockets. Cela s'appelle coiffé
Tome III. C

» à la *Captif* ; mais , dans le fait , la
 » mode en vient de quelques portraits
 » en cire de Géorgiennes , que l'on voit
 » coiffées ainsi dans le Cabinet de Curtius.
 » On fait aussi usage de ce nouveau cos-
 » tume dans l'Opéra de la *Caravane*.
 » Les hommes portent , aujourd'hui ,
 » des habits de drap d'une couleur si
 » drôle & si bariolée , qu'on a donné à
 » cette nouvelle mode le nom d'*En-
 » traves de Procureur* ». —

On ne saurait s'imaginer jusqu'à quel point d'extravagance on porte les noms des couleurs inventées chaque jour : nous avons vu la couleur *Carmélite* , *ventre de Carmélite* , *puce* , *cuisse de puce* , *œil de Roi* , *cheveux de la Reine* , *Coquelico* , *boue de Paris* , *merde d'Oie* , *flamme d'Opéra* , *fumée d'Opéra* , *caca Dauphin* , &c. &c.

Les robes prennent les formes les plus extraordinaires. Au règne des *Polonaises* a succédé celui des *Lévites* , des *Circassiennes* ; les femmes n'ont pas craint d'aller en *chemise*. On a fait des *chemises à la Mesmer*.

Les hommes sont-ils plus sages ? Ne se sont-ils pas bariolés de noir & de blanc , pour porter le deuil de *Marlborough* ?

Ne portent-ils pas des habits très-écourtés, qui leur donnent l'air de Pantins, ou bien des redingotes longues & étroites, où ils sont enfermés comme dans une gaine ? Voyez varier la figure de leurs chapeaux, tantôt ronds à larges bords, tantôt la forme prodigieusement élevée, semblable à la coiffure de Polichinelle. Ne semblent-ils pas disputer aux Dames leurs chapeaux à la Chinoise, au Ballon, à la Figaro, &c. &c. ? ... Mais laissons parler un Moraliste aimable, qui me fournit le joli passage qu'on va lire : — « Vous » vous étonnez de voir une jolie femme » cachant les traits les plus agréables sous » un chapeau aussi large qu'une table à » thé, & garni d'une blonde haute d'un » demi-pied, au travers de laquelle je » la devine plus que je ne la reconnais; une » autre avec un fichu bouffant, qui lui » remonte jusqu'au menton ; celle - là » avec des cheveux ébouriffés, qui dénaturent sa physionomie ; toutes avec » des vêtemens & de prétendues parures » qui altèrent ou vous dérobent la plus » grande partie de ces belles formes que » la Nature a mises en elles, au moins » pour le plaisir des yeux. Si vous de- » mandez la raison de ces usages extra-

» vagans , qui vous défigurent la plus
 » belle moitié du genre humain & rui-
 » nent l'autre , elles vous répondent :
 » — On porte les chapeaux & les fichus
 » comme cela ; on s'habille , on se coiffe
 » comme cela. — Remontez à la source ,
 » vous trouverez souvent qu'une fille fait
 » adopter ses modes les plus indécentes
 » aux honnêtes femmes ; qu'une laide fait
 » recevoir par les belles les stratagèmes
 » qu'elle emploie à cacher ses disgraces ;
 » ou bien qu'elles copient une femme opu-
 » lente qui a vingt-mille francs pour ses
 » épingles , & que les autres imitent en se
 » ruinant ; ou bien qu'elles suivent les
 » instigations d'une Marchande de mo-
 » des qui se moque de toutes en leur at-
 » trapant leur argent ». —

Rien de plus bizarre que la coiffure
 appelée *hérisson* , ce nom seul fait assez
 connaître ce qu'elle a de ridicule ; & l'on
 n'aurait jamais cru qu'après avoir tou-
 jours entendu dire , pour exprimer que
 quelqu'un était mal coiffé : *cette personne*
est coiffée comme un hérisson ; l'on n'aurait
 jamais cru que cette phrase se dénaturât de
 nos jours au point de devenir un éloge. On

prétend qu'une grande Dame est cause de cet étrange changement, & qu'elle a fait naître la mode de cette coiffure extraordinaire, adoptée par toutes les femmes du bon ton, sur-tout par les petites-maîtresses. La grande Dame qui, peut-être sans le vouloir, a la gloire d'être l'une des législatrices dans l'Empire inconstant & mobile de la Mode, n'a eu besoin que de se montrer coiffée en *hérisson* à l'un des bals de l'Opéra. Dès le lendemain, les femmes à prétentions s'empresèrent de l'imiter; quoiqu'il fallût avoir la tête chargée d'un énorme toupet d'emprunt, haut, pour le moins, d'un pied & demi, & dont tous les cheveux sont hérissés, comme s'ils menaçaient le Ciel: ce qui fait paraître les phisionomies pas plus grosses que le poing, & leur donne un air boudeur aussi plaisant que ridicule.

Ce qu'il y a de très-certain encore, c'est que cette étonnante coiffure change tout-à-fait les traits; & qu'une femme coiffée en *chien couchant*, par exemple, qui s'avise tout-à-coup d'adopter le *hérisson*, devient méconnaissable. J'ai entendu assurer qu'une pareille métamor-

phose avait souvent empêché un amant de distinguer sa maîtresse dans une assemblée un peu nombreuse : le cœur avait beau palpiter , il était démenti par les yeux.

Il est avéré que les coiffures bisares qui enveloppent & surchargent la tête des femmes , sont une espèce de prestige , par lequel on séduit , on trompe nos yeux ; en effet , un visage large & jouflu paraît d'une petitesse extrême , & une figure de peu d'apparence semble acquérir tout-à-coup un embonpoint que la Nature lui avait refusé.

Flatés des prodiges dont ils sont causes , les coiffeurs répandus dans cette Capitale , ont un tel amour - propre , que l'un d'eux ayant publié un Traité analogue à sa profession , s'y exprime de la sorte : —

« de tous les Arts , celui de la coiffure
 » devrait être un des plus estimés. Ceux
 » de la Peinture & de la Sculpture , ces
 » Arts qui font vivre les hommes des
 » siècles après leur mort , ne peuvent
 » lui disputer le titre de confrère ; ils ne
 » peuvent disconvenir du besoin qu'ils
 » en ont pour finir leurs ouvrages. Sou-

» vent il leur faut des modèles pour di-
 » riger leur imagination & leurs mains ;
 » soit qu'ils l'emploient d'eux-mêmes ,
 » ou qu'ils le copient d'après l'art du
 » Coiffeur , il est un fait , qu'ils ne peu-
 » vent se passer de cet art : ainsi , ils vont
 » donc de pair ensemble.... Il est , sans
 » contredit , le plus brillant de tous ,
 » puisqu'il met tous les jours l'artiste à
 » portée d'approcher tout ce qu'il y a
 » de plus grand , de plus beau & de plus
 » précieux au monde. En outre , il faut
 » qu'à l'aspect d'une physionomie , il
 » devine tout d'un coup le genre d'ac-
 » cessoire qui lui conviendra ; il faut
 » qu'en se soumettant à la mode générale ,
 » il la maîtrise cependant par des modi-
 » fications particulières ; il faut qu'une
 » femme , en paraissant coiffée comme
 » toutes les autres , le soit pourtant en-
 » core plus à l'air de son visage : par
 » conséquent , il n'y a pas de toilette où
 » l'artiste qui opère dans ce temple fla-
 » teur , ne renouvelle , à chaque instant
 » du jour , le plus difficile des prodiges
 » de la Nature , celui d'être toujours uni-
 » forme , & cependant toujours varié
 » dans ses productions » . —

Un Coiffeur , établi dans le quartier du

Marais , eut le ridicule de mettre cette inscription en lettres d'or au-dessus de sa porte : *Académie Royale de Modes & de Coiffure.*

Un Marchand d'étoffes a fait imprimer & répandre dans cette Capitale, un petit écrit qui dit beaucoup de choses en peu de mots, attendu qu'il fait voir combien de certaines modes sont nuisibles au commerce : = « la mode des robes à la Po-
 » lonaise, dit-il, & celle des robes à la
 » Lévite, dont la forme est si enfantine,
 » ont fait tomber absolument toutes nos
 » Manufactures, où se fabriquaient au-
 » trefois ces belles étoffes, qui, à la ri-
 » chesse de la matière, réunissaient la per-
 » fection du travail, l'élégance & la ma-
 » jesté du dessin, & qui donnaient tant de
 » célébrité à nos Fabriques, dans toutes
 » les parties de l'Univers. Si nos grandes
 » Dames, si celles qui jouissent d'une
 » brillante fortune, continuent à se livrer
 » au goût bisarre qu'elles ont pour des
 » habillemens mesquins qui sont aujour-
 » d'hui en vogue, c'en est fait pour tou-
 » jours d'une branche de travail qui fe-
 » fait tant d'honneur à l'industrie Fran-
 » çaise » =

Une Fruitière voulut mettre une robe à la Polonoise, quoique son mari s'y opposât ; cet homme voyant ses représentations inutiles, entra dans une si furieuse colère, qu'il jeta un chandelier à la tête de sa femme, qui mourut sur le champ du coup qu'elle reçut.

La femme d'un Artiste adoptait toutes les modes ; les bonnets les plus hauts, les chapeaux les plus énormes au Ballon, à la Figaro, n'étaient jamais trop chers pour elle ; on la vit souvent promener ses grâces en robe à la Polonoise, à la Lévite. Comme la fortune se trouve rarement avec les talens, le faste peu réfléchi de cette Bourgeoise petite-maîtresse eut bientôt mis le désordre dans les affaires de l'Artiste qui l'avait pris pour compagne. La Dame ne voulant rien diminuer de son luxe, ni de la dépense de sa maison, imagina de conseiller à son mari de s'empoisonner avec elle. Sa proposition fut refusée ; mais elle n'en perlista pas moins dans le dessein de quitter un monde où elle aurait eu le désagrément de n'être pas mise à sa fantaisie. Elle s'enferma dans sa chambre ; & se dévouant à la mort, en

vicтимé de la mode & du luxe , elle avala courageusement une dose très-forte d'arsenic , qui la fit expirer dans des supplices horribles.

La manie qu'ont tous les petits-mâîtres , depuis quelques années , d'aller le matin en chenille , c'est-à-dire , mis en polisson , commence à s'étendre jusqu'au reste de la journée , car plusieurs jeunes gens du bon ton affectent maintenant de se passer de parure , & de ne plus mettre de bourse à leurs cheveux : ils vont même de la sorte dans les assemblées , & aux Spectacles. Deux jeunes Seigneurs s'étant rencontrés à l'Opéra , l'un vêtu avec la dernière magnificence , & l'autre dans le plus grand négligé , se raillèrent mutuellement sur le contraste de leur équipage ; de propos en propos , ils se lâchèrent des mots piquans , sortirent pour mettre l'épée à la main : l'un des deux fut dangereusement blessé.

La Police a bien fait d'obliger les femmes , coiffées d'une manière trop gigantesque , à ne point se placer dans les

Spectacles , aux endroits où elles pour-
 raient incommoder les spectateurs. Le par-
 quet & l'amphitéâtre sont devenus main-
 tenant des places très-commodes ; autre-
 fois vous vous y trouviez comme ensevelis
 sous un épais rideau de gaze, de blonde en-
 core bien heureux de n'avoir pas les yeux
 crevés par quelque pompon , ou quelque
 plume indiscrette ! Au quatrième loge de
 l'Opéra, dans le coche , on oblige même
 les femmes en chapeau à se tenir tête nue ;
 & il est bien naturel que , puisqu'elles
 ont la coiffure masculine , elles soient
 traitées comme les hommes. Avant
 cette sage police , il arrivait souvent des
 disputes qui dégénéraient en querelles
 sanglantes. Un jeune homme se trouvant
 placé à l'amphithéâtre de l'Opéra , der-
 rière une demoiselle entretenue , dont
 la coiffure aussi large que ridiculement
 élevée , lui cachait la vue du spectacle ,
 pria cette nimphe pimpante de permettre
 qu'il se mît devant elle ; & n'en obtint
 qu'un refus , assaisonné de l'air le plus dé-
 daigneux. Le jeune homme , piqué , tira
 des ciseaux de sa poche , & coupa douce-
 ment quelques branches de l'incommode
 coiffure. A peine achevait-il de se mé-
 nager un jour pour découvrir ce qui se

passait sur le Théâtre, qu'un Seigneur élégant, qui sans doute s'intéressait vivement à la belle décoiffée, vint lui dire tout bas de sortir. Ils quittèrent aussi-tôt tranquillement le Spectacle, & allèrent dans une rue voisine, se tuer tous les deux pour des plumes, & une fille méprisable.

On prétend que plusieurs Dames de cette Capitale ont formé un *Club somptuaire*, & un plan de Toilette profondément réfléchi. Ces Académiciennes d'une nouvelle espèce se proposent d'indiquer les moyens, sans s'écarter des principes de l'économie, d'habiller les personnes de leur sexe, de manière à pouvoir marquer les rangs différens qu'elles occupent dans la société.

Pourquoi ce projet ne s'effectuera-t-il pas, sur-tout dans la Capitale qui étend l'empire de la Mode jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Europe? D'ailleurs, ce club où cette juridiction féminine ne serait pas sans exemple : nous voyons dans l'Histoire Romaine qu'Héliogabale fit sa sœur Présidente d'un Sénat de femmes qui décidait des ajustemens

des Dames, réglait la distinction des voitures, dont chacune d'elles se servait selon la différence des conditions, & prononçait sur les cérémonies des salutations entr'elles, & autres affaires de cette importance.



SELON plusieurs personnes, il arriva dans cette Capitale une aventure assez plaisante. Un homme de robe ayant commandé une perruque neuve, pour être plus décemment au mariage de sa fille, le perruquier, après qu'elle fut faite, retarda quelques instans de la lui apporter, parce qu'il se trouvait dans l'embarras, sa femme venant d'accoucher d'un enfant mort, qu'il mit dans une vieille boîte à perruque, afin d'épargner une bière. Mais il arriva que le premier garçon de la boutique posa dans une boîte à-peu près semblable, la perruque de l'homme de robe, qui, l'envoyant demander avec instance, reçut par son valet-de-chambre, tant on était troublé, l'enfant mort, au lieu de la chevelure brillante & factice qu'il attendait impatiemment : qu'on juge de sa surprise. Le plus plaisant de l'histoire, c'est que par un autre quiproquo bizarre, on enterra la perruque neuve.



Tous les Artistes qui tiennent à la Toilette, ne manquent guère de faire fortune. On fait que dernièrement un Dentiste est mort à Londres, avec 38,000 livres sterlings de bien, qu'il avait gagné à arracher des dents. Je ne crois pas qu'il y ait à Paris un homme de cet état si prodigieusement riche; mais il en est du moins qui jouissent d'une grande opulence. Très-fatigué à force de glisser sur le mauvais pavé de cette Capitale (1), & se trouvant, d'ailleurs, fort éloigné de sa demeure, le Chevalier de C*** rencontrant M. B***, fameux Dentiste, mollement assis dans son carrosse, cria au cocher d'arrêter, attendu qu'il avait un grand mal de dents.

« La douleur que j'éprouve est si
 » vive, dit-il ensuite au Maître, que les
 » forces me manquent, & je suis près
 » de m'évanouir. Si vous retournez chez

(1) Il n'est mauvais que parce qu'on pose à un pouce de distance les pierres cubes qui le composent; précaution que l'on prend afin que les chevaux glissent moins; mais il en arrive que les gens de pied ont bien de la peine à se soutenir. Eh! qu'importe la malheureuse infanterie à ceux qui vont en carrosse?

» vous , donnez - moi une place dans
 » votre carrosse , afin de m'y conduire
 » bien promptement ». = Le Chirurgien , touché de compassion , & dans l'espoir d'être récompensé , fait asseoir à côté de lui le prétendu malade , & donne ordre à son Cocher de retourner au logis , & de redoubler de vitesse. Ils étaient dans le fauxbourg Saint-Antoine , & le Dentiste demeurait près du Palais-Royal. Le Chevalier de C*** , descendant lestement de voiture , dit en riant à l'opulent Dentiste : = « Mille remerciemens , Monsieur , de votre complaisance ; le plaisir
 » de votre compagnie , & celui de me
 » trouver tout de suite dans un quartier où m'appelle une affaire pressée ,
 » me guérit de tous mes maux ». — Et il s'échappa avec la rapidité de l'éclair.



TANDIS que LOUIS XVI s'occupe de l'embellissement de Paris , & que les ponts vont enfin être débarrassés des maisons qui les obstruaient & bornaient la vue ; tandis que l'architecture élève des bâtimens publics dignes de l'ancienne Rome , l'intérêt & l'envie d'être utile font former à des gens riches un grand nombre d'établissemens en

faveur des Citoyens. Je ne parlerai ici que de celui qui concerne le port des paquets, appelé *Transport* ou *Petit-Roulage*, & qui vient de commencer le 25 Décembre 1785. On lit dans l'annonce publiée à cet effet : = « L'accroissement que cette » Ville a pris depuis quelques années » bien au-delà de ses limites anciennes ; » les rues qui se sont ouvertes de toutes » parts ; le commerce qui semble s'é- » tendre & se communiquer dans ses » nouveaux quartiers ; les relations con- » tinuelles qu'il entretient entre les ha- » bitans & les étrangers ; la difficulté » que la portion la moins opulente d'entre » eux, rencontre à chaque instant pour » faire parvenir ses effets à leur destina- » tion ; le prix excessif qu'un commis- » sionnaire avide exige pour s'en charger ; » la lenteur que son peu d'exactitude » fait éprouver ; les pertes que son igno- » rance, & quelquefois son infidélité oc- » casionnent ; tant de motifs, & beaucoup » d'autres, démontreront assez l'utilité » de notre établissement..... Il ne sera » pas moins avantageux pour les Por- » teurs & Commissionnaires qui y seront » employés, puisqu'il leur prépare un

» fort plus doux , un avenir plus heu-
 » reux que celui dont ils jouissent. Errans
 » ou isolés au coin des rues , ne tenant
 » à rien , obligés même , dans les heures
 » du repos , de rester exposés à l'injure du
 » tems , pour y solliciter le travail &
 » la confiance , leur état deviendra préf-
 » rable lorsqu'ils seront attachés à cet éta-
 » blissement par des gages fixes indépen-
 » dans des évènements , lorsqu'ils seront
 » vêtus & habillés à ses dépens , & certains
 » de trouver une pension de retraite dans
 » leur vieillesse , ou des secours dans les
 » cas d'accident & de maladie auxquels
 » ils sont exposés ».

Les individus dont les épaules robustes
 sont au service du Public , n'ont voulu
 voir aucun de ces avantages ; il a paru
 qu'ils auraient préféré une vie indigente ,
 mais libre , à l'assurance d'être bien nourris
 & bien payés , en travaillant pour le compte
 d'autrui. Au reste , aucun d'eux n'est forcé
 à prendre parti dans le nouvel établisse-
 ment ; il est permis à ceux qui l'aimeront
 mieux , d'attendre au coin des rues un tra-
 vail incertain & souvent insuffisant pour
 les nourrir.

Cet établissement est dirigé sur un plan
 pareil à celui de la Petite-Poste : on fait

quatre fois par jour la Collecte & la remise des paquets, dans une voiture couverte & peinte en rouge; les deux hommes qui la traînent sont proprement & lestement vêtus d'un uniforme verd. Le Public ne saurait être servi à meilleur marché, car le port d'un paquet pesant cent livres ne coûte que dix sous.

La compagnie solide qui s'empresse pour que le Public soit servi avec plus de célérité & au meilleur marché possible, n'a pas dû être embarrassée à trouver des Commissionnaires fidèles, car ils le sont presque tous, ainsi que l'atteste une infinité d'exemples. On a bien rarement entendu dire qu'un Porteur d'argent se soit rendu indigne de la confiance qu'on avait en lui. Le moindre petit Savoyard se pique aussi de probité, sans même savoir ce que c'est que d'être honnête. On fait qu'un décroteur, placé à la porte de l'Hôtel de M. le Lieutenant de Police ayant reçu un double louis d'un particulier qui crut ne lui donner qu'un gros sou, vint le trouver dans un des Bureaux où il s'était rendu, & lui restitua la pièce d'or qu'il lui avait donnée par mégarde. Ce serait bien le cas de s'écrier : *où la vertu va-t-elle se nicher.* Mais la vertu se trouve dans tous les

états, & principalement dans le cœur du pauvre.

Un particulier en sortant du bal de l'Opéra, envoya chercher un carrosse par un porte-fallot, auquel il donna un double louis avec quelques menues monnoies. Le porte-fallot ne s'apperçut pas plutôt de l'erreur, qu'il déposa le double louis entre les mains d'un Inspecteur de Police, afin qu'il le rendît à la personne qui le réclamerait.

Un cocher de fiacre, nommé Joseph Chef-de-Moi, s'apperçut qu'une personne qu'il venait de mener, avait oublié dans son carrosse un sac rempli d'argent, (il y avait 650 livres). Comme il fit cette découverte en arrangeant les coussins de sa voiture, plusieurs heures après que la personne l'eut quittée, il ne put aller lui rapporter ce qu'elle avait perdu que le lendemain de grand matin. Enchanté de retrouver son argent, cette personne lui dit : = « On ne peut trop vous féliciter » sur votre probité. = C'est par elle, » répondit l'honnête cocher, que je me » console de mes peines & de mon état ».

Non moins estimable, un autre cocher de place trouva dans son carrosse un sac de douze-cents livres qu'on y avait oublié, & ne sachant à qui il appartenait, il se hâta de le déposer chez un Commissaire. La personne qui avait fait une telle perte, ne tarda pas à la réclamer, & promit, par des affiches, cent écus de récompense. Lorsqu'il vit qu'on allait lui rendre sa somme, il se repentit de la récompense qu'il devait accorder, & pensa qu'un homme aussi pauvre que le cocher, serait content avec beaucoup moins. Pour se disculper de tenir ses engagemens, il se mit à compter son argent, & s'écria qu'il lui manquait dix écus. La mauvaise foi de cet homme parut manifeste aux yeux du Commissaire, qui crut qu'il était de son devoir de l'en punir & de récompenser la probité du malheureux Cocher. — « Combien aviez-vous d'argent dans ce » sac, demanda- à l'homme avide & » intéressé ? — J'y avais-douze-cents- » trente livres. — En ce cas, reprit le » Commissaire, ce sac de douze-cents » francs n'est point à vous, il appartient » à cet honnête Cocher ». —

Robert, gagne-deniers, à force de travailler jour & nuit, avait amassé une somme de cent écus, qu'il se promettait de conserver avec grand soin. La possession de son trésor ne le rendait ni plus fier, ni plus insensible aux peines d'autrui. Il avait une ancienne connaissance; il alla la voir; il la trouva dans une situation tout-à-fait triste; elle éprouvait les infirmités de la vieillesse, & tous les maux de la misère; & pour comble, un créancier impitoyable allait la faire traîner en prison pour une dette de trois-cents livres qu'il lui était impossible d'acquitter. Le bon Robert se laisse attendrir, il ne considère point que la somme qu'il possède est son unique bien; il ne songe qu'au plaisir d'essuyer les larmes d'une infortunée. — « Tenez, (dit il en jetant son » argent aux satellites qui se disposaient à » s'emparer de leur proie), Voilà ce » qu'elle doit, laissez-là en liberté ». — En achevant ces mots, il tombe sur une chaise, & se met à pleurer. — « Vous pleurez, » lui dit on. — Oh! c'est de contentement, répondit-il; je suis si satisfait, si satisfait d'avoir empêché ma pauvre amie

» d'aller en prison ! c'est tout ce que je
 » possédais dans le monde ; mais j'ai été
 » si enchanté de le donner ! Qu'on est
 » heureux de pouvoir obliger ! Les riches
 » ont donc du plaisir ». — Peu de temps
 après cette belle action , Robert éprouve
 lui-même le besoin ; il va chez sa débitrice,
 lui expose sa situation , & la prie de rendre
 ce qu'il lui a si généreusement prêté. Elle
 lui fait des promesses , elle espérait les
 remplir ; mais sa destinée ne s'adoucit
 point. Robert , lassé d'avoir accordé inu-
 tilement une infinité de délais , ne voit
 que sa propre infortune , & se reproche
 son trop de sensibilité pour les maux
 d'autrui ; un Huissier l'affermit dans sa
 mauvaise humeur ; & obtient la permission
 de poursuivre la malheureuse débitrice , qui
 demande enfin à solder avec son créancier :
 — « Voilà , lui dit-elle , vos cent écus
 » qui m'ont tant coûté à vous rendre ; du
 » reste , je vous devais , & j'avoue que
 » vous m'avez obligée : c'est mon mal-
 » heur qu'il faut accuser ». = Tandis
 qu'elle prononçait ces mots entre-coupés
 par des larmes , l'honnête Robert s'ap-
 perçoit que la chambre était entièrement
 démeublée ; à peine restait-il à cette in-
 fortunée une paille pour se coucher !

Se sentant ému malgré lui, il prend son argent & s'empresse de quitter cet asile de la misère. Mais il a beau faire, l'image de cette pauvre femme qui avait tout vendu pour le payer, déchirait son âme. —

« O Ciel ! s'écrie-t-il enfin , qu'ai - je
 » fait ? cette malheureuse est accablée de
 » pauvreté & de vieillesse ; la voilà sans
 » ressource ! & moi , je suis jeune , j'ai de
 » la santé , & je l'ai privée de tout ! Je
 » me fais horreur ». — Il se hâte de re-
 monter l'escalier, s'élançant dans la chambre ;
 — « Ma pauvre amie , pardonnez-moi ,
 » reprenez ces cent écus , je vous prie ,
 » & qu'il n'en soit plus question. Je suis
 » encore moins à plaindre que vous ; si
 » j'en avais cru mon cœur , je ne vous
 » aurais pas causé ce chagrin ». — La
 bonne femme , touchée de ce procédé ,
 veut combattre de générosité. — « Non ,
 » lui dit-il , quelque besoin que j'éprouve ,
 » il ne me fera pas autant souffrir que si
 » je retenais cette somme : une autre
 » fois je me garderai bien de suivre les
 » conseils des Huissiers , c'est moi seul
 » que je consulterai ». —



CE pauvre jeune homme donnait tout

ce qu'il avait pour secourir des gens aussi infortunés que lui; & la plupart des riches ne font pas même un si bon usage de leur superflu. Il en est qui font un Dieu de leur argent, & aimeraient mieux perdre la vie que de s'en séparer. Un homme très-riche & fort avare, apprit qu'il y avait dans un des fauxbourgs de Paris un Particulier dont la fortune était considérable, & qui pourrait lui donner des leçons en lésinerie : il résolut aussi-tôt d'aller voir ce vieillard si extraordinairement économe & digne, selon lui, de l'estime publique. Il se mit en chemin un jour d'hiver, enveloppé dans une épaisse redingote; il n'arriva que la nuit à la porte du fameux avare, & frappa long-tems avant qu'on lui ouvrît. Le moderne Harpagon l'introduisit enfin dans sa demeure, dans laquelle il n'y avait ni feu ni lumière, quoique l'obscurité fût très-grande, & le froid excessif. Mais pour bien recevoir l'inconnu, il crut devoir battre le briquet & allumer une petite lampe : ensuite il demanda ce qu'il lui voulait. — « Monsieur, répondit l'Harpagon qui rendait visite, je viens vous prier de m'enseigner l'économie. — Puisque vous ne venez que pour parler, reprit

» reprit l'autre avare , nous n'avons pas
 » besoin de voir clair ». — A ces mots
 il éteignit la faible lumière qui brûlait.
 — « Il suffit , s'écria le riche Particulier ,
 » j'en vois assez pour m'instruire. Quel
 » service ne me rendez-vous pas ! J'a-
 » voue que je ne me ferais jamais avisé
 » d'une épargne aussi sage ». —

On raconte encore que deux avares ;
 après s'être long - tems entretenus sans
 lumière , & avoir traité à fonds tout ce
 qui concerne la lésine , jugèrent à propos
 de se séparer ; & comme l'un des deux
 entrevit que l'autre remettait sa culote ,
 il lui demanda , tout étonné , ce que cela
 signifiait. — « Oh ! ce n'est rien , répon-
 » dit l'Harpagon interrogé ; dans la
 » crainte d'user le fond de ma culote en
 » m'asseyant dessus , j'ai toujours cou-
 » tume de la tirer en avant , & de me
 » mettre à *crud* sur mon siège. Vous voyez
 » que ma précaution est fort bonne , &
 » qu'actuellement que notre conversation
 » est finie , je rétablis les choses dans leur
 » premier état ». —

✓ Un vieillard , qui jouïssait d'une fortune immense , devint si avare , que , dans les dernières années de sa vie , il renvoya tous ses domestiques. Mais comme la vanité lui fesoit craindre de passer pour ce qu'il étoit , il avoit conservé une seule manche de ses habits de livrée , & la passoit dans son bras à chaque fois qu'il vouloit jeter de l'eau par la fenêtre , afin que ses voisins ne s'apperçussent pas qu'il se servoit lui-même. Son carrosse fut la première chose qu'il supprima. Après avoir tout réformé chez lui , il eut , pendant quelque tems , un malheureux laquais qu'il réduisoit à mourir de faim. Lorsqu'il lui survenoit quelque longue course à faire , dans la crainte d'user ses souliers , il empruntait ceux de son domestique , sous prétexte que les siens le blessaient.

Les passions s'enfuient de nous au lit de la mort ; mais l'avarice nous suit même au-delà du tombeau , témoin la parcimonie qu'on remarque dans les dernières

volontés des mourans (1). Le Commandeur d**** eut une longue maladie, qui le conduisit enfin au terme de sa carrière. Près de rendre le dernier soupir, il dit à son Médecin, auquel il était redevable de plus de six mois de visites assidues, qu'il voulait le récompenser de ses services, & lui présenta en même tems trois louis, qu'il tira d'un sac caché sous son chevet. Le Médecin, surpris de la modicité de la somme, lui demanda si c'était un à-compte. — « Un à-compte, » Monsieur ! reprit le moribond ; non, » Monsieur, non ; la somme me paraît » raisonnable pour tout le tems de ma » maladie ». — Le Médecin lui fit encore quelques remontrances, auxquelles le Commandeur répondit : — « Je vois » bienque vous n'êtes pas content, je vais » donc m'efforcer d'ajouter une somme ; » tenez, voilà encore un petit » écu ». —

(1) Il est des gens vains & orgueilleux qui le font jusqu'à leur dernier moment. Voyez-les n'oser nommer leurs héritiers, pauvres & obscurs, & préférer de laisser leurs biens à des personnes titrées. O que l'homme est fou !



Nos jeunes Seigneurs si dissipés & si prodigués, font-ils un meilleur usage de leur fortune ? Ils se ruinent pour enrichir quelques Laïcs célèbres, qui les trompent & se moquent d'eux ; ou bien le jeu le plus énorme engloutit leurs revenus, leurs terres & leur honneur. Ceux qui se conduisent le mieux, font des dépenses folles, & s'endettent pour des paris extravagans. J'en ai rapporté ailleurs plusieurs exemples ; en voici quelques autres. M. le Comte de G*** offrit de parier contre M. le Duc de C***, qu'il irait à Fontainebleau en poste & en reviendrait de même, avant que le Prince eût pu piquer successivement 500 mille points sur du papier avec une épingle ou une plume. Mais un calculateur a prouvé qu'un homme, en lui supposant toute la vitesse possible de la main, ne pourrait faire que trois-mille & quelques points par minute, ce qui donnerait cent-quatre-vingt-mille points dans dix heures. Il ne faut pas ce tems-là pour aller à Fontainebleau & revenir en poste : ainsi celui qui a proposé ce pari pouvait ne demander que 200 mille points ; & il aurait été encore sûr de gagner.

Il n'est pas étonnant que les Valets imitent leurs maîtres , jusques dans les gageures bisarres qu'ils leur voient faire. Deux célèbres Coureurs , l'un appelé *la Violette*, né dans le Piémont , & l'autre *Rossignol* , jeune Romain , se disputaient depuis long-tems sur la signification de leur sobriquet. La Violette trouvait que son camarade n'était ni assez léger , ni assez vite pour qu'on eût eu raison de lui imposer le nom d'un oiseau ; & Rossignol prétendait que son adversaire , à cause de sa lourdeur , méritait de porter le nom d'une plante. Pour terminer la dispute , ils se défièrent mutuellement à la course ; & leurs maîtres permirent qu'ils entraissent en lice : il s'agissait d'aller à Versailles & d'en revenir. Les deux Coureurs , le 22 Décembre 1776 ; partirent vers les huit heures du matin de la porte de la Conférence , & Rossignol arriva à Versailles & fut de retour le premier : il mit 55 minutes pour atteindre à la grille du château , & 17 de plus pour le retour ; en tout deux heures sept minutes.

D iij

Il y a quelques années qu'un Seigneur de la Cour paria de se déguiser & de se tenir deux heures consécutives sur le Pont-Neuf, avec une petite table devant lui, couvert d'écus de six francs tout neufs, qu'il offrirait à tous les passans à vingt-quatre sous pièce, sans pouvoir se défaire de sa marchandise. Il eut beau en effet crier : *A vingt-quatre sous les écus de six livres* ; personne n'eut envie de profiter du bon marché, parce qu'on les croyait faux. Il se présenta pourtant un acheteur, qui, après avoir bien examiné, fit emplette d'un seul écu, pour lui servir, dit-il, de pièce de crédit. Curieux de savoir s'il pouvait y avoir pour une douzaine de sous d'argent, il entra chez un Orfèvre, & fut bien surpris de la réponse qu'il reçut. Il courut vite sur le Pont-Neuf pour acheter toute la marchandise du plus singulier vendeur dont il eût jamais entendu parler ; mais l'heure prescrite par la gageure étant sonnée, il venait de disparaître avec son fonds de boutique.

Il semble que les Anglais aient voulu

faire une plaisanterie sur les étranges gageures que se permettent quelquefois de jeunes Seigneurs Français. Un Particulier de Londres paria de courir à cheval une course de 30 milles , pendant qu'un escargot parcourrait l'espace de 30 pouces sur une pierre couverte de sucre en poudre. Cette course extraordinaire s'est, dit-on, faite à New - Market. Le pari principal était de 200 guinées ; & nombre de personnes gagèrent , les unes pour le cavalier , les autres pour l'escargot.



UN Abbé de la première classe , c'est-à-dire , pourvu de riches Abbayes , loin de dépenser follement ses revenus , épargnait le plus qu'il lui était possible , & ferrait avec soin les sommes qu'il avait de reste à la fin de l'année. Il économisait , il amassa tant , qu'il parvint à avoir 400 - 000 francs en or dans une vaste cassette , qu'il tenait toujours auprès de son lit. Mais à quoi lui servirent toutes les privations auxquelles il eut recours pour se procurer peu - à - peu une telle somme ! Un beau jour , tandis qu'il dînait en ville , son valet-de-chambre lui

D iv

emporta son cher trésor , & disparut. Le soir , en rentrant chez lui , M. l'Abbé n'eut rien de plus pressé que d'aller , selon sa coutume , contempler sa cassette. Quelle fut sa douleur en voyant qu'on la lui avait ravie , & d'apprendre , par la fuite du valet-de-chambre , que l'Auteur du vol était l'homme qu'il croyait digne d'une entière confiance ! Tout en se désespérant il fit une réflexion qui le consola sur - le - champ , sentiment que n'éprouvera jamais un avare en pareil cas , & qui rend presque incroyable le trait véritable que je raconte. Comme ses domestiques , attirés par les premiers cris qu'il jeta , lui disaient de porter promptement plainte contre le valet-de-chambre absent , il leur ordonna de se taire , & leur défendit , sous peine d'être chassés , de jamais parler du vol qu'il éprouvait. Mais les indiscrets jasèrent , & dès le lendemain matin l'Abbé vit accourir toute sa famille , qui le sollicita , le pressa de remettre sa vengeance & ses intérêts entre les mains de la Justice. — « Je suis dé- » cidé , leur répondit-il , à ne pas faire » une seule démarche , & si , à mon » exemple , vous ne gardez point le » plus profond silence , je vous déclare

» que vous n'aurez jamais un sou de
 » ma succession. C'est le Ciel qui me
 » punit d'avoir fait un Dieu d'un métal
 » méprisable , & que je rendais inutile
 » en l'ensevelissant chez moi. Et pour
 » qui en faisais-je un amas ? pour des
 » parens qui ne m'en auraient su aucun
 » gré. J'aime autant qu'un seul homme
 » en profite , du moins il bénira ma
 » mémoire , s'il vient à savoir que je
 » n'ai point cherché à le faire punir ».

— Il fallut que les parens se rendissent
 aux raisons de M. l'Abbé, très-entier
 dans sa façon de penser , & se réjouissent
 de ne pas tout perdre. Ils dévorèrent aussi
 un autre sujet de mécontentement : l'Ab-
 bé cessa d'être avare , & se fit honneur
 de ses richesses.

Le trop heureux valet-de-chambre
 eut le bonheur de se rendre en poste
 en Hollande ; & comme il avait beau-
 coup d'argent , il ne tarda pas à se faire
 considérer & à s'acquérir des amis. Ré-
 solu d'augmenter sa fortune par les res-
 sources du Commerce , il s'associa avec
 une des meilleures maisons d'Amsterdam.
 Toutes les entreprises ayant réussi , il se
 trouva , au bout de dix ans , possesseur

D v

d'une somme de plus de quinze-cents-mille liv. Mais le remords qui le tourmentait, l'empêchait de sentir tout le prix de son opulence. Afin de parvenir à vivre plus en paix avec lui-même, il sentit qu'il ne lui restait qu'à restituer le vol considérable qui l'avait si prodigieusement enrichi. Aussi-tôt il repassa en France, se rendit à Paris, & s'étant informé si son ancien Maître vivait encore, M. l'Abbé de****, il apprit avec la plus grande joie qu'il jouissait d'une parfaite santé. Il se munit de lettres-de-change pour quatre-cents-mille francs, & des intérêts de cette somme pendant dix ans, & alla en carrosse chez l'Abbé de****. Il se fit annoncer sous le nouveau nom qu'il avait adopté, & n'eut pas plutôt été introduit, qu'il se jeta aux pieds de son ancien maître, en le suppliant de lui pardonner, en faveur de la restitution qu'il venait lui faire. M. l'Abbé, enchanté d'un procédé qui annonçait une âme qui n'avait jamais été tout-à-fait corrompue, n'eut pas de peine à accorder une grâce sollicitée par le repentir & par le retour à la vertu ; il prit la somme qui lui avait été volée, mais refusa généreusement les intérêts.



VOICI un voleur beaucoup plus méprisable. Etant compagnon chez un fameux Orfèvre, le nommé **** feignit d'avoir perdu la clé de la boutique ; on en fit faire une autre , & l'on négligea de changer les ferrures. Au bout de quelques années , ce Compagnon devint Maître , & se maria : la femme qu'il prit était digne de lui par ses sentimens , ainsi qu'on va le voir. Il est à présumer que les conseils qu'elle lui donna l'enhardirent dans le dessein qu'il avait autrefois formé, & qu'il n'osait mettre à exécution. Quoiqu'il en soit , il vint , pendant la nuit , ouvrir la boutique de son ancien Maître , & y vola pour environ soixante-mille francs d'ouvrages d'orfèvrerie, qu'il se hâta de morceler & de fondre en secret dans sa cave. Mais , malgré toutes leurs précautions , les coquins n'en prennent jamais assez. Les Maîtres-Gardes , venant un jour par hasard faire leur visite , aperçurent , dans sa boutique , un fragment de vaisselle d'argent , sur lequel ils reconnurent la marque de l'Orfèvre volé. Se voyant découvert , le malheureux ne perdit point la tête ; au moment qu'on

allait l'arrêter , il témoigna avoir besoin d'un verre d'eau , & but courageusement une forte dose de vitriol. On a prétendu que la femme , veuve en première noce , avait été fouettée & marquée , son mari , pendu , & son beau-père , rompu vif. Il y a des familles bien coupables ou bien infortunées.



HATONS-NOUS de passer à des objets moins affligeans. Dans *les Mille & une Folies* (1) , je raconte la fin tragique d'un perroquet ; cette historiette a pu faire inventer l'anecdote qu'on débite comme très-vraie , & que je vais insérer ici à la suite de celle dont la date est plus ancienne. La Marquise de**** , passant un jour dans la rue Saint-André-des-Arcs , entendit un perroquet dont le babil la charma. Elle conçut aussi-tôt une violente envie de l'acheter. Ayant témoigné son dessein au maître de l'intéressant animal , elle fut désolée de recevoir un refus , motivé sur ce qu'il craignait de déplaire à sa moitié , qui était pour lors absente.

(2) Cet Ouvrage , en 4 volumes in-12 , se trouve à Paris , chez la Dame veuve Duchesne.

La Dame, que les difficultés qu'on lui opposait ne faisaient qu'enflammer davantage, offrit jusqu'à vingt-cinq louis. Cette somme si tentante fut encore rejetée, toujours dans la crainte de priver une femme chérie de l'oiseau qu'elle idolâtrait. Il fallut que la Marquise de **** renonçât à la satisfaction de posséder le merveilleux perroquet.

Sa moitié ne fut pas plutôt rentrée, que le phénix des époux l'informa des égards qu'il venait d'avoir pour elle. Mais au-lieu de l'en remercier, elle entra dans une violente colère. — « Refuser vingt-cinq louis, s'écria-t-elle, tandis que » pour la moitié moins j'aurais donné » le perroquet & son maître par-dessus » le marché ! » — Le mari, furieux d'être si mal payé de sa complaisance, faute sur le pauvre perroquet, lui tord le cou, & le jette dans une marmite qui bouillait devant le feu.

Venons à la seconde anecdote dont tout Paris s'entretient au moment où j'écris, mais qu'on aurait tort pourtant de croire vraie. Une jeune personne, douée des charmes les plus séducteurs,

avait deux amans tout à la fois , qui briguaient le bonheur d'obtenir sa main. Chacun des deux adorateurs s'efforçait par mille complaisances de l'emporter sur son rival ; & il leur fallait tous les jours redoubler de soins , attendu que la petite personne était aussi capricieuse que jolie ; elle avait dans un même jour tant de fantaisies diverses , qu'ils ne se flattaient point de prévenir ses desirs , c'était assez de pouvoir les satisfaire. En entrant dans le magasin d'un Marchand d'étoffes , elle aperçut sur le comptoir une très-petite perruche , dont elle raffola aussitôt , & qu'elle témoigna la plus grande envie d'avoir. M. de **** , qui lui donnait alors la main , n'épargna rien pour en faire l'acquisition , & parvint , à force d'argent , à engager le Marchand à s'en priver. Mlle de * * * , au comble de la joie , retourna chez elle emportant la charmante perruche , dont elle fit ses délices jusqu'à ce qu'une nouvelle fantaisie vint lui passer par la tête. Elle admira tellement les tours & l'adresse du singe d'Astley , qu'elle déclara qu'elle ne ferait contente qu'en possédant le merveilleux animal , & chargea M. * * * , son autre amant , qui l'avait accompagnée

aux exercices d'Astley , de lui acheter l'objet de son enthousiasme. En vain M. * * * * lui représenta qu'il ferait aussi ridicule qu'indiscret de proposer à un homme de vendre un singe qui lui valait chaque jour des sommes considérables ; Mlle * * * * persista dans son projet extravagant , & déclara qu'elle ne recevrait l'hommage que de celui qui pourrait satisfaire cette dernière fantaisie. M. * * * * , au désespoir d'un caprice aussi bizarre , & craignant d'être surpassé par son heureux rival , parcourait un matin quelques rues de Paris , en réfléchissant au moyen qu'il serait possible d'employer pour faire changer d'idée à celle qu'il idolâtrait , malgré ses étranges caprices, lorsque ses yeux furent frappés de l'aspect d'un gros singe , assis fièrement sur la boutique d'un Rotisseur , & assez semblable à celui d'Astley. Il n'eut pas de peine à en faire l'acquisition ; mais il le paya bien cher , attendu qu'on lui apprit qu'il avait le talent de plumer la volaille. Mlle de * * * * ne douta pas qu'elle n'eût en sa possession l'animal qu'elle avait tant admiré , & jugeant qu'il ne ferait ses différens tours d'adresse qu'après s'être familiarisé avec les nouveaux visages qui l'entou-



Si je passe maintenant à l'un de nos premiers Spectacles, la transition paraîtra-t-elle peu naturelle ? Quoi qu'il en soit, le Vendredi 3 Février 1786, à la représentation de *Dardanus*, on entendit parler sans chanter sur le Théâtre de l'Opéra, pour la première fois. Voici comment arriva ce merveilleux événement. Le sieur M***, que le Public a beaucoup encouragé autrefois, s'était chargé par complaisance d'un des principaux rôles, que l'indisposition d'un autre Acteur l'empêchait de rendre : dans le moment qu'il se livrait à tout son zèle, il eut le malheur de faire un faux ton, qui lui attira une huée si bruyante de la part du Parterre, qu'il lui fut impossible de continuer. Au désespoir d'un pareil affront, il quitta la Scène en apostrophant en ces termes le Public : *Vous êtes des ingrats ; depuis vingt ans je fais tous mes efforts pour vous plaire ; je n'y ai pas réussi ; j'en suis fâché. Je serai mis en prison pour vous avoir reproché votre ingratitude ; mais je ne puis me taire. —* Mad. la Princesse de B***, qui se trouvait au Spectacle, lui fit dire de repa-

raître , & qu'il pouvait compter sur sa protection. L'amour de son devoir porta cet Acteur à venir achever son rôle ; & le Public tâcha de le dédommager par des applaudissemens redoublés , de la mortification qu'il venait d'avoir.

Lorsque le sieur M*** se laissait emporter à sa douleur , un Amateur qui suivait attentivement les paroles sur la Pièce imprimée , dit en confidence à un de ses voisins : — « Mais , voyez donc , » cela n'est pas dans le Livre ». —



LA feue Comtesse d'Harcourt n'est pas la seule Artémise qu'on ait vue en France (1) ; on cite encore dans la Capitale , une Dame qui aimait tellement son mari , que cet homme étant mort , elle mit son cœur dans une urne de vermeil , qu'elle tint pendant plusieurs années , sur une table , entre deux bougies allumées , nuit & jour ; elle venait régulièrement pleurer & gémir auprès de ces tristes restes ; elle contemplait , elle touchait ce cœur ; & quand on venait lui dire qu'il y avait sept heures consé-

(1) Voyez T. II , p. 7 , 8 , 11.

cutives qu'elle était ainsi en proie à sa douleur, elle ne croyait pas qu'il y eût seulement une demi heure.



UN Ecrivain a prétendu, qu'il y a plus de maris qui aiment leurs femmes, que de femmes qui aiment leurs maris. Cette assertion me paraît très-fausse, & mille évènements la démentent chaque jour à Paris. Je crois qu'en fait d'infidélité conjugale, les époux ne le cèdent en rien à leurs tendres moitiés. Prouvons les dégoûts, l'inconstance, les perfidies des uns & des autres.

Certain mari appelait toujours sa femme, *ma divine*. Cette fadeur qui déplaisait généralement, fit dire à quelqu'un dont la Dame était très-connue : —
 « Son maria bien tort de l'appeler divine;
 » car, soit dit entre nous, il n'en est point
 » de plus humaine ». —

Madame de****, séparée de son mari depuis trois ans, qui vivait même à deux-cents lieues de la Capitale, oublia si bien les ménagemens qu'elle devait garder, qu'elle devint grosse; mais ne s'allarmant

point de son état, elle ne prit aucune précaution pour le cacher, persuadée qu'on l'attribuerait à quelque voyage *incognito* de celui dont elle portait le nom. Quelqu'un s'avisa un jour de demander à sa femme-de-chambre comment il se pouvait que Mad. de **** fût enceinte, puisque son mari était absent : — « Oh ! répondit cette fille, il écrit, » c'est la même chose ». —

Un mari très peu attaché à sa moitié, la vit sans chagrin partir pour l'autre monde, & voulut goûter le plaisir d'accompagner le corps de la défunte jusqu'à sa dernière demeure. Il est inutile de dire qu'en chemin, il ne répandit pas une seule larme; il eut même bien de la peine à en faire le semblant. Mais lorsqu'il s'y attendait le moins, il fut cruellement puni de la joie déplacée qu'il goûtait en secret. Sur le point de quitter pour toujours la défunte, il s'approche avant qu'on la couvre de terre, & tout en jetant de l'eau bénite, il ne put s'empêcher de dire en souriant : — « Au » moins est-elle bien enterrée ? » —
A ces mots, le pied lui manque, il tombe

dans la fosse , & se casse une jambe. On le retira tout disloqué. — « Hélas ! s'é-
 » cria-t-il quand il eut repris ses sens ,
 » maudite femme ! tu m'as fait enrager
 » pendant ta vie : faut-il encore que
 » tu me tourmentes même après ta
 » mort ? » —

On lit l'histoire suivante dans le *Journal de Paris*. Eugénie devait la naissance à des parens respectables ; elle n'avait eu auprès d'eux que des leçons & des exemples de vertu ; aussi pouvait-elle s'applaudir de n'avoir à se reprocher qu'une excessive sensibilité. Les convenances, l'intérêt donnèrent, suivant l'usage, un mari à Eugénie : il était rempli d'excellentes qualités ; une femme sensée l'eût aimé ; mais Eugénie n'avait que dix-huit ans ; & à cet âge on ne consulte que les impressions du cœur. Un fils fut le fruit de cette union , qui aurait été heureuse , sans un de ces séducteurs qui deviennent amoureux de toutes les femmes qu'ils voient , & n'ont des maîtresses que pour les rendre méprisables.

Le Marquis de **** s'introduisit dans la maison d'Eugénie ; il mit aussi-tôt tout

en usage pour lui plaire & pour lui faire oublier les principes de sagesse qu'elle avait reçus. Cet homme sans mœurs ne réussit que trop dans ses odieux projets ; la malheureuse Eugénie perdit en un seul instant vingt années d'une conduite irréprochable ; elle perdit son honneur , sa propre estime , que rien ne remplace jamais. Une affaire de quelques semaines avait appelé dans une de nos Provinces méridionales le mari d'Eugénie ; cette absence est saisie avidement par le Marquis ; il engage sa criminelle amante à lui tout sacrifier , à le suivre en Angleterre. Le jour du départ est décidé. Eugénie , selon les conventions , se rend la première dans une petite ville éloignée de quelques lieues de Paris. Là , livrée à elle-même , elle éprouve mille combats , elle se reproche la démarche qu'elle va faire ; elle répand un torrent de larmes ; un enfant se trouve par hasard près d'elle , & semble déjà connaître le sentiment si doux de la compassion ; il accourt vers cette infortunée , la caresse , l'embrasse , & bégaye le nom si touchant de mère Eugénie se rappelle alors son fils : — « O ciel ! s'écrie-t-elle en pressant cet enfant contre son cœur , j'ai pu me résoudre

» à l'abandonner ; malheureuse ! j'ai ou-
 » blié que j'étais mère ! » — Aussi-tôt
 elle revole à Paris ; ordonne qu'on aille
 lui chercher son fils ; elle le serre contre
 son sein , l'arrose de larmes , ne peut que
 préférer ces paroles au milieu des sang-
 lots : — « Cher enfant , le crime étei-
 » gnait en moi les sentimens de la Na-
 » ture ! » — Le Marquis , surpris de ce
 que sa proie lui était échappée , accourt
 chez Eugénie , & veut se plaindre de son
 procédé. — « Retire-toi , vil séducteur ,
 (lui dit cette femme que l'amour ma-
 ternel a ramenée au devoir) » retire-toi ,
 » vas t'applaudir de ma honteuse fai-
 » ble. Mais tu n'as pu arracher une
 » mère à son enfant : je lui suis rendue ,
 » à lui , à la Nature , à cette vertu que
 » j'aimais tant & que j'ai tant outragée !
 » Ne parais plus à mes yeux , laisse-moi
 » déplorer mon fatal aveuglement. Hé-
 » las ! tu m'as ôté mon repos pour
 » toujours , & je pleurerai le reste de
 » ma vie (1) ». —

(1) Qu'on pourrait faire de cette anecdote un
 Drame bien touchant ! Mais nos Poètes Comi-
 ques aiment mieux mettre sur la Scène des sujets
 qui n'ont qu'un faible rapport à nos mœurs ; ils
 ne peignent guère que des tracasseries de société ;
 Aussi

Aussi belle que sage , Mad. R.*** aimait passionnément son mari, qui non-seulement la payait de la plus froide indifférence , mais se permettait encore de donner dans les désordres les plus crians. Trop peu difficile sur son choix , toutes les femmes lui étaient bonnes , pourvu qu'elles eussent des complaisances pour lui. Mad. R*** se flata long-tems de le ramener par sa douceur & par ses tendres caresses ; elle espérait d'autant mieux fixer enfin un époux volage , qu'elle avait la consolation d'être devenue mère , & qu'elle savait qu'un fils resserre ordinairement les liens du mariage. Mais elle eut la douleur de voir ses vœux trompés , & crut devoir employer des reproches modérés , secondés par ses larmes. Cet époux coupable ne fit qu'en rire , & se précipita dans de nouveaux désordres. Enfin , au désespoir d'être

& , faute de talent , ils vous diront : *Tous les sujets sont épuisés.* J'ose leur dire qu'ils n'ont point une vue perçante , & qu'il est même encore une infinité de caractères qui n'attendent qu'un homme de génie.

Tome III.

E

abandonnée, méprisée, & souvent témoin d'une mauvaise conduite qui lui déchirait le cœur, cette infortunée perdit la tête au point de renouveler l'horrible action de Médée : elle court au bord de la rivière, poignarde son fils, jette dans l'eau le corps sanglant, & s'y précipite en même tems.

Une Dame dont la réputation était fort équivoque, observait qu'elle voulait faire élever son fils dans le sein de sa famille : un plaisant lui conseilla malignement de l'envoyer au Collège des *Quatre-Nations*.

Le Comte de L*** se trouvant avec sa maîtresse devant une femme de considération & de respect, lui rendait les hommages qu'il croyait lui devoir. Sa maîtresse voulut contrefaire la jalouse, & se permettre quelques railleries. Le Comte la fit taire, en lui disant avec douceur : — « Aimable vice, respectez la vertu ». —

Une Dame se plaignait amèrement dans

une compagnie , de ce qu'on l'accusait d'avoir eu six enfans d'un homme de condition qu'elle nomma. — « Pourquoi vous » affecter de ces propos (lui dit une des personnes devant qui elle parlait , & dont elle était très-connue ?) » les gens bien » nés ne savent-ils pas qu'il ne faut ja- » mais croire que la moitié de ce qu'on » dit ? » —

Certain jeune Marquis , las de voler de conquête en conquête , voulut faire une fin , & se maria. En sortant de l'église, sa nouvelle épouse lui dit, qu'elle espérait qu'il était revenu de toutes ses erreurs, & qu'il serait sage désormais. — « Oui, Ma- » dame , lui répondit-il , je vous assure » que voici la dernière sottise que je » ferai » —

Un bon Bourgeois de Paris devant faire un petit voyage à Saint-Germain, sa femme , aussi coquette que jolie , s'efforça de l'en détourner , & lui dit , pour rendre ses instances plus persuasives, qu'elle avait un pressentiment qu'il serait assassiné en route. Alarmé des vives appréhen-

sions de sa chère épouse, quoiqu'il n'y ajoutât pas beaucoup de foi, le Bourgeois crut devoir en faire part au respectable Magistrat qui remplissait alors les importantes fonctions de Lieutenant - Général de Police. Ce Magistrat apperçut quelque mystère dans les craintes de la femme; mais, sans en rien témoigner, il dit au Particulier de partir hardiment pour Saint-Germain, & qu'il répondait de sa vie. Cet homme était à peine à moitié chemin, dans un lieu écarté, que trois scélérats l'arrêtent & se disposent à le tuer; mais plusieurs Soldats de la Garde de Paris paraissent aussi-tôt & se saisissent des assassins. Les interrogatoires qu'on leur fit subir découvrirent que l'épouse les avait appostés pour se défaire de son mari, qu'elle voulut ensuite sauver, excitée par la voix du remords.

« Croiriez - vous, Monsieur, disait une femme galante à un homme presque toujours ivre, » croiriez-vous que depuis » dix ans que je suis veuve, il ne m'a » pas pris la moindre petite démangeai- » son de mariage ? — Croiriez-vous, » Madame, reprit l'ivrogne, que depuis

» que je me connais je n'ai jamais eu
 » soif ? » —

Une autre femme très-galante , mais
 devenue vieille , se trouvant dangereu-
 sement malade , envoya querir son Con-
 fesseur , qui lui dit : — « Il faut oublier
 » votre vie passée ; il faut songer à aimer
 » Dieu. — Hélas ! reprit-elle , à l'âge
 » où je suis , comment songer à de nou-
 » velles amours ? » —

Un homme fort riche & d'un âge plus
 que mûr , se trouvait à un grand souper
 avec sa femme ; quelqu'un vint à raconter
 des histoires de voleurs , dont il était
 alors beaucoup question. Aussi - tôt le
 vieil époux prit la parole , & dit que le
 penchant au vol était plus commun qu'on
 ne le croyait , & qu'il avait par-devers lui
 des exemples que des jeunes gens de qualité
 s'y sont quelquefois laissés entraîner. A
 ces mots Mad. de**** rougit , & voulut
 faire taire son mari , mais on l'engagea à
 poursuivre , & , sans se faire beaucoup prier ,
 il continua de la sorte : — « Depuis
 » quelques années mon appartement est

» séparé de celui de ma femme. Un soir,
 » qu'elle était au lit, j'allais lui souhai-
 » ter une bonne nuit, lorsque j'entendis
 » du bruit dans sa garde-robe : je prends
 » un flambeau, j'entre, je vois quel-
 » qu'un qui se cache derrière une robe
 » pendue au porte-manteau ; je la lève,
 » & j'apperçois un jeune homme très-
 » bien mis & de la plus belle phisio-
 » nomie du monde ; je lui demande ce
 » qu'il fait là ; il me répond d'une voix
 » tremblante : — Monsieur, excusez-
 » moi, j'ai honte de vous avouer que
 » mon projet était de dérober un bijou
 » dont vous n'avez pas assez de soin.
 » — Comment ! m'écriai-je, avez vous
 » la bassesse de faire un si vil métier ?
 » Vous mériteriez que je vous fisse pen-
 » dre. — Eh ! Monsieur, me répliqua-
 » t-il, si l'on pendait tous les voleurs
 » tels que moi, la Justice aurait trop
 » affaire. — Sa phisionomie m'intéressa,
 » je le laissai aller. Vous pensez bien que
 » ma très-chère femme était plus morte
 » que vive. Quelque tems après j'allai à
 » la Cour, & je fus extrêmement surpris
 » de voir mon voleur qui parlait fami-
 » lièrement à un grand Seigneur : on me
 » dit qu'il s'appelait le Chevalier de**** ;

» & je me fus bon gré de ne l'avoir pas
 » mis entre les mains de la Justice ». —

A l'un des bals de l'Opéra , il se passa une aventure dont le récit pourra paraître amusant. Certain Procureur , d'un tempérament fort amoureux , y donna rendez-vous à sa maîtresse , jeune personne dont la constance & la vertu étaient aussi problématiques l'une que l'autre. Après être convenu du domino que mettrait la Belle , il ne songea plus qu'au moyen de l'aller joindre. Pour exécuter son dessein , il se coucha , comme s'il avait eu bien envie de dormir. Mais au bout d'une heure , il se leva doucement d'après de sa moitié , femme de quarante-cinq ans , d'une probité édifiante , & qui lui aurait faiblement arraché les yeux , si elle avait appris quelques-unes de ses infidélités. Le galant Procureur , s'étant adroitement esquivé , endossa le domino dont il avait choisi la couleur conjointement avec sa chère amie , & se rendit promptement au bal de l'Opéra , boulevard Saint-Martin. Il avait fait plusieurs fois le tour de la salle , lorsqu'il apperçut le domino qu'il cherchait , & l'on pense

E iv

bien qu'il se hâta de voler à sa rencontre. Les deux tendres amis se prirent sous le bras, & tout en traversant la foule des masques, se dirent, à voix basse, mille douceurs. Le Procureur ne se sentait pas d'aïse d'être si vivement aimé. De plus-en-plus enchanté de sa Belle, qui lui paraît éprouver tous les feux de l'amour, il s' imagine qu'elle a besoin de quelque rafraîchissement. Il la mène à la buvette, elle se démasque, & lui aussi en même tems ; & ils restent tous deux comme pétrifiés en jetant les yeux l'un sur l'autre : le Procureur reconnaît sa femme, & la Dame s'apperçoit qu'elle est avec son mari, ou plutôt croit être avec le diable.

Il faut savoir que Mad. la Procureuse, malgré son air dévot, se permettait aussi de manquer à la foi conjugale ; elle feignait souvent d'ignorer les escapades de son mari, & s'en consolait avec le maître-clerc. Cette même nuit elle ne put résister à l'envie d'aller au bal de l'Opéra, sitôt qu'elle eut vu partir son époux infidèle. Elle se leva, se mit au plus vîte à sa toilette, & envoya la cuisinière, discrète confidente, éveiller celui qui la consolait des désagrémens du mariage. — « Mon » indigne époux, lui dit-elle, est allé

» sûrement passer quelques heures avec
 » celle qu'il me préfère , ainsi que cela
 » arrive souvent. Eh bien , venez avec
 » moi ; nous ferons de retour avant lui ».
 — Le premier clerc n'osa la contredire ;
 & le diable , qui se plaît toujours à trou-
 bler les ménages , fit si bien , qu'ils pri-
 rent directement un domino tout pareil
 à celui du Procureur & de sa maîtresse.
 Arrivés dans le bal , où l'assemblée était
 très-nombreuse , ils se perdirent dans la
 foule.

Je vais maintenant reprendre le fil de
 mon histoire. Les deux époux interdits
 se parcouraient des yeux en silence , lors-
 qu'un nouvel incident acheva de les dé-
 concerter. La maîtresse du Procureur qui
 n'était que depuis quelques instans au bal ,
 arriva d'un côté , & le maître-Clerc de
 l'autre , directement à l'endroit où venait
 de se faire la reconnaissance matrimoniale ;
 & se rencontrant en face de la personne
 qu'ils desiraient de trouver , ils lui adres-
 sèrent la parole , sans faire attention au
 terrible vis-à-vis. — « Parbleu ! ma chère
 » amie (disait le Clerc à la Procureuse) ,
 » on a bien de la peine à vous rejoindre.
 » Si je n'étais sûr de votre cœur , je croi-
 » rais que vous ne m'avez quitté que

E v

» pour me grossoyer une infidélité. —
 » Enfin, te voilà donc, mon petit pou-
 » let (disait en même tems la Belle ,
 croyant parler au Procureur dont elle
 chérissait les louis d'or); » il m'a été im-
 » possible de venir ici plutôt. Comment
 » as-tu quitté ta maussade compagnie ? »
 — Le silence que gardaient les deux
 époux , & l'indiscret babil des amans ,
 furent tout-à-coup désagréablement inter-
 rompus par un furieux soufflet qu'appli-
 qua Madame la Procureuse à sa rivale.
 Alors le combat devint général , chacun
 frappant à droite & à gauche pour ven-
 ger son injure ou l'objet de sa tendresse.
 On accourut au bruit , on sépara les
 combattans ; & apprenant qu'il s'agissait
 d'une querelle matrimoniale , on n'en fit
 que rire ; le Procureur ramassa sa per-
 ruque , & reconduisit sa femme honnête-
 ment égratignée : pour le Clerc & la
 Demoiselle , ils se retirèrent ensemble ;
 & l'on croit qu'ils ne furent pas fâchés
 de l'aventure.

Un Marchand surprit son épouse en
 flagrant délit, laissa évader le suborneur,
 & poignarda l'infidelle , parce qu'une

femme est beaucoup plus coupable, dit-il, que l'amant qui cherche à la séduire, & qui ne peut triompher qu'autant qu'il la trouve extrêmement faible.

La femme d'un Artisan de la rue Saint-Denis, oubliant ce qu'elle devait à son honneur, & aux liens du mariage, se permettait d'avoir en secret un bon ami; mais ce qui paraîtra plus étonnant, elle n'en était pas moins accariâtre dans son ménage, & tourmentait jour & nuit son mari par une extrême jalousie. Un soir d'été, qu'elle venait de goûter, disait-elle, le plaisir innocent de la promenade, dans la compagnie de son ami, elle apprit des voisins, en rentrant à la maison, que Monsieur était renfermé avec une jolie personne, & qu'il ne l'attendait point sans doute de si-tôt. Alors elle court, elle s'élançe, frappe à coups redoublés à la porte de la chambre, sans écouter les représentations de l'homme qui avait toute sa confiance; elle vient à bout d'enfoncer la porte, & reconnaît dans sa rivale, la femme de celui qui n'avait point à se plaindre de sa cruauté. Ces deux couples s'accablèrent de reproches

E vj

mutuels , comme si chacun d'eux , en particulier , ne s'était pas rendu coupable des mêmes fautes qu'il trouvait si criminelles dans les autres.

Indépendamment du Procureur dont je viens de parler tout-à-l'heure , on en a vu un autre dans cette Capitale extrêmement galant , quoique ce ne soit pas toujours le caractère distinctif des gens de son état. Celui-ci partageait tous les soins entre les travaux de son Etude & le plaisir de voler de conquête en conquête. Il n'avait pas plutôt quitté son immense robe , qui lui donnait malgré lui un air grave & empesé , qu'il se transformait en un charmant petit-maître , autant toutefois qu'un Procureur peut le devenir. Mais comme il était doué d'une figure assez agréable , son étonnante métamorphose souffrait moins de difficultés. Grâce au penchant , à l'habitude , ses yeux ne pouvaient tomber sur une jolie femme , sans qu'il en devînt aussi-tôt éperduement amoureux ; & attendu qu'il avait plus recours aux présens qu'aux soupirs , il trouvait peu de cruelles. Mais à peine était-il parvenu à se rendre heureux , que sa tendresse changeait d'objet ; content

de son triomphe , il abandonnait celle à qui il en était redevable , & ne songeait qu'à séduire une autre Beauté. Ainsi , jamais son cœur n'était oisif ni tranquile. Les hommes qui lui ressemblent ont beaucoup d'analogie avec l'avare , sans cesse amassant de l'argent , & ne se croyant jamais assez riche. Il était juste que l'homme trop volage de ce galant Procureur fût enfin sévèrement punie ; & voici comment il reçut une correction si méritée.

Après avoir eu des Demoiselles entretenues , & de bonnes Bourgeoises , il porta ses feux à la femme d'un simple Huissier. C'était une brune très-éveillée, doucement tourmentée de dix-sept ou dix-huit ans, dont l'œil vif, la gaîté folle, les manières étourdies auraient encouragé l'amant le plus timide : jugez donc si notre Procureur crut avoir lieu de s'enghardir. Mais il voulut que la prudence assurât davantage le succès de ses projets amoureux. Le mari de la Belle exerçait la profession d'Huissier , ainsi que je l'ai déjà dit : & comme heureusement on ne s'enrichit guère à ce métier-là, son père , qui avait blanchi dans ce noble emploi , ne lui avait laissé que le courage nécessaire pour s'y distinguer. Grippin (j'ap-

pellerai ainsi le Procureur) l'ayant pour
 voisin , ne tarda pas à s'appercevoir &
 du peu d'aisance dont il jouissait , & de
 la jolie compagne qu'il avait le bonheur
 de posséder. Il commença par lui faire
 signifier toutes ses procédures , par le
 charger de tous ses exploits ; en sorte que
 l'heureux Huissier se vit bientôt un peu
 à son aise. Je pense qu'il est inutile d'ob-
 server que le tendre Grippin ne tarda pas
 à s'introduire chez son protégé , & à de-
 venir l'ami de la maison. Il saisit la pre-
 mière occasion qui se présenta , de dé-
 couvrir ses sentimens à sa nouvelle maî-
 tresse ; & je présume qu'il ne la trouva
 pas long-tems cruelle. L'amour qui fait
 quelquefois des miracles , jusqu'à atten-
 drir un Procureur , se plut à montrer
 que rien ne lui est impossible ; il rendit
 constant l'homme le plus volage ; Grip-
 pin , pour la première fois de sa vie ,
 continua d'idolâtrer l'amante qui ne lui
 laissait rien à désirer , & il abandonna au
 mari & à la femme la jouissance d'une
 petite maison de campagne , dont il s'était
 fait adjuger le bail à vil prix ; c'était-là
 qu'il passait des momens enchanteurs , sur-
 tout en l'absence de l'Huissier.

Grippin se flatait de goûter un bonheur

inaltérable ; mais celui de l'amour ressemble aux autres félicités de la vie : il est détruit lorsqu'on s'y attend le moins. Un misérable Recors troubla cruellement la bonne fortune du riche Procureur , & lui causa l'affront le plus sensible. Ce digne suppôt des vils satellites qui arrêtaient autrefois d'une manière outrageante les malheureux débiteurs , ce membre-honteux de l'horrible Chicane , était susceptible d'éprouver les douces impressions de l'amour. Reçu clerk de l'Huissier , admis dans sa maison , il ne put voir avec indifférence la jolie femme près de laquelle il se trouvait chaque jour , & bientôt il s'enhardit à lui déclarer ses feux illicites. Un regard méprisant & une défense formelle d'oser jamais recommencer de pareils propos , sous peine d'être chassé à l'instant , voilà tout ce que lui valut sa témérité. Aussi furieux que désespéré d'un si mauvais succès , attendu que les femmes ne se piquent pas toujours de fidélité envers leurs maris , le Recors se persuada que la Dame avait quelque liaison secrète , & se promit de s'en venger. Il observa avec des yeux jaloux toutes les actions de sa maîtresse , & ne tarda pas à s'appercevoir de la préférence

qu'avait obtenu l'heureux Grippin. Après s'être assuré de la vérité de ses tristes découvertes , après avoir connu que les amans se donnaient de fréquens rendez-vous , dans la petite maison de campagne , il résolut de découvrir toute l'intrigue au mari. Or, il faut savoir que cet époux , dont la façon de penser n'était pas commune , se serait cru déshonoré s'il avait pu soupçonner que sa chère moitié s'écartât des lois de l'honneur : tant de délicatesse est fort étonnante de nos jours ; mais sans doute que cet Huissier ignorait ce qui se passe dans le monde. Regardant comme le dernier des outrages , une chose qui , selon plusieurs personnes , n'est qu'une pure bagatelle , notre Huissier forma le projet de surprendre le couple amoureux , & de venger son front sur le dos du Procureur , de manière à lui ôter l'envie de faire désormais des incursions sur les terres de l'himen. Il feignit d'avoir un voyage à faire de quelques jours , & courut se poster dans la chambre d'un cabaret , dont les fenêtres donnaient sur sa maison de campagne ; là , il fit venir cinq ou six paysans vigoureux , leur promit de les bien récompenser , s'ils voulaient faire le guet la nuit dans son jardin ,

armés d'un bon bâton , & roffer d'importance, & mettre eufuite entre les mains de la Justice un voleur qui fe propofait de lui enlever ce qu'il avait de plus précieux. A l'entrée de la nuit , il vit arriver fa femme accompagnée du tendré Grippin , & ne put douter qu'on ne lui eût fait un rapport fidèle. Tandis que la perfide fou-pait gaîment avec le Procureur , fon véritable mari ouvrit doucement la porte du jardin , dont il avait une clé , & y plaça fes gens , qui avaient à leur tête le Recors , trop excité par l'amour & par la vengeance pour ne pas être charmé de jouer un rôle dans une pièce dont il avait préparé le dénouement. Vers les onze heures , l'Huiffier s'apperçut qu'il n'y avait plus de lumière chez lui ; il en conclut qu'il était tems de punir le couple amoureux. Alors il courut à la porte de devant , fe mit à frapper en maître , & comme un homme qui allait la jeter à bas, fi on ne lui ouvrait au plutôt. L'époufe, effrayée du bruit qu'il fe fait, & du danger qui menaçait fon galant , n'eut rien de plus preffé que de le faire évader par la porte du jardin , dont elle lui donna la clé. Un peu raffurée, elle ouvrit à l'importun jaloux, qui, paraiffant très fatigué,

se hâta de se mettre au lit , afin d'être moins soupçonné d'être l'auteur du châ-timent qui allait commencer. Il ne tarda pas long - teins à jouir du plaisir de la vengeance. Le pauvre Grippin , qui croyait s'échapper , tomba de Charibde en Scylla ; il fut discerné à la blancheur de sa chemise , car il était presque nud ; soudain le Clerc & les payfans firent tomber sur lui une si furieuse grêle de coups de bâton , que , quel intérêt qu'il eût à garder l'*incognito* , il ne put s'empêcher de crier de toutes ses forces & d'appeler du secours. A ces cris redoublés , la femme de l'Huissier , croyant qu'on égorgeait le malheureux Procureur , ne put s'empêcher de réveiller son mari , qui feignait d'être plongé dans un profond sommeil. — « Quoi ! lui dit-elle , vous » dormez tranquillement , & l'on assassine chez vous M. Grippin ! — Vous » rêvez sans doute , reprit l'époux en » bâillant ; mais ne troublez pas davan- » tage mon repos : l'honnête Procureur » est maintenant couché , ou travaille » dans son Etude à quelque affaire im- » portante ». — Cependant les cris & la bastonnade continuaient toujours ; chaque coup dont on régala le Procureur , était

autant de coups de poignard qui perçaient le cœur de son amante , d'ailleurs , nullement tranquille sur son propre compte. Elle presse enfin l'Huissier de se lever , & d'aller sauver la vie à M. Grippin , lui avouant qu'elle est sûre que c'est lui-même.

— « Cela est impossible , insiste le mari » enchanté ; cet estimable Procureur n'a » garde de venir chez moi à heure indue , » quand je n'y suis point ». — Cependant il cède aux instances de sa femme , & va au jardin pour découvrir , dit-il , la cause de tout le bruit. Mais il n'y rencontra personne ; les payfans , après avoir presque assommé Grippin , l'avaient garroté & traîné à Paris chez un Commissaire , comme s'il avait été un voleur. L'Officier de Police , ne pouvant comprendre comment un Procureur se trouvait en chemise à heure indue dans un jardin , & ne sachant que penser du rapport de ceux qui l'avaient arrêté , crut devoir l'envoyer en prison. Maître Grippin n'obtint sa liberté qu'au bout de quelques jours. Honteux de son aventure , il jura de renoncer aux bonnes fortunes ; & l'on prétend qu'il a tenu parole.

Le Dessinateur Conrard , mort depuis plusieurs années , épousa une très-jolie femme ; mais , par une suite de cette fatalité commune à la plupart des maris , il se dégoûta bientôt de sa chère moitié. Le dégoût fut réciproque , & chacun allait de son côté chercher des plaisirs qu'il ne trouvait plus dans son ménage. Ce train de vie les mettait au niveau des gens de la première distinction. Tout allait bien , lorsque Conrard (faisant réflexion sans doute qu'il ne lui convenait point de s'élever au-dessus de son état) , s'avisa de s'allarmer des fréquentes sorties de sa femme , dont il épia les démarches. Il fut bien payé de sa curiosité. Un soir , étant à la fenêtre , il l'aperçut rentrer , conduite par un jeune homme ; il descendit promptement , & alla se mettre en embuscade dans un coin obscur de son escalier , d'où l'on ne pouvait le découvrir. Pour que le Lecteur se doute de ce qu'il entendit , j'observerai seulement que la Dame croyait ne parler que pour son amant , auquel elle promit d'être exacte au rendez-vous du lendemain ; ce

qu'elle confirma par deux tendres baisers. Enfin , le mari n'eut point l'embarras d'être contraint d'espionner davantage la femme : une seule fois lui en apprit plus qu'il n'en aurait voulu savoir. Mais il dissimula toute sa colère , & parut extérieurement se résigner à un malheur qu'il est difficile d'empêcher. Il reçut la Dame comme à son ordinaire , la laissa sortir le lendemain ; & , dès qu'elle fut partie , il fit venir un Tapissier , vendit tous les meubles , qu'on enleva sur-le-champ , & remit à son hôte la clé de l'appartement , en lui disant de la donner à sa femme , qui viendrait le soir terminer quelques affaires. Après s'être vengé de la sorte , avec beaucoup de sang-froid , Conrard alla prendre un appartement dans un quartier fort éloigné. Qu'on se représente l'étonnement & la douleur de la Dame , en ne trouvant chez elle que les quatre murailles. Elle comprit que son mari n'était plus sa dupe , & se vit forcée de se retirer auprès de ses parens.

Si cet époux outragé fit bien de punir une perfide qui le déshonorait , il faut avouer qu'il aurait encore mieux fait de

dissimuler sa honte ; car le plus grand outrage qu'éprouve l'himen n'est presque rien quand il est ignoré du Public : surtout ne faites jamais la sottise de courir après une épouse infidelle , qui s'avise de vous quitter. Que l'exemple suivant vous serve de leçon. En s'éloignant de sa patrie , un jeune Peintre Allemand croyait aller chercher la fortune. Mais à peine s'était-il fixé dans la Capitale de la France , qu'il devint amoureux de la femme d'un Papetier , & n'eut point à se plaindre des rigueurs de sa maîtresse , qui n'attendait , pour le rendre heureux , que l'instant où elle pourrait tromper la vigilance de son vieil époux , aussi jaloux qu'avare. Rien n'étant plus incommode pour une femme galante que la présence continuelle de son mari , la belle Papetière résolut de s'affranchir du joug & de la contrainte , & de passer en Allemagne avec le Peintre qu'elle chérissait. Mais il se trouvait malheureusement du nombre des Artistes peu favorisés par la fortune ; aussi n'était-il guère en état de fournir aux frais du voyage. L'amour de sa maîtresse leva cette grande difficulté. Cinq-mille livres , qu'elle eut l'adresse de voler à son mari , les mirent en état d'exécuter leur projet.

L'Argus s'étant éloigné pour un moment; ils mirent à profit cette absence tant désirée , & prirent ensemble , dans une chaise de poste qu'ils tenaient prête depuis long - tems , la route du pays de Liége.

Le mari , de retour à la maison , s'aperçut du départ de sa femme , & du vol qu'elle lui avait fait. Ce dernier incident le toucha beaucoup plus que le premier, sur-tout lorsqu'il se rappella la familiarité de son épouse avec le Peintre Allemand , qu'il soupçonna d'être l'auteur de sa fuite. Ne pouvant ravoit son argent sans courir après sa femme , il prit ce dernier parti , mit beaucoup de monde à la poursuite des deux fugitifs , monta lui - même à cheval , & suivit au hasard la première route qui se présenta. Il n'eut pas fait six lieues , en désignant , de poste en poste , ceux qu'il cherchait , qu'il arriva dans un petit village , où il apprit qu'ils étaient encore à l'auberge. S'il avait su le sort funeste qui l'attendait dans cette maison , il n'aurait eu garde d'y entrer. Le malheureux Papetier n'eut pas plutôt mis le pied dans la chambre où s'étaient retirés les deux amans , que le Peintre , se levant brusquement , & tirant l'épée , la lui

passa au travers du corps , & l'étendit roide mort sur la place. Après cette criminelle action , il sauta par une fenêtre peu élevée , & eut le bonheur de se sauver.

Un jeune Militaire fort aimable , se tenant un jour sur la porte d'un Café , vit passer une très-jolie femme dans un brillant équipage , & ne put s'empêcher de s'écrier , assez haut pour être entendu : — « Je donnerais volontiers cent louis » pour jouir d'une des nuits de cette » belle Dame , & je me croirais le plus » heureux des hommes ». — Quelques jours après qu'il eût fait cette exclamation , comme il se trouvait encore à la porte du même Café , une vieille s'approcha & lui fit signe de le suivre. Elle le conduisit à quelque distance , & s'arrêtant sur la porte d'une allée , elle lui parla de la sorte : — « Je suis la femme-de- » chambre de la Dame que vous avez » trouvée si belle un tel jour , & j'étais » avec elle dans son carrosse , lorsque » vous avez exprimé d'une manière si » énergique l'impression que vous fe- » saient ses charmes. Il s'en faut de beau-
coup

» coup que votre exclamation lui ait
 » déplu ; elle m'envoie même vous dire
 » que si vous voulez vous trouver ce
 » soir , avec les cent louis , à la porte
 » de cette allée , je viendrai vous pren-
 » dre à neuf heures précises , & vous
 » conduirai auprès d'elle. Son époux est
 » parti aujourd'hui pour la campagne ,
 » où il restera près d'un mois. Ainsi rien
 » ne troublera votre bonheur , si vous
 » êtes généreux & discret ». — Le ga-
 » lant Militaire accepta la proposition avec
 » transport ; il fut exact à l'heure du ren-
 » dez-vous , & l'obligeante Soubrette lui
 » tint parole. Il trouva un souper délicat
 » qui l'attendait. Avant de se mettre à table,
 » il crut devoir donner les cent louis à la
 » Dame , qui les compta & les serra d'un
 » air joyeux dans l'un des tiroirs de sa
 » toilette. Mais il survint tout-à-coup un
 » contre - tems aussi fâcheux qu'imprévu.
 » Les deux amans venaient à peine de se
 » mettre au lit , lorsque le mari , qui se
 » défiait de la conduite de sa moitié trop
 » coquette , & qui avait voulu la surpren-
 » dre , entra brusquement dans la chambre,
 » suivi de plusieurs domestiques armés. Le
 » jeune homme , pris au dépourvu , avoua
 » franchement comment les choses s'étaient

passées. Alors l'époux demanda les cent louis , en donna un à sa femme , rendit le reste au jeune amoureux , & dit ensuite à la Dame : — « Monsieur vous faisait » trop d'honneur en payant si cher vos » faveurs intéressées ; vous ne méritez » que ce qu'on donne ordinairement aux » filles du monde ». — Après ce petit discours , il permit à l'Officier de se retirer ; & dès le lendemain , à la pointe du jour , il mena sa coupable moitié dans un Couvent , où elle eut tout le tems de se repentir de sa mauvaise conduite.

Desirant d'aller à la Comédie Française , un Particulier voulut engager son épouse d'y venir avec lui ; mais la Dame s'en excusa en alléguant une violente migraine. Le mari se rendit tout seul aux Français , & ne put avoir de billets. Afin de passer au Spectacle les deux ou trois heures qu'il avait destinées à se dissiper de ses occupations , il alla tout de suite aux Italiens : la première personne qu'il apperçut aux secondes loges , ce fut sa femme , avec un jeune homme , dont il était extrêmement jaloux. Au-lieu de prendre le parti le plus prudent , il atten-

dit son épouse à la porte de la Comédie ; & s'approchant d'elle d'un air furieux , il lui dit tout haut qu'il était bien étonné de sa mauvaise conduite. La Dame montra dans cette occasion beaucoup de présence d'esprit , ou d'effronterie ; elle s'écria qu'elle ne connaissait point l'homme qui osait lui parler de la sorte , & prit tout le monde à témoin de l'insulte qu'on venait de lui faire , en se méprenant sans doute. Tandis que le mari protestait qu'il n'était que trop réellement l'époux de l'infidelle , la Dame se glissa dans la foule , & parvint à s'éloigner. Le jeune homme qui l'accompagnait était depuis quelque tems pensionnaire dans sa maison ; il se douta bien que le jaloux s'apprêtait à le recevoir fort mal , & résolut prudemment de laisser passer le premier orage. Comme il était dans ces dispositions , un de ses amis l'aborda , qu'il pria aussi tôt de conduire Madame **** chez elle , qui voudrait bien le permettre , ajouta - il , parce qu'on l'attendait à souper dans une société charmante , où il était d'usage de se mettre à table d'assez bonne heure. L'ami consentit avec joie à servir d'écuyer à une jolie femme , à laquelle il débita en chemin mille galans propos , tout en

s'occupant d'idées délicieuses. Mais quel changement désagréable ! Il s'attendait à être reçu avec la dernière politesse , & fut cruellement trompé. L'époux incivil, armé d'un lourd bâton , s'était caché derrière la porte , & ne vit pas plutôt paraître sa douce moitié , qu'il se mit à frapper à coups redoublés & sur elle & sur celui qu'il prenait pour l'adjoint à ses plaisirs. Il reconnut enfin son erreur ; & la confusion qu'il en eut , lui fit docilement recevoir les excuses de sa femme.

Quand les unions conjugales sont mal - assorties , pourquoi le divorce légal n'est-il pas permis sans bruit , sans procès , sans scandale ? C'est une réforme essentielle à faire à notre Jurisprudence , réforme qui doit avoir lieu , dit-on , & après laquelle soupire ardemment un grand nombre de martyrs de l'indissolubilité de la chaîne du mariage. Il n'est pas toujours commode de vivre chacun de son côté ; d'ailleurs , le libertinage honnête aime la décence. Quelques jours avant le mariage de Monseigneur le Dauphin (actuellement Louis XVI), deux Particuliers assis sur le même banc dans le

jardin des Tuileries, lièrent conversation sans se connaître, & vinrent à parler des filles que la Ville mariait en réjouissance du plus heureux des évènements. L'un d'eux raconta qu'une des jeunes filles avait répondu à M. le Prévôt des Marchands, qui lui demandait le nom & l'état de son futur : — « Je n'en ai point, & j'ai cru que vous » fournissiez tout ». — Le Narrateur, voyant que son voisin riait beaucoup de cette naïveté, lui dit en le fixant : — « La Ville donne cent pistoles à chaque » fille qu'elle marie : vous me paraissez » un honnête homme, un bon Artisan : » si vous voulez, il ne tiendra qu'à » vous de grossir le nombre des nou- » veaux époux ». — Celui-ci répondit aussi-tôt : « — La Ville promet cent » pistoles à ceux qui, sous ses auspices, » voudront prendre une femme ; & moi, » je donnerais volontiers le double pour » me débarrasser de la mienne ». —

Si tous les maris suivaient l'exemple de celui dont je vais parler, nous verrions moins de ménages troublés par la jalousie, & par quelque chose de pire encore. Un Etranger, mari d'une très-

belle femme , étant à Paris avec sa charmante épouse , voyait avec peine venir chez lui , du matin au soir , un grand nombre de jeunes Seigneurs , qui se proposaient de se rendre , malgré lui , les amis intimes , ou plutôt ceux de Madame. Enfin , excédé de ces visites intéressées , il leur dit un jour en les reconduisant : — « Je suis très-sensible , Messieurs , à » l'honneur que vous me faites devenir ici ; » mais je ne crois pas que vous vous » amusez beaucoup : je suis toute la » journée avec ma femme , & la nuit je » couche avec elle (1) ». —



CE qu'il y a d'étonnant , du moins au premier coup-d'œil , c'est que la fidélité habite quelquefois avec les amans , tandis qu'elle s'exile presque toujours d'auprès de l'himen. Les anecdotes qu'on va lire , feront sentir la justesse de cette réflexion. Deux Marchands de la rue Saint-Honoré , liés d'une étroite amitié , d'une fortune égale , faisant le même commerce , avaient

(1) On a vu T. I , page 45 , qu'un autre mari , pour expulser les soupirans de sa femme , s'avisa de leur emprunter de l'argent.

chacun un enfant , un fils , une fille , à-peu-près de même âge. Ces enfans élevés ensemble conçurent l'un pour l'autre la plus tendre amitié , & cette amitié devint avec l'âge un sentiment plus vif , approuvé par les parens. On était sur le point de les rendre heureux par une union plus solide , lorsqu'un riche Financier , se prenant d'une belle passion pour la jeune personne , vint la demander en mariage. Les appâts d'une fortune brillante séduisirent le père & la mère , malgré toute la répugnance qu'ils trouvèrent dans leur fille à se prêter à ce nouvel arrangement. Elle fut obligée de céder aux instances de ceux auxquels elle devait le jour , & elle épousa le Financier. Quoiqu'elle n'eût formé ces liens qu'avec la plus grande douleur , elle crut devoir interdire l'entrée de sa maison au jeune homme qu'elle aimait. Mais l'effort qu'elle se fit la plongea dans une mélancolie profonde , qui lui causa une maladie fâcheuse , dont les suites assoupirent tellement ses sens , qu'on la réputa morte , & qu'on l'enterra.

L'amant , instruit du sort funeste de sa maîtresse , se ressouvint qu'elle avait eu

F iv

autrefois une attaque violente de léthargie , & se flata qu'il pourrait bien en être de même en cette occasion. Cette idée suspendit non-seulement sa douleur , mais lui fit prendre encore le parti de corrompre le Fossoyeur , à l'aide duquel il parvint à la déterrer pendant la nuit , & à la transporter chez lui. Il mit alors tout en usage pour la rappeler à la vie , & ses soins ne furent pas inutiles.

Qu'on se représente la surprise de la ressuscitée , lorsqu'elle se vit dans une maison étrangère , & presque dans les bras de son amant , qui l'informa du service qu'il venait de lui rendre. Elle comprit alors tout ce qu'elle devait à son Libérateur , & l'amour , plus persuasif encore que tout ce qu'il pouvait lui dire pour l'engager à unir son sort au sien , la détermina , lorsqu'elle fut parfaitement rétablie , à se sauver avec lui en Angleterre , où ils vécurent pendant plusieurs années dans l'union la plus intime.

L'envie de repasser en France leur étant venue au bout de dix ans , ils revinrent à Paris , & ils ne prirent aucune précaution pour se cacher , persuadés qu'on ne soupçonnerait jamais ce qui était arrivé. Le hasard voulut que

le Financier rencontrât sa femme dans une promenade publique. Cette vue fit une impression si forte sur lui , que la certitude qu'il avait de sa mort ne put l'effacer. Il fit si bien , qu'il la joignit , & malgré le langage qu'elle lui tint pour lui donner le change , il la quitta convaincu qu'il ne s'était point trompé. Il fit si bien , qu'il parvint à découvrir son domicile, quelques précautions qu'elle eût prises pour se cacher , & il la réclama en Justice réglée.

Ce fut en vain que l'amant fit valoir les droits que ses soins lui avaient acquis sur sa maîtresse ; qu'il représenta qu'elle serait morte sans lui ; que son adversaire avait perdu tous les titres d'un mari en la faisant enterrer ; qu'on pouvait même l'accuser d'homicide , faute par lui d'avoir pris les précautions convenables pour s'assurer si elle était morte. Toutes ses raisons furent inutiles ; il vit que la Loi était contre lui , & ne jugea pas à propos d'attendre un arrêt définitif ; il repassa avec sa maîtresse en Angleterre , où ils finirent paisiblement leurs jours.

Une de ces Beautés à la mode , qui

F v

annoncent par leur luxe énorme la folie de leurs amans , chérissait de bonne-foi un jeune Militaire , & le rendait véritablement heureux , attendu qu'il n'était point obligé de payer les faveurs qu'on lui prodiguait. Mais comme l'homme est naturellement inconstant , sur-tout en amour , celui ci se lassa de son bonheur , devint infidèle , & , ce qu'il y a de pis , fit éclater son changement. La Belle délaissée , au-lieu d'imiter l'exemple qu'on lui donnait , éprouva les tourmens de la jalousie & les horreurs du désespoir ; elle se procura une forte dose d'opium , & résolut de s'endormir pour toujours. Avant d'avalier le fatal breuvage , elle écrivit une Lettre très-touchante au perfide qu'elle adorait. Elle lui annonçait le dessein qu'elle avait formé de terminer ses jours , & qu'il devait se regarder comme l'auteur de sa mort. — « Je n'existerai peut-être plus » lorsque vous recevrez ce billet , lui » disait-elle. Si ma perte peut réveiller » en vous quelque sentiment de pitié , » la seule preuve que vous puissiez m'en » donner , c'est de venir recueillir mes » derniers soupirs ». — Le Militaire regarda cette épître comme une plaisanterie ; il ne voulut point aller lui-même

chez la trop tendre amante ; il y envoya un de ses amis , afin de l'engager à se consoler au plutôt. Mais l'ami trouva l'infortunée sans connaissance au milieu de plusieurs Médecins , qui tâchaient de la rappeler à la vie. Ce ne fut qu'après quatorze heures de tentatives , qu'on parvint à arrêter l'effet du poison. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'elle revint absolument guérie de son fol amour , & qu'elle ne tarda pas à employer le meilleur remède qu'il y ait contre l'infidélité : elle écouta un autre amant.

Un jeune homme de cette Capitale , né avec de la fortune , de l'esprit , de la figure , mais avec une âme ardente , agitée des plus vives passions , aimait une Demoiselle d'une naissance inférieure à la sienne , & l'aimait avec tout l'emportement d'une première inclination ; son amante était aussi passionnée que lui ; & leur intelligence ne put long-tems se cacher. Un frère de la Demoiselle troubla leur bonheur mutuel ; il était d'un caractère fougueux , & toujours prêt à mettre l'épée à la main : aussi était-il très-estimé dans la classe de ces étourdis qu'on

F vj

appelle des tapageurs. Il signifa brusquement à l'amant de sa sœur, de cesser toutes ses visites ; les représentations, les prières, les promesses d'obtenir le consentement de la famille pour une union sortable, rien ne put fléchir ce personnage hors d'état d'entendre raison. L'amant se vit forcé de tirer l'épée pour repousser des insultes grossières ; il ne songeait qu'à défendre ses jours, & qu'à ménager ceux de son agresseur ; mais ce cruel ennemi se livrant trop à une fureur aveugle, s'enferra lui-même, & tomba noyé dans son sang. Au désespoir de cet évènement affreux, qui avait eu plusieurs témoins, le jeune homme courut chez sa maîtresse, lui apprendre la triste nécessité où il était de se séparer d'elle. Vivement frappée de ce malheur imprévu, l'infortunée Demoiselle n'eut pas la force de soulager sa douleur par un torrent de larmes, elle expira dans les bras de son amant. Celui-ci aurait bien désiré que la mort l'eût réuni à ce qu'il avait de plus cher ; mais une mort ignominieuse révoltait justement son cœur, & il lui paraissait lâche de se soustraire aux peines de la vie par le suicide ; il était poursuivi, il n'y avait pas un

instant à perdre ; il prit le mouchoir de cou de sa maîtresse , comme le dernier gage d'une tendresse qui aurait dû faire sa félicité , & se rendit promptement à Bruxelles. Arrivé dans cette ville , il y vécut dans la retraite , fuyant tous les plaisirs , ne se livrant qu'aux sombres chagrins dont il était dévoré. Un jeune homme , logé dans la même maison que lui , l'intéressa par un air de mélancolie & de tristesse ; il se forma bientôt entre eux une amitié intime. Mais le généreux fugitif de Paris n'eut pas plutôt épuisé sa bourse en faveur de l'inconnu , qu'il ne le revit plus. Il n'aurait tenu qu'à lui de ne point éprouver l'indigence ; il pouvait revenir dans sa patrie , puisque sa grâce était obtenue ; mais le séjour lui en était devenu odieux. Cependant , sa famille voyant qu'elle faisait en vain les plus vives instances pour le rappeler , cessa de lui envoyer des secours , afin de le forcer à se rendre aux vœux de ses proches. Ce moyen occasionna la catastrophe la plus malheureuse ; le jeune homme , indigné d'être si infortuné dès le commencement de sa carrière , se voyant trompé , abandonné par un ami , à la veille d'être avili par le manque

d'argent , & se remettant sans cesse devant les yeux l'image d'une maîtresse adorée , dont il avait causé la mort , oublia l'horreur qu'il avait toujours eue pour le suicide , & forma la funeste résolution de terminer sa vie. Le jour qu'il choisit pour le terme de ses peines , il parut d'une gaîté extrême ; après avoir dîné , il écrivit plusieurs lettres , & alla les mettre à la Poste ; ensuite il s'éloigna de la ville d'environ une demi-lieue , & se précipita dans le canal. On retira son cadavre , mais trop tard , pour le rendre à la vie. Jusqu'au dernier moment , il conserva le souvenir de son fatal amour : il avait attaché autour de son cou le mouchoir de celle dont il n'avait pas cessé de déplorer la perte.

Epris de l'amour le plus tendre pour une jolie personne qu'il devait épouser , mais qui était d'une coquetterie extrême , un Clerc de Notaire se livra à toutes les fureurs de la jalousie. Il était si tourmentant , si excédant par ses injustes soupçons , qu'on prit le parti de lui défendre de continuer ses visites. Au désespoir de cette séparation , ne pouvant

vivre sans l'objet de sa tendresse , ni soutenir l'idée qu'un autre aurait peut-être le bonheur de plaire à ce qu'il adorait , il lui écrivit , dans les termes les plus touchans , qu'il avait quelque chose de la dernière importance à lui communiquer au Luxembourg. La Demoiselle s'y rendit , accompagnée de son oncle. Aussi tôt qu'il l'aperçut , il s'approcha d'elle d'un air égaré : — « Puisque tu » m'es ravie , s'écria-t-il , & que je perds » l'espoir de te posséder , meurs de ma » main ». — A ces mots il lui tire un coup de pistolet , & la jeune personne , quoique blessée légèrement , tombe sans connaissance. Il croit l'avoir tuée ; alors sa tendresse se réveille ; & ne voulant pas survivre à la femme adorée dont un mouvement de fureur l'a rendu l'assassin , il se donne plusieurs coups de couteau , & expire sur-le-champ.

Une femme trahie par son amant , l'invita à déjeuner ; dès qu'il eut pris une tasse de chocolat , elle lui déclara que , désespérée de son infidélité , elle s'était décidée à s'empoisonner & à le faire périr avec elle , en empoisonnant ce qui leur

avait été servi à déjeuner. L'inconstant fut saisi d'une telle frayeur, que peu s'en fallut qu'il ne mourût sur-le-champ. Quand la Dame délaissée eut bien jouï de son trouble & de ses craintes, elle lui apprit qu'elle n'avait voulu que se divertir à ses dépens, & le renvoya charmé d'en être quitte pour la peur.

On racontait dans le Public, à-peu-près vers le même tems, qu'un jeune homme s'étant rendu chez l'objet de sa tendresse, avec lequel il avait eu une petite tracasserie; comme la Belle refusa de l'embrasser., il tira un pistolet de sa poche, & se cassa la tête.

Une jeune personne, au désespoir d'être abandonnée de son amant, que l'infidélité portait même à épouser sa rivale, se rendit chez lui la veille du mariage, tâcha, par ses larmes & les plus tendres reproches, de lui rappeler ses sermens de n'être qu'à elle. Le voyant persister dans son inconstance, cette héroïne en amour s'arma de deux pistolets, dont elle s'était munie, lui brûla la cervelle

avec l'un, en s'écriant : — « Voilà pour » un parjure » ; — & elle se tua avec l'autre, en disant : — « Et voilà pour me » punir de l'avoir trop aimé ». —



LA constance vous ennuie-t-elle ? il est un moyen singulier de vous en guérir ; & il est tout simple qu'il ait été imaginé par une Demoiselle de l'Opéra. Un jeune homme était follement épris d'une Danseuse de l'Académie Royale de Musique ; & refusa de se marier , afin de ne jamais se séparer de sa maîtresse. Le père du jeune homme , voyant ses instances inutiles , prit le parti d'aller trouver la Danseuse , & lui offrit cinq - cents louis , si elle voulait chasser de chez elle celui qu'elle semblait avoir enchanté. La jolie Nimphe , après avoir un peu rêvé , dit qu'elle savait un meilleur moyen de guérir le jeune homme de son amour , & de l'engager , avant qu'il fût peu , à condescendre aux volontés de sa famille. Sur les assurances qu'elle donna de remplir les intentions qu'on lui avait communiquées , elle reçut d'avance la moitié de la somme promise. Voici l'expédient qu'elle mit en usage. Elle mena son amant

à la campagne , & y passa quinze jours absolument seule avec lui , toujours la même , prévenant tous ses desirs , sans jamais le contrarier , sans avoir ni humeur , ni caprices , ni bouderie. Ce jeune homme revint de cette campagne si ennuyé , si excédé de sa maitresse , qu'il ne voulut plus la revoir , & consentit à épouser la Demoiselle qui lui était destinée depuis long-tems.



Du moins cette Danseuse spirituelle & intéressée quitta son amant sans le tromper. En est-il beaucoup qui méritent le même éloge ? C'est par des récits que je répondrai à cette importante question. Dans le nombre des Beautés les plus à la mode , on distinguait la Demoiselle V*** : c'était une grande blonde faite à peindre , dont la physionomie tendre & mutine faisait la plus vive impression. Les amans d'un rang illustre , qui semblaient s'être disputé la gloire de l'enrichir , la rendaient encore plus fameuse que les charmes dont la Nature l'avait douée. Le Duc de L*** désirait depuis long-tems d'avoir un entretien particulier avec elle ; mais comme elle était entretenue avec le plus

grand faste , il n'avait pu trouver l'instant de lui faire ses propositions. Enfin, un soir qu'il l'aperçut seule à la Comédie Italienne (1), il vint se placer dans sa loge , & ayant lié conversation , il apprit avec joie que le *bailleur de fonds* était absent pour quelques jours. Sans perdre un instant en de vains soupirs , il présenta son offrande , & la divinité y fut sensible : elle consentit , moyennant deux-cents louis , à lui permettre de la reconduire ; & de passer la nuit chez elle. Le Duc n'avait point cette somme dans sa bourse , & comme il n'était pas joueur , il n'était jamais muni de billets de la Caisse d'Escompte. Ce ne fut que le lendemain matin qu'il avoua qu'il lui fallait demander crédit ; mais il promit de revenir dans la journée acquitter sa dette d'honneur. A peine rentré dans son hôtel , il s'empresse en effet de dégager sa parole ,

1) Pourquoi cette dénomination de *Théâtre Italien* , gravée en grosses lettres sur le fronton de la nouvelle Salle ? Elle serait bonne si l'on parlait encore Italien à cet intéressant Spectacle. Mais puisqu'il n'est consacré maintenant qu'à la Comédie & à l'Opéra-Comique , en vaudevilles ou en ariettes , n'aurait-il pas mieux valu le désigner sous le nom de *Comédie lyrique & dramatique* ?

& remet les deux-cents louis à l'un de ses valets-de-chambre , avec ordre de les porter à Mlle V***. Il faut savoir que le confident du Duc avait jeté des yeux de convoitise sur cette Beauté si célèbre ; mais n'étant point assez riche pour acheter des audiences qui se vendaient trop cher , il étouffait pour raison ses tendres sentimens. L'occasion de voir la charmante Nimphe réveilla dans son cœur un feu mal-éteint ; il résolut de mettre à profit l'heureux hasard qui se présentait. Il choisit dans la garde-robe de son maître un habit aussi riche que galant , se pare avec le plus grand soin , sort de l'hôtel par une porte de derrière , se jette dans le premier fiacre qu'il rencontre , & se fait conduire devant la maison de Mlle V***. Arrivé dans son antichambre, il affecte les airs d'un homme d'importance , & se fait annoncer comme un Seigneur étranger , qui a des choses d'une extrême conséquence à communiquer à la maîtresse du logis. On se hâte de l'introduire , & il déclare sans façon le motif de sa visite. Comme il la voit héfiter, attendu qu'elle venait de promettre d'être fidelle au Duc , dont elle espérait des présens considérables, il étale ses louis d'or sur une table. A cet aspect , les ré-

flexions de la jolie friponne cessèrent ; elle jugea à propos de capituler.

Le Duc n'alla qu'au bout de quelques jours chez cette dangereuse Sirène , & fut bien surpris lorsqu'elle lui reprocha d'avoir tant tardé à payer les deux-cents louis. Il crut long-tems qu'elle plaisantait , & se persuada enfin que c'était un tour de son valet - de - chambre. Sur les menaces qu'il lui fit de le chasser, s'il n'avouait la vérité, le galant domestique lui confessa tout ce qui s'était passé. Le Duc n'en fit que rire , trouvant sur-tout très-plaisante l'erreur de la Belle intéressée.



On a remarqué que les Actrices chantantes de l'Opéra font rarement une brillante fortune , au-lieu qu'il n'est aucune des premières Danseuses qui n'arrivent au Spectacle dans un char superbe. On prétend qu'un Etranger proposa ce problème à résoudre à M. d'Alembert , qui lui répondit que c'était une suite nécessaire des lois du mouvement.



Une de ces séduisantes Danseuses , qui réunissait aux talens les plus aimables une

figure charmante & des grâces infinies , avait un amant généreux & prodigue , qui déposa pour elle , chez un Notaire , vingt-mille livres en contrats & papiers. Lorsqu'il fut question de réaliser ces effets , & d'en remettre le montant à l'aimable élève de Terpsicore , le Notaire en reçut un billet par lequel elle lui marquait de lui apporter le soir même six-mille francs , & qu'elle l'attendait à souper. Le galant Garde-Notes ne manque pas d'exécuter les intentions de la jolie Nimphe ; il donne l'argent , soupe tête-à-tête , s'enflamme aux agaceries dont il est la dupe , fait présent d'une boîte d'or décorée de son portrait ; & se croyant en bonne - fortune , il prie , il conjure qu'on lui accorde une nuit ; la Belle se laisse facilement attendrir ; il est au comble de ses vœux. Le lendemain matin on le presse de s'en aller , dans la crainte que l'amant ne le surprenne ; il se hâte de s'éloigner , & oublie de demander un reçu de l'argent qu'il avait apporté. A peine rentré chez lui , il s'aperçoit de sa sottise , & revient au plus vite chez la séduisante Danseuse. Mais il n'en reçoit que des plaisanteries ; elle persiste à dire qu'elle lui a donné la valeur de la

somme qu'il réclame si mal-à-propos. Voyant ses représentations, ses prières, ses menaces inutiles, le Notaire voulut lui intenter un procès criminel, & courut porter sa plainte à un Commissaire. Voici la Lettre plaisante qu'écrivit à cet Officier de Police la Danseuse trop intéressée : — « Je voudrais bien déférer à votre » conseil ; j'en fais grand cas ; mais cela » n'est pas possible ; & mon Adonis, » qui est un homme de Loi, fait que de » tout ce que j'ai, rien ne m'appartient » plus que mes faveurs ; j'ai le droit in- » contestable d'en pouvoir disposer libre- » ment, & de les donner, ou de les » vendre (1). On interdit ceux qui pro- » digent leurs biens au premier venu, » on les traite de fous ; ma conduite » prouve que je ne suis pas fole. Vous » conviendrez, après avoir vu le per- » sonnage, que rien ne pouvait m'ex-

(1) Le raisonnement de cette Demoiselle ne peut être spécieux que pour les personnes de sa classe. Aucune femme honnête n'a le droit de disposer de ses faveurs : celles qui sont entretenues & qui ont des principes, regardent même l'homme auquel elles se vendent, comme un mari légitime.

» citer à la générosité. Au moins doit-
 » on recueillir le plaisir du bienfait.
 » J'ai donc vendu ce que je ne voulais
 » pas accorder gratuitement ; rien ne
 » manque à la vente ; & tous les Notaires
 » de Paris y auraient passé , qu'elle ne
 » serait pas mieux en règle. Ils m'ont
 » appris qu'il y fallait trois points , la
 » chose, le prix & le consentement : j'ai
 » livré le premier , je retiens le second ,
 » & quant au troisième , il est prouvé
 » par son portrait , dont l'acquéreur m'a
 » gratifiée. Je suis prête à le rendre , s'il
 » me croit dédommée par ce cadeau ; je
 » ne me suis nullement trouvée satisfaite
 » de sa personne ; à bien plus forte rai-
 » son l'image ne me tiendra - t - elle pas
 » lieu de la réalité. Quand je voudrai
 » être généreuse , je choisirai mieux.
 » Ainsi , je m'humilie en avouant bon-
 » nement que l'intérêt seul m'a gui-
 » dée ; je préfère , pour mon amour-
 » propre , qu'on m'accuse plutôt de cupi-
 » dité excessive , que de mauvais goût.
 » C'est une dérision que la prétention
 » du petit Notaire , une misérable chi-
 » cane , & j'espère que ses Confrères le
 » remettront dans les bons principes ».

Une

Une célèbre Actrice de l'Opéra, aussi renommée par ses bons mots que par ses talens, & qui a quitté le Théâtre depuis plusieurs années, faisait une vente de bijoux précieux où tout fut porté à un prix excessif. Plusieurs jolies femmes en murmurèrent. — « Mesdames, leur dit la » spirituelle & maligne Actrice, je vois » bien que vous voudriez les avoir au » prix qu'ils m'ont coûté ». —



CROIRAIT-ON qu'il est dans Paris des mères qu'un vil intérêt engage à corrompre l'innocence de leurs filles ? L'histoire suivante est une nouvelle preuve de cette triste vérité. Une Bourgeoise de Paris, que j'appellerai la Dame Nitouchin, se voyant veuve, ne put se résoudre à subsister de son travail, après avoir joui d'une certaine aisance. Elle remarqua avec joie que sa fille était très-jolie, & se flata de trouver dans les charmes de la jeune personne des ressources aisées contre la misère. Peut-être ne parvint-elle pas sans peine à porter la séduction dans un cœur où régnait l'in-



nocence. Mais qu'il est difficile de ne point céder à celle qu'on chérit & respecte depuis l'âge le plus tendre ! Elle lui aura d'abord tracé le riant tableau des plaisirs & des richesses ; ensuite, flattant l'amour - propre de la petite personne, elle lui aura dit que ses charmes naissans la rendaient digne d'une brillante fortune. Après avoir excité les passions, & redoublé l'envie de plaire, desir qui naît avec toutes les femmes, cette indigne mère n'aura plus eu qu'à laisser agir le penchant, & qu'à profiter de l'inexpérience & du trouble de la jeune Agnès. Quoi qu'il en soit, la Dame Nitouchin ne vit pas plutôt sa fille parvenue à l'âge de quinze ans, qu'elle lui enseigna l'art de se mettre avec coquetterie, sous un extérieur simple & modeste, qui n'en est que plus piquant.

Quelques affaires d'intérêt concernant une pension modique faite à son mari & à sa famille par le père d'un certain Marquis, l'appelant quelquefois chez ce Seigneur, elle y mena un jour sa fille avec elle. Le Marquis fut ébloui des charmes naissans de la jeune personne, & ne put en détourner les yeux pendant tout le tems qu'il s'entretint avec la mère.

Cette femme rusée lut aisément ce qui se passait dans le cœur du Marquis, & lui procura souvent l'occasion de voir Mlle Lolotte. Mais, comme il croyait ne devoir son bonheur qu'au seul hasard, il n'osait découvrir ses sentimens. La Dame Nitouchin, étonnée de cette retenue, si peu ordinaire dans le tems où nous sommes, & craignant de manquer sa proie, dit en confidence au Marquis, que le mariage la faisait trembler pour sa fille; qu'elle la trouverait bien plus heureuse, si un honnête homme lui assurait un sort. Le Marquis s'écria qu'il voulait être ce fortuné mortel, & commença par donner une bourse de cent louis. Ce procédé charma la Dame Nitouchin, qui en conçut de flatteuses espérances pour l'avenir. Elle ne dit rien à sa fille de ce qui se passait, & la laissa le lendemain avec son amant, sous prétexte d'aller chez elle chercher un papier de conséquence, qu'elle seule pouvait trouver. Mais elle n'alla pas loin, elle se tint dans la chambre voisine.

Lorsqu'elle jugea qu'il était tems de reparaitre, elle rentra tout-à coup, & feignit une extrême colère. — « Quoi !
» Monsieur le Marquis, s'écria-t-elle,

G ij

» vous abusez de ma confiance ; vous
 » couvrez de honte une fille honnête !
 » Avez - vous cru que la misère nous
 » rendît moins estimables ? Nous sommes
 » pauvres , mais nous chérissons la sa-
 » gesse. Je vais par-tout publier votre
 » odieux attentat , afin qu'on vous mé-
 » prise & qu'on me venge. Et toi , mal-
 » heureuse , (continua-t-elle en se tour-
 » nant du côté de l'infortunée qui venait
 » de tomber dans le piège qu'elle lui
 » avait tendu) » tu seras renfermée pour le
 » reste de tes jours ». — Le Marquis ne
 sachant que penser d'une telle fureur , la
 fit évanouir tout-à - coup en donnant
 une bourse remplie d'or ; mais ce fut
 son dernier présent , soit que l'intérêt
 trop marqué de la Dame Nitouchin l'ait
 révolté , soit qu'il ait mieux aimé se ruiner
 pour une Actrice ou pour une Danseuse ,
 car il faut sur-tout avoir une maîtresse à
 la mode. Ainsi cette mère méprisante ne
 recueillit d'autre fruit de sa lâche com-
 plaisance , que le déshonneur.



UN père eut aussi l'indignité de con-
 sentir qu'un homme riche vécût avec sa
 fille d'une manière très-intime. Au bout de

quelques années , le Particulier qu'il avoit tant favorisé se dégoûta de la jeune personne , & voulut la renvoyer sans lui accorder aucun dédommagement. Mais le père eut l'effronterie de prétendre hautement qu'elle devait avoir une pension viagère. Ces deux honnêtes gens n'ayant pu s'accorder , il s'ensuivit un procès peu édifiant. — « J'ai loué la fille , disait » l'homme riche , comme l'on prend un » carrosse de remise , que l'on renvoie » lorsqu'on n'en veut plus. — C'est fort » bien , répondit le père ; mais , Mon- » sieur , quand on rend un carrosse , & » qu'on en a cassé les glaces , il faut les » payer ». —



M. Scherlock , jeune Anglais rempli de mérite , a publié en notre langue des Lettres qui ont eu beaucoup de succès. Il raconte qu'il vit un Seigneur Russe qui s'en retournait fort tristement dans son pays , & qui lui fit part en ces termes des aventures qu'il avait eues dans la Capitale de la France. — Ma première maîtresse fit ma conquête à un bal masqué dix jours après mon arrivée , & elle me vainquit par un seul mot , *vous êtes char-*

mant. J'avais alors dix-neuf ans ; elle était jolie , & c'était la première fois de ma vie qu'une femme m'avait dit ce mot. Quand un homme dit une fois à une femme , *je vous aime* , le diable le lui répète cent fois : le diable me répéta mille fois à l'oreille que j'étais charmant , & , sur cette douce persuasion, je devins éperdument amoureux. Mais je quitta cette femme quelque tems après ; car outre qu'elle était très-fotte & très-ennuyeuse , je sentis la nécessité de sortir de ses mains pour me mettre dans celles d'un Chirurgien. Quand je fus répandu dans le monde, je racontai le succès de cette bonne-fortune , & l'on me consola en me disant, qu'outre que j'avais été platement dupe, je m'étais déshonoré en m'attachant à une femme qui n'appartenait à aucun Spectacle. Je me décidai à réparer bientôt ce tort , & je me liai avec une Danseuse de l'Opéra. C'était la plus jolie jambe de Paris , une bouillante Provençale, vive, gaie, & faisant des cabrioles depuis le matin jusqu'au soir. Elle était si exigeante, je veux dire de louis d'or, qu'elle me rappela souvent le mot du Maréchal de Villars à Louis XIV : Il ne lui fallait que trois choses, de l'argent, de l'argent, de

l'argent. Ses caprices ne finissaient jamais, & entr'autres, je commençai à soupçonner qu'elle en avait un pour mon valet-de-chambre, mais elle me guérit bientôt de cette jalousie; car un soir en entrant chez elle, je la trouvai dans les bras d'un jeune Officier Français. J'en demandai sur-le-champ raison au galant Militaire, & il me donna un coup d'épée, qui me mit dans les mains d'un autre Chirurgien pendant trois mois. Je rentrai dans le beau monde avec la ferme résolution d'être sage à l'avenir. On m'assurait que je me formais étonnamment; que je brillerais beaucoup à mon retour dans mon pays; qu'il n'y avait point de roses sans épines. Ah! pourquoi n'avais-je pas un ami pour me dire que les roses se flétrissent, & que les épines restent? Me trouvant toujours au foyer de l'Opéra, je succombai encore à la tentation, & je pris une troisième maîtresse. Pour mon malheur elle chantait comme un Ange. Si l'autre avait la jambe fine, celle-ci avait les bras parfaits... C'était à la fois une Sirène & une Circé; elle avait un œil mourant & une belle peau, une douceur enchanteresse, & un air d'honnêteté qui aurait trompé Ulysse. Sa mère avait

été Danseuse ; & Mademoiselle était née dans les coulisses ; depuis son enfance , elle avait appris à danser & à chanter , à recevoir les amis de sa maman , & à assister à leurs souper. Elle avait tout pour elle , naissance , éducation , exemples , préceptes , expériences , & j'étais dans ma vingtième année. Comme elle avait fait des études suivies , elle s'appliquait sérieusement à me ruiner. Le comble de l'art est de cacher l'art même , & elle avait atteint ce dernier degré de perfection. Toutes ses finesses étaient imperceptibles ; & ce n'est qu'en y réfléchissant dans ma triste retraite depuis huit mois , que je les ai démêlées. Elle voyait que j'étais défiant , & elle ne me loua jamais. Avais-je l'air de vouloir dire un bon mot , elle n'y applaudissait que par un doux sourire , qui donnait du brillant à son œil , & la faisait paraître à la fois belle & sincère. Tous mes goûts étaient consultés & prévenus... La mère ne cessait de faire un éloge journalier du mérite de sa fille , ni d'affaisonner son panégyrique des épigrammes les plus sanglantes contre ses sœurs de l'Opéra. — Ma Sophie , disait-elle , ne ressemble pas à ces malheureuses que vous voyez , qui sont

toutes des trompeuses , des intéressées , des perfidés ; elle est douce & sage , & , Dieu merci , élevée dans les bons principes. — Il est vrai qu'elle avait bien l'esprit du métier , & ne pensait uniquement qu'à faire fortune. J'avais déjà fait des dettes , je n'osai plus demander de l'argent à mon père , qui se plaignait de ma dépense , & me menaçait de ne m'en plus envoyer. Je dis cela un jour à mon amie. — Qu'est - ce que cela fait , me répondit-elle ? j'en ai assez & pour vous & pour moi. — ... Je lui donnais volontiers , parce qu'elle ne demandait jamais rien , mais laissait tout paraître l'effet de ma libéralité. Sa mère , il est vrai , louait beaucoup la générosité ; elle avait même réduit les quatre vertus cardinales à celle-ci seule ; & au commencement de l'année , elle me prouva que je devais donner à sa fille une rivière de diamans pour ses étrennes. La proposition me parut forte ; il était question de trente-mille francs. Milord R * * * , me disait-elle , en avait donné une à sa maîtresse , qui lui faisait trois ou quatre infidélités par jour.... Elle finit par me faire sentir qu'il y allait de la gloire de la Russie. Je ne pus me défendre contre

G v

ce dernier argument ; je donnai le colier, ou plutôt ce fut le Marchand qui lui en fit présent, puisque j'oubliai de le payer.. Enfin, quand il fut avéré que je n'avais plus de ressources, alors le masque tomba, la fille resta, & la Circé devint une Mégère. Après une scène violente, elle me ferma la porte au nez. Pour se débarrasser de moi, elle conseilla au Jouaillier qui avait fourni le colier de diamans, de me faire mettre en prison, d'où je viens de sortir au bout de six mois. Maintenant, dépouillé de tout, comme si j'étais tombé entre les mains des voleurs, ruiné, abîmé, je retourne dans ma patrie, où je ferai pénitence de mes foles prodigalités. —



COMBIEN est-il dans le monde de femmes passant pour honnêtes qui ont presque les sentimens de celles dont je viens de parler? Il serait superflu de faire encore mention de l'intérêt qui les anime pour la plupart. Arrêtons-nous ici seulement sur les traits qui prouvent l'extrême facilité de quelques-unes d'entr'elles, & l'indignité de leurs choix. Une Dame masquée, étant au bal de l'Opéra, fut frappée de la physionomie intéressante &

de la taille haute & svelte d'un jeune homme ; elle l'aborda , & lia conversation avec lui. Après les propos enjoués que le lieu permettait , elle prit un ton plus sérieux , & déclara qu'elle le connaissait depuis long-tems ; que la bienfiance seule avait pu l'empêcher de lui avouer la tendre impression qu'il avait fait sur elle ; mais que le masque qui couvrait sa rougeur , lui donnait la hardiesse de faire cet aveu. Le jeune homme enchanté , pria qu'on fît disparaître ce voile importun ; la Dame inconnue répondit qu'il était inutile de la presser davantage sur ce sujet ; que son heureux vainqueur n'apprendrait son nom que dans deux mois. Mais , afin de le consoler sans doute , éle consentit à s'éclipser adroitement du bal , & à monter avec lui dans un carrosse de place , dont elle ferma soigneusement les glaces de bois , & qui les promena pendant une heure dans différentes rues. Le jeune homme croyait qu'en rentrant au bal , la Dame serait obligée de se faire connaître ; mais elle mit six francs dans la main d'un des portiers , comme si elle n'était point sortie , & s'arrêtant un instant dans le vestibule , elle changea de domino , & se perdit

dans la foule. Le jeune homme n'en a point entendu parler depuis. Il est à présumer que sa passion n'était que l'ouvrage du caprice , & qu'elle s'est éteinte dès qu'elle a été satisfaite.

Une autre Dame, aussi peu délicate sur les moyens de se rendre heureuse, étant pareillement au bal de l'Opéra, & masquée, fut si charmée des manières sémi-lantes & du persifflage d'un agréable petit-maître, qu'elle l'engagea à venir chez elle ; mais à condition que, dès qu'il ferait dans la voiture, elle lui banderait les yeux, & qu'il se laisserait reconduire avec la même précaution. Le petit-maître consentit à tout. On ne lui rendit l'usage de la vue qu'au milieu d'un appartement superbe, éclairé par un grand nombre de bougies, où il passa trois jours entiers avec sa nouvelle conquête ; mais sans appercevoir un seul instant les rayons du soleil ; car tous les volets étaient exactement fermés ; & ils furent servis par une femme-de-chambre & un domestique sans livrée, qui n'ouvrirent jamais la bouche. Lorsque les plaisirs commencèrent à perdre de leurs charmes, M.

Dame renvoya son amant pour ne plus le revoir : le laquais affidé lui banda les yeux , le conduisit dans un fiacre , & ne lui ôta son bandeau , qu'en le quittant à sa porte.

Il y a plusieurs années que deux personnes qui passaient sur le Pont-Neuf , entre onze heures & minuit , entendirent la voix d'une femme qui paraissait être dans quelque danger pressant , mais à qui la frayeur ôtait la force de faire entendre ses cris bien loin. Les deux passans se hâtèrent d'avancer dans l'obscurité , & virent , avec autant de surprise que d'horreur , un homme qui s'efforçait de pousser une femme sur le parapet , & de la jeter dans la Seine ; mais changeant de résolution tout - à - coup , & repoussant cette malheureuse vers le milieu du pont , — « Vas , lui dit-il , tu n'es pas digne » de mourir ». — Et sautant légèrement sur le mur , il se précipita lui - même. L'humanité porta les deux passans à tâcher de sauver l'inconnu de son désespoir ; ils coururent promptement aux bords de la rivière , & ne trouvant point de rames dans quelques bateaux , mais apercevant le malheureux qui se débattait

dans l'eau, comme s'il se fût repenti d'a-
 voir cherché la mort, ils se hâtèrent
 d'entrer dans ces vastes machines flottantes
 où l'on blanchit le linge ; parvenus de
 la sorte presque au courant de la rivière,
 ils firent si bien, qu'ils en retirèrent l'in-
 fortuné, qui avait perdu toute connais-
 sance. Les secours qu'ils lui administrèrent
 le rappellèrent enfin à la vie. — « Que
 » la raison est faible, leur dit-il, en
 » poussant un profond soupir, & qu'elle
 » nous sert mal dans le transport d'une
 » violente passion ! Si c'est après avoir
 » été témoins de ma folie que vous êtes
 » venus généreusement à mon secours,
 » apprenez-moi ce qu'est devenue la
 » malheureuse qui m'avait troublé l'es-
 » prit, & qui méritait bien mieux que
 » moi l'horrible sort auquel je me suis
 » exposé ; je dois rougir du soin qui m'oc-
 » cupe encore ; mais qu'il est difficile de
 » revenir tout-de-suite d'un long égare-
 » ment ! Il ne s'est passé qu'un instant
 » depuis l'aveugle fureur où je me suis
 » livré ; vous la trouverez peut-être sur le
 » Pont-Neuf, & vous l'aidez à retour-
 » ner chez elle, où je renonce pour ja-
 » mais à la voir. » — L'un de ses deux
 libérateurs retourna aussi-tôt au Pont-

Neuf pour le satisfaire ; mais ce fut inutilement qu'il chercha de tous côtés , & qu'il éleva plusieurs fois la voix pour se faire entendre. Il allait s'en retourner , bien fâché de ne savoir aucune nouvelle , lorsqu'un passant , auquel il s'adressa , lui dit qu'une Dame , qui paraissait s'être trouvée mal depuis peu d'instans , venait de prier une escouade de Guet , de l'accompagner jusques chez elle , & qu'elle avait pris le long de la rue Dauphine ; ne doutant point que ce ne fût celle qu'il cherchait , il revint à l'endroit où il avait laissé le malheureux inconnu , qui , après avoir été tiré d'inquiétude sur le sort de la Dame , pria ses deux compagnons de lui déclarer naturellement qui ils étaient , afin qu'il pût , s'ils méritaient autant sa confiance que sa reconnaissance & son affection , se faire connaître à son tour. L'un d'eux lui apprit qu'il était Notaire. L'autre avait été Intendant du feu Duc de N*** , & vivait honnêtement de son bien. L'inconnu ne balança point alors à leur parler sans contrainte. — « Vous » pouvez encore m'être utile , leur dit- » il , & je compte que l'importance de » ce que j'ai à vous confier , vous fera une » loi inviolable du secret ». — Il leur

découvrit le nom de la Dame qui avait causé toute son infortune ; & priant le Notaire de se rendre sur-le-champ chez elle, il le chargea de lui apprendre qu'il s'était sauvé heureusement, & de lui représenter que pour son propre intérêt, elle devait s'imposer un silence éternel sur tout ce qui s'était passé cette nuit. —

« Dites la même chose à son père ; car je » m'imagine que dans le premier trouble » elle lui aura découvert une partie de » la vérité, & promettez-leur, de ma » part, que s'ils sont capables de se taire, » ils n'auront jamais rien à craindre de » mon ressentiment ». — Il désigna ensuite un cabaret peu éloigné, où il allait se rendre avec l'Intendant, pour faire sécher ses habits, & pour se mettre en état de retourner chez lui, sans rien faire soupçonner à sa famille.

Le Notaire s'acquitta fort habilement de sa commission, & le rejoignit dans le lieu qu'il lui avait indiqué. L'obligeant Notaire lui raconta qu'ayant trouvé le père & la fille dans une profonde consternation, le discours qu'il leur avait tenu, avait paru les consoler, & qu'ils avaient promis la discrétion qu'on leur demandait. — L'infâme, la perfide !

(s'écria l'inconnu, en revenant, sans s'en appercevoir , aux passions qu'il avait éprouvées) devais - je épargner sa vie , & quelle fureur m'a fait attenter à la mienne ? Mais je ne dois me venger que par le mépris. Je vous ai trop d'obligations , reprit-il en regardant ses deux libérateurs , pour vous laisser ignorer ce qui m'a conduit au précipice dont vous m'avez tiré. Ecoutez ma triste & honteuse histoire. Je suis l'aîné d'une famille aussi riche que distinguée ; je serais marié depuis long-tems convenablement à ma naissance , si la force d'une passion que je n'ai pu vaincre ne m'avait rendu insensible à tous les avantages de la fortune. Un monstre , dont je ne dois plus parler qu'avec horreur , m'a séduit il y a deux ans ; c'est la fille unique d'un très-honnête homme , qui demeurait alors dans mon voisinage ; elle rendait de fréquentes visites à mes sœurs ; & c'est ce qui me procurait l'occasion de la voir. A peine avait-elle atteint sa seizième année. Je ne pus lui cacher mes sentimens ; elle ne me désespéra point par sa réponse ; mais soit qu'elle eût alors le cœur plus vertueux , soit qu'elle fût déjà assez rusée pour chercher à tirer parti de ma fai :

blesse , elle cessa de voir mes sœurs , & parut se faire une étude de m'éviter. J'employai tant de soins pour la rejoindre , que l'ayant rencontrée à la promenade , je lui fis des plaintes amères de son absence affectée. Si j'étais enchanté de sa figure , je le fus encore plus de son caractère , lorsqu'elle m'avoua qu'elle se sentait de l'inclination pour moi ; mais qu'afin de la combattre , à cause de l'inégalité de nos rangs & de nos fortunes , elle prenait le parti de nous épargner à tous deux des peines inutiles. Je lui aurais tout sacrifié dès ce moment , & je lui fis connaître sans détour que ce n'était point un cœur tel que le mien qui pouvait être arrêté par de pareils obstacles. Elle ne se rendit point à mes instances. Je passai plusieurs semaines à chercher de nouvelles occasions de la voir ; désespéré de lui trouver tant de constance à me les refuser , je tentai plusieurs fois de m'introduire dans sa maison , quoiqu'on me dît toujours qu'elle n'y était point. Mes sollicitations devenues inutiles , je pris le parti de m'adresser directement à son père. Je lui peignis tendrement la rigueur dont il usait envers moi , en empêchant sans doute Mademoiselle la fille d'être

favorable à mes sentimens & à la sagesse de mes vues. Je lui fis observer que j'avais presque trente ans , que j'étais d'un âge où l'on pouvait faire fond sur mon caractère & sur mes promesses ; & qu'ainsi mon attachement pour la fille n'avait rien de condamnable , d'autant plus que j'étais prêt à lui donner ma parole de l'épouser. Ce discours , auquel je prêtai toute la force que l'amour est capable d'inspirer , fit plus d'impression que je n'avais osé m'en promettre. Les objections du vieillard se réduisirent à la crainte d'offenser mon père , & de s'attirer le ressentiment d'un homme dont il connaissait également l'humeur violente & le crédit. Mais je lui persuadai aisément que j'étais libre à mon âge , d'épouser une fille dont la vertu réparait assez la fortune. J'ajoutai que si j'avais quelques ménagemens à garder vis-à-vis de mon père , il était facile de lui cacher ma passion & les engagements que je voulais prendre , qui n'en seraient pas moins respectables & sacrés , quoique dérobés à la connaissance du Public. Un langage si franc & si sincère me fit obtenir le consentement du père de ma maîtresse. Il y mit seulement deux conditions ;

l'une , que pour lever tous les doutes ; je commencerais par épouser la fille ; l'autre , que je renoncerais pendant deux ans aux droits du mariage , à cause de l'extrême délicatesse de la jeune personne. Mes sentimens étaient si purs & si vifs , que sans me plaindre du long obstacle qu'il opposait à mes desirs , je me crus trop heureux de ce que j'obtenais. Je m'engageai sur-le-champ à l'exécution de ces deux articles , & j'en fis aussi-tôt le serment aux pieds de sa fille , qui parut aussi satisfaite que j'étais content d'un évènement si peu espéré. Nous convînmes que pour faciliter mes visites , & pour que ma famille ignorât absolument mes démarches , mon épouse & mon beau-père futurs se logeraient dans un autre quartier. Je me chargeai du soin de leur chercher une maison commode. Je fis meubler l'appartement de la jeune personne avec autant de magnificence que de goût. Le jour qu'elle y entra fut choisi pour la célébration de notre mariage. En évitant les cérémonies éclatantes , j'eus soin que la décence fût observée , & qu'il ne manquât rien d'essentiel à des liens qui devaient faire le bonheur de ma vie. Depuis deux ans que j'ai

formé cette malheureuse chaîne , je ne me suis rien permis qui ait blessé mes promesses. Trop content de la liberté que j'avais à tous momens de voir une femme que j'adorais , & d'observer le développement de ses charmes , j'attendais sans impatience le terme auquel je m'étais assujetti. J'employais toute mon étude à lui inspirer du goût pour moi , par la douceur de mes manières , & par les témoignages continuels de ma tendresse. Je m'appliquais aussi à lui former le goût & l'esprit. Croyant m'apercevoir chaque jour qu'elle profitait de mes soins , je n'en devenais que plus idolâtre de mon ouvrage. J'ai passé deux années entières dans cet enchantement , dédaignant le monde , les plaisirs de mon âge , le commerce même de mes amis , enfin ne pensant qu'à fuir tout ce qui pouvait me détourner d'une maison où je trouvais tous les biens réunis. Voyant approcher le terme de mon bonheur , j'en parlai à mon beau-père , je lui fis souvenir qu'il était tems de me céder des droits que j'avais bien mérités. Ma jeune épouse n'était pas présente à ce discours : l'opinion que j'avais de son innocence m'aurait fait appréhender de le tenir devant

elle. Le bon vieillard me permit de devenir heureux , & propofa de célébrer la conclusion de mon mariage , par une fête à laquelle je consentis qu'il invitât quelques-uns de fes plus proches parens , que je n'avais aucune répugnance à faire entrer dans notre fecret. J'ordonnai les préparatifs d'un grand foupper qui devait fe faire demain , & m'étant avisé de feindre chez mon père que je partais le matin , pour aller paffer huit jours à la maifon de campagne d'un ami , je me promettais de les employer avec bien plus de douceur. J'allai cette après-midi , & avec bien plus d'empreflement qu'à l'ordinaire , chez mon innocente & modeste maîtrefle ; je ne la trouvai point au logis ; fon père me dit qu'elle lui avait demandé la permiffion d'aller au Palais , pour y acheter quelques bijoux , qu'elle était fortie dans une voiture de place , fuivie de fon laquais ; & que devant foupper chez une de fes tantes , elle ne ferait de retour que fur les onze heures. L'impatience de la voir , & l'envie de lui acheter moi-même tout ce qui pouvait lui plaire , me conduifit fur-le-champ au Palais , où je paffai inutilement deux heures à la chercher. N'éprouvant d'autre

chagrin que celui de n'avoir point été assez heureux pour la rencontrer, je retournai chez son père, avec qui je soupai tête-à-tête. A l'issue de ce repas, je formai le projet d'aller au devant du vertueux objet de ma tendresse; le père approuva mon idée; m'étant fait indiquer la lieu où elle était, j'eus la patience de demeurer seul plus de demi-heure dans la rue, parce que, songeant toujours à ménager la modestie de mon épouse, je ne voulais point paraître à ses yeux avant qu'elle eût quitté sa tante. Elle sortit enfin; son laquais lui avait emmené une chaise-à-porteurs, qui se mit en marche aussi-tôt. J'étais à vingt pas delà pour l'attendre au passage, & j'avais déjà la bouche ouverte pour parler aux porteurs, lorsque je les vis s'arrêter d'eux-mêmes. C'était le laquais qui leur en donnait l'ordre. Il était de l'autre côté de la chaise, & s'adressant à sa maîtresse, j'entendis qu'il la priait instamment de retourner rue Saint-Thomas-du-Louvre; il l'assurait qu'il n'était pas tard, & qu'elle pouvait encore disposer d'une heure. Après quelques difficultés & quelques marques de crainte, elle y consentit: les porteurs prirent le chemin que le laquais leur

marqua. Quoiqu'il ne me tombât aucun soupçon dans l'esprit , la curiosité me suffisait seule pour me porter à la suivre. Cependant , me disais-je en moi-même , quelle affaire peut l'appeler à onze heures de nuit dans la rue Saint-Thomas - du-Louvre ? Tout en me parlant ainsi , je me rangeai soigneusement contre une porte , pour laisser passer la chaise , & marchant à quelque distance , j'arrivai dans la rue Saint - Thomas en même tems que les porteurs , qui s'arrêtèrent à la porte qu'on leur montra. Le laquais introduisit sa maîtresse dans la maison , & leur donna ordre de l'attendre. Sans trop démêler le motif qui m'y poussait , je ne balançai point à m'avancer dès que je l'eus vue disparaître ; je m'enfonçai dans une allée obscure qui me conduisit au pied d'un escalier. Guidé par le bruit de ceux qui me précédaient , je montai avec une vive inquiétude. Ils se firent ouvrir la porte du second étage , & la fermèrent aussi-tôt sur eux. J'y prêtai curieusement l'oreille pendant quelques minutes ; la défiance commençant à s'emparer de mon cœur , je fus plus alarmé du silence qui régnait autour de moi , que je ne l'aurais été de toute autre explication de mon sort. Ne pouvant plus
modérer

modérer les mouvemens qui m'agitaient ; mais voulant garder encore quelques mesures , je frappai fort doucement , & je parlai de même à une espèce de servante qui vint ouvrir. Je lui demandai si Mlle**** devait rester long-tems : elle me répondit qu'elle l'ignorait , mais que sa maîtresse n'était point accoutumée à souffrir si tard les Demoiselles dans sa maison. Ce discours me fit frémir. Quelques mots d'explication que j'eus la force de demander avec la même douceur , ayant achevé de m'apprendre dans quel funeste lieu j'étais , peu s'en fallut que ma fureur n'éclatât d'abord par des cris & par toutes les violences où cette affreuse aventure était capable de me porter. Cependant , un reste d'espérance combattant encore mes mouvemens , je demandai pour unique grâce à la servante de me faire entrer sans bruit dans l'antichambre où elle avait eu ordre de demeurer. Un louis , que je lui présentai , la disposa tout-d'un-coup à me servir ; ne se doutant nullement du motif qui m'amenait, elle me fit diverses objections que je laissai sans réponse ; je me contentai de la prier seulement de me dire où la Demoiselle s'était retirée ; elle ne se fit pas presser pour me montrer.

la porte d'un cabinet qui donnait dans l'antichambre. Vous raconterai-je toute ma honte ? Je m'approchai de cette porte, & l'imprudente sécurité avec laquelle on s'entretenait dans le cabinet, m'épargna la peine de me gêner pour entendre. Je devins bientôt le sujet de la conversation : le plus vil des hommes s'applaudit de m'avoir couvert d'opprobre, & se félicita d'avoir obtenu ce qu'il se plaignait qu'on lui avait refusé trop long-tems. En un mot, je compris par leurs discours, qu'après s'être arrêtés pendant plus de dix-huit mois à de certaines bornes que la crainte leur avait imposées, ils avaient choisi ce jour - là pour se dédommager d'une si longue contrainte, & qu'on ne me réservait que les restes de ce qu'on venait de prodiguer au plus méprisable amour. Jugez de ma fureur : j'aurais poignardé sur - le - champ ces deux infâmes ; mais une porte épaisse & bien fermée les garantissant contre mon premier transport, je pris le parti de descendre, & de remettre leur châtiment lorsqu'ils seraient dans la rue. Je quittai la servante sous prétexte qu'il était trop tard pour m'arrêter plus long-tems. Ayant retrouvé les porteurs qui attendaient impatiemment à la porte, je

me hâtai de les payer , & je les pressai de se retirer. La nuit n'était pas si obscure qu'elle pût me dérober mes victimes. Je me plaçai à quelques pas de l'allée , & chaque moment que je passai à les attendre ne fit que redoubler ma rage. Je les entendis s'avancer ; leur approche me causa une joie cruelle. J'aurais souhaité de pouvoir les percer d'un même coup. Mais au - lieu de les voir paraître ensemble , je ne vis que mon indigne rival , qui tournait la tête de côté & d'autre pour chercher les porteurs. Il m'aurait été facile de fondre sur lui & de lui arracher la vie par mille blessures ; la crainte que sa compagne n'eût le tems de m'échapper , était la seule raison qui m'arrêta , lorsque ce misérable m'ayant apperçu , prit tout-d'un-coup la fuite avec tant de vitesse , que je désespérai de l'atteindre. Ne gardant plus alors aucune mesure , je me précipitai vers la porte , pour assurer du moins la principale partie de ma vengeance. Mon infâme , qui me prit sans doute pour son amant , se trouva sur le seuil à ma rencontre : je la saisis avec un transport inexprimable , & la menaçant de la poignarder si elle jetait le moindre cri , je la traînai vers le Pont.

H ij

Neuf, dans le dessein de la noyer. Mais comme je m'efforçais de la pousser sur le parapet, je crus entendre quelqu'un s'avancer aux cris sourds & inarticulés de ma victime demi-morte de frayeur. Je conçus qu'il m'allait être impossible de me venger ; le désespoir s'empara de mon cœur, & ne doutant pas qu'avec la rage de me voir enlever ma proie, je n'eusse la confusion d'être reconnu, & dès le jour suivant celle d'entendre publier mon aventure dans tous les quartiers de Paris, je pris la funeste résolution de me précipiter moi-même, —



REVENONS à quelques anecdotes sur les filles entretenues ; le sujet est trop fécond pour être jamais épuisé. Une vieille femme, lassée de s'égoïiller sur les boulevards, un beau jour d'été, à crier des noisettes au litron, s'amusait à regarder la file des carrosses, lorsqu'elle apperçut dans un magnifique équipage une jeune personne couverte de diamans, dont elle crut reconnaître les traits. Elle s'approche aussi-tôt afin de la mieux considérer, & s'ecrie tout-à-coup, en sautant à la portière ; — « C'est elle, s'est elle !

» Oui , c'est ma fille Javotte , que je
 » croyais encore à l'hôpital depuis sa
 » dernière aventure ». — Les cris de
 cette bonne femme attirèrent une foule
 de curieux. L'élégante Nimphe , ne sa-
 chant comment sortir d'embarras , fit
 promptement monter sa mère dans sa
 voiture , malgré l'incommodité que dut
 lui causer l'inventaire rempli de noisettes,
 & dit au cocher de fouetter à toute bride.
 Les huées des spectateurs accompagnèrent
 le brillant équipage jusqu'à ce qu'on l'eût
 perdu de vue.



UN riche Seigneur Irlandais, qui voya-
 géait en France, se lia d'amitié à Paris
 avec un jeune Marquis qui s'était ruiné
 par ses folies ; & eut la faiblesse de se
 laisser conduire par un ami aussi peu rai-
 sonnable. Il dépensa , en quinze jours ,
 douze - mille livres sterling (environ
 120-000 livres tournois) en parties de
 plaisirs , en présens faits à des filles , &
 en diverses extravagances : c'est ce qu'on
 appela *la quinzaine Anglaise*.



UN Prince Allemand entretenait avec

H iij

Le plus grand fafte une des plus jolies filles de cette Capitale , & se fe fait une gloire de fatisfaire tous les caprices de la Belle. La conversation étant un jour tombée sur les plaisirs que l'on goûte en Allemagne , le Prince vanta beaucoup celui des courses qu'on y fait en traîneau sur la neige. La jeune personne , enchantée de tout ce qu'elle lui entendait dire , témoigna quelque envie de prendre ce divertissement. Le Prince l'assura aussi-tôt qu'il le lui procurerait dans quelques jours. Mais une telle promesse ne parut à la Demoiselle qu'un pur badinage , car on était alors dans la canicule , & l'on ne voit point de neige à Paris dans cette saison. Cependant le Prince Allemand était bien décidé à tenir sa parole. Huit jours après l'avoir donnée , il mena sa maîtresse avec plusieurs de ses amis , au village de Passi , où il avait loué une fort belle maison de campagne. Après une magnifique collation , il demanda à la jeune personne si elle désirait faire la course en traîneau qu'il lui avait promise. Elle répondit en riant qu'elle le voulait bien. Alors il la conduisit , avec la compagnie , dans un jardin assez spacieux , dont il avait fait couvrir toutes les

allées d'environ un demi-pied de sucre blanc en poudre , sur lequel il fit , avec sa maîtresse & tous les conviés , la course dont elle lui avait témoigné vouloir prendre le plaisir.



QUELQUES-UNES de ces Demoiselles qui ruinent si facilement leurs amans à grandes livrées , ou à coffre - fort , ont reçu si peu d'éducation , quelles sont souvent en parlant des fautes de Français très-plaisantes. Une Cantatrice s'écria un jour : — « Du moins on ne dira pas » que je vois mauvaise compagnie ; car » j'ai eu aujourd'hui à ma table plusieurs » Membres du Corps *Plumatique* ». — (Elle voulait dire du Corps Diplomatique.)

Une autre disait : — « J'ai eu le feu » dans mon voisinage , & ma maison était » brûlée , si je n'avais eu un bon mur » *citoyen* (pour mitoyen) ». —

La Demoiselle R***, autrefois première Danseuse du Théâtre de l'Ambigu-Co-

mique & de Nicolet , ayant été au Spectacle des Elèves de l'Opéra , à l'une des représentations de la Pantomime qui avait pour titre : *Jérusalem délivrée* , dit en sortant : — « J'ai trouvé cela fort beau ; » mais je n'ai pu comprendre quelle était » la Princesse Jérusalem ». —



IL n'y a pas long - tems que vivait à Paris , dans le sein du faste le plus insolent , un homme intéressé dans les affaires de la Finance , & que j'appellerai *Rondin* , pour ne pas nommer tout-à-fait les masques. Ce personnage , qu'on a vu si riche & si bouffi d'orgueil , naquit dans une petite ville de Province , & fut le fils d'une blanchisseuse & d'un porte - faix. A peine commençait-il à lire & à griffonner son nom , qu'un certain Contrôleur ambulante , qui voulait du bien à sa mère , peu cruelle , dit-on , pour ses amis , & même envers ceux qu'elle ne connaissait presque point , le plaça parmi les rats-de-cave , ou , pour m'exprimer d'une manière plus relevée , lui procura l'emploi de Commis dans les Aides. Le petit Rondin apprenait alors à former des chiffres , tant bien que mal ; mais il ne put

jamais apprendre à lire couramment , & fut toujours obligé d'épeler les lettres. Une telle ignorance ne mit aucun obstacle à sa fortune ; on eut égard à son zèle , à sa vigilance , à son amour pour le travail ; & le bonheur secondant ses efforts , il devint Sous-Fermier.

Fixé dans la Capitale de la France , il eut envie d'avoir aussi une maîtresse en titre. Le choix l'embarrassa quelque tems : il y a tant de jolies personnes à Paris qui , suivant, sans le savoir, l'exemple des belles Personnes, ne demandent qu'à louer leurs charmes à bail ! Enfin il se décida en faveur d'une charmante Danseuse de la Comédie Italienne. Comme Rondin était accoutumé à faire des spéculations, il parla un jour en ces termes à la divinité de son cœur :

— « Je connais les vicissitudes de la fortune ;
 » elle élève ce qui est abaissé, & met quel-
 » quefois sous sa roue ceux qu'elle se plai-
 » fait à combler de gloire & de richesses,
 » Que deviendrais-je si d'un tour de main,
 » elle me rejetait où elle m'a pris !
 » Eh ! la chose pourrait fort bien arriver :
 » on a vu tant de gens tomber d'encore
 » plus haut ! Vous seriez aussi fort em-
 » barrassée, ma chère ; car enfin l'on ne
 » trouve pas tous les jours de bonne pâte

H v

» d'hommes tels que moi , qui se laissent
 » facilement ruiner par une femme aussi
 » rusée que jolie. D'ailleurs , une ma-
 » ladie imprévue peut vous rendre laide
 » à faire peur ; & il faut être jeune pour
 » se montrer avec avantage sur le Théâ-
 » tre. Economisez donc l'argent que je
 » vous donne, ou plutôt apprenez quel-
 » que métier qui vous mette à même de
 » vous passer de moi & de tout le monde,
 » & de braver la misère, si quelque jour
 » vous en étiez menacée. Il serait à sou-
 » haiter que l'on donnât les mêmes con-
 » seils à ces filles étourdies , riches des
 » prodigalités de leurs amans ; on ne les
 » verrait point dépenser follement les
 » biens qu'on leur prodigue , se trouver
 » réduites à vendre leurs bijoux , leurs
 » nippes , & finir par éprouver toutes
 » les horreurs de l'indigence. Je crois
 » que vous ne disconviez pas que je
 » n'aie raison. Eh bien ! voyez dans
 » quelle profession vous seriez charmée
 » de vous instruire ? Il me semble que
 » vous devez donner la préférence à
 » l'état de Marchande de modes ; on n'y
 » saurait manquer d'avoir de l'occupa-
 » tion : les femmes seront toujours folles
 » de pompons & de colifichets. Parlez ,

» mon Ange , décidez - vous ; &
 » j'aurai soin qu'une ouvrière fameuse
 » vienne chaque jour vous rendre habile
 » dans l'art de travailler à ces petits ou-
 » vrages , à ces charmantes bagatelles ,
 » détruits & renouvelés sans cesse par
 » la mode ». —

Ce fut à-peu-près de la sorte que s'ex-
 prima le Financier ; & Mlle Rose eut
 assez de raison pour être docile à ses con-
 seils. Elle choisit la profession d'ouvrière
 en modes , & s'appliqua si bien , qu'au
 bout de six mois elle en fut autant que
 sa maîtresse. Le Seigneur Rondin passait
 des heures entières à la voir travailler ;
 enchanté de ses talens & de son adresse,
 il lui répétait souvent qu'elle devait être
 d'autant plus reconnaissante , qu'il avait
 des parens fort proches , dont il jugeait
 ne pouvoir rien faire , & qu'il laissait mou-
 rir de faim.

Il y avait près d'un an que Mlle Rose
 jouissait des bienfaits de Rondin , & sup-
 portait ses brusqueries , sans qu'elle eût
 songé à lui être infidelle (chose éton-
 nante , & qui n'arrivera plus) , lorsqu'en
 allant un jour faire quelques emplettes, elle
 fut abordée par un pauvre qui lui de-
 manda l'aumône. Le son de voix du men-

H vj

diant émut son cœur , & l'obligea de jeter les yeux sur lui : elle apperçut un jeune homme bien fait , dont la physionomie était intéressante. — « Comment se peut-il , lui dit-elle , avec un air d'intérêt , » que vous soyez réduit à mendier ? — » Hélas, Madame (lui répondit le jeune homme à voix basse) » tel que vous me » voyez , je suis cousin - germain d'un » Financier ; mais il a la cruauté de me » refuser le moindre secours. — Quel » est le nom de ce parent dénaturé (demanda la Belle encore plus émue) ? — » Il est assez connu , répliqua l'infortuné ; » M. Rondin s'est rendu trop fameux dans » Paris par son luxe & ses dépenses énormes , pour que son nom ne soit pas » parvenu jusqu'à vous. — M. Rondin ! (s'écria Rose dans le premier mouvement de la surprise)... » Je crois en avoir entendu » parler , ajouta-t-elle en se reprenant ; suivez-moi , je veux chercher les moyens de » vous être utile ». — Et le jeune homme , sans rien répliquer , se mit humblement à marcher derrière elle.

Sans songer aux emplettes qu'elle se proposait de faire , l'obligeante Rose retourna dans son appartement. — « Eh » quoi ! se disait-elle en chemin , le

» Financier , mon protecteur , me fait
 » vivre dans l'aifance ; il n'épargne rien
 » pour prévenir mes moindres defirs ;
 » & il refuse le néceffaire à fes proches !
 » Il me femble qu'au-lieu de tant dé-
 » penfer pour moi , il ferait bien mieux
 » de tirer fes parens de la misère ». —

Tout en raifonnant de la forte , Rose arrive chez elle , fuivie du jeune indigent en qui elle prend déjà le plus vif intérêt. Elle l'oblige de s'affeoir , & préfumant qu'il peut avoir befoin de nourriture , elle fait fervir devant lui ce qu'elle a de meilleur. Le jeune homme mangea de bon appétit : tant d'attention lui paraiffait de bon augure. Encouragé de plus-en-plus par les bontés qu'on lui témoignait , il raconta qu'il était venu à Paris , croyant que fon cousin , enrichi dans la Finance , lui procurerait quelque emploi ; mais que s'étant présenté dans fon hôtel , il s'était mis dans une violente colère contre lui , pauvre hère , & l'avait fait honteufement chaffer , en lui défendant de paraître davantage à fes yeux , & d'ofer fe dire fon parent. — « Ne fâchant que
 » devenir , continua le jeune homme ,
 » & me voyant fans un fou , il a fallu
 » me réfoudre à demander l'aumône ,

» afin de me procurer les secours qui
 » me sont nécessaires pour retourner dans
 » mon pays. Cruelle extrémité ! à quoi
 » m'as-tu contraint ? Je serais mort de
 » honte & de désespoir , si je n'avais eu
 » le bonheur de rencontrer une Dame
 » aussi charitable , dont la présence m'a
 » fait oublier toutes mes peines ». —

Ce petit compliment acheva d'intéresser
 Mlle Rose en faveur du jeune homme.
 Elle lui avoua qu'elle devait à M. Ron-
 din l'aïfance dont elle jouissait, & ajoûta
 qu'elle ne pouvait mieux employer une
 partie de ses dons, qu'à secourir un parent
 qu'il avait la barbarie de laisser dans la
 misère. L'infortuné se jeta à ses pieds ,
 en s'écriant qu'il n'avait point mérité les
 bienfaits dont elle voulait le combler ,
 mais qu'il ferait en sorte de s'en rendre
 digne par sa reconnaissance. Selon le plan
 qu'elle avait formé , elle lui donna une
 petite chambre près de la sienne, & lui fit
 acheter à la Friperie un habit complet. Le
 jeune homme, vêtu d'une manière conve-
 nable, parut un aimable Cavalier.

Rose ne croyait suivre que les mouve-
 mens de l'humanité, tandis qu'elle se li-
 vrait au penchant de l'amour. Son cher
 protégé se trompa aussi sur les sentimens

qu'elle lui inspirait : les expressions de sa reconnaissance devinrent plus tendres sans qu'il s'en apperçût ; enfin il desira trouver une amante dans sa bienfaitrice ; & un jour qu'il se proposait seulement de la remercier encore de ses bontés, il l'embrassa d'une manière fort éloquente, & lui jura de l'aimer toute sa vie. Cette déclaration fut reçue sans colère. La sensible Rose , craignant que son aimable protégé ne se trouvât trop éloigné d'elle , quoiqu'ils ne fussent séparés que par une simple cloison , daigna bien souvent lui permettre de se rapprocher davantage : peut-on porter plus loin la charité pour son prochain ?

Ces amans jouissaient depuis environ huit jours du bonheur des amans heureux ; leurs plaisirs étaient d'autant plus piquans , qu'ils étaient pris à la dérobée. Il se flataient que rien ne troublerait les douceurs de leur secrète intelligence , lorsque le Financier , entrant brusquement , un jour que le laquais ni la femme-de-chambre n'y étaient point , les surprit ensemble dans un moment où ils n'attendaient aucun témoin. Rondin ne se ferait jamais imaginé de trouver son parent chez sa maîtresse. — « Que faites-vous ici , s'écria-t-il ? ne vous avai-je

» pas défendu de paraître devant moi » ?
 — Le jeune homme , interdit , balbutia
 quelques mots sans suite , & cherchait à
 se tirer d'affaire par de profondes révé-
 rences ; ce qui donna le tems à Mlle
 Rose de se remettre un peu de son trou-
 ble , & de dire , du ton le plus naturel
 qu'il lui fut possible : — « Le hafard m'a
 » fait rencontrer Monsieur chez une de
 » mes amies qui se proposait de lui
 » rendre service. Je n'ai pas plutôt su
 » qu'il avait l'honneur d'être votre cou-
 » sin , & que vous aviez refusé de vous
 » intéresser pour lui , que je l'ai engagé
 » de venir ce matin vous attendre ici ,
 » afin que joignant les prières aux mien-
 » nes , il fût plus sûr d'émouvoir votre
 » cœur. J'ose croire qu'à ma recomman-
 » dation vous lui accorderez un bon
 » emploi : on m'a dit qu'auprès de vous
 » autres , ainsi qu'auprès des grands Sei-
 » gneurs , la meilleure protection était
 » celle d'une jolie femme. — Vous avez
 » trop présumé de votre pouvoir sur
 » moi , s'écria Rondin ; je ne veux pas
 » rendre service à ce grand vaurien-là ,
 » qui aurait mieux fait de rester dans sa
 » Province, plutôt que de venir me dés-
 » honorer en se disant mon proche pa-

» rent. Non , je ne m'emploierai jamais
 » en sa faveur ; j'en jure par tous les
 » zéros de l'Arithmétique. Au reste ,
 » puisque vous vous intéressez si fort
 » pour ce pandard de cousin , que le
 » Ciel confonde , je ne dois nullement
 » m'opposer à votre bonne volonté ;
 » dans la crainte même de vous gêner ,
 » je ne remettrai plus les pieds chez
 » vous. Adieu , Mademoiselle , je vais
 » chercher une femme qui ait moins d'en-
 » vie d'obliger ma famille. Vous êtes
 » encore trop heureuse que je veuille
 » bien vous laisser les meubles & les
 » nippes qui sont dans cet apparte-
 » ment ». —

A ces mots Rondin furieux appelle ses deux laquais , qui le prennent sous le bras , & le conduisent à son carrosse , sans qu'il soit touché des prières ni des larmes de Mlle Rose. Comme elle n'était point intéressée , elle se consola bientôt de la perte du Financier : l'amant qu'elle chérissait lui tint lieu de fortune ; & , pour ne jamais s'en séparer , elle voulut devenir sa femme légitime. A peine eut-elle reçu la bénédiction nuptiale , qu'elle vendit une grande partie des dons que lui avait faits Rondin , & s'établit Mar-

chande de modes dans un des principaux quartiers de Paris.



A propos du luxe des Demoiselles & des Actrices entretenues, un jeune homme dit un bon mot, qui mérite d'être conservé. Il était au parterre d'un des trois premiers Spectacles de notre Capitale; quelqu'un s'étant récrié en voyant la longueur considérable de la branche d'un colier de diamans appelée *rivière* : —
 « Voilà une rivière qui descend bien bas!
 » — C'est qu'elle retourne vers sa source,
 » répliqua-t-il ». —



LA distance n'est pas fort grande des Demoiselles enrichies par les libéralités d'un amant, aux infortunées qui favorisent, dans un même jour, tous les adorateurs qui veulent payer leurs caresses : leur mauvaise conduite & leur peu d'économie les obligent souvent de vendre au Public, à vil prix, ce qu'elles faisaient payer si cher à une seule dupe. Cette classe de femmes si à plaindre fournit souvent matière à des anecdotes curieuses, mais qui ne sont pas toutes

dignes de l'attention de mes Lecteurs : je dois donc me borner à un très-petit nombre.

Il y a long-tems que l'on a remarqué combien il est indécent de laisser à ces sortes de femmes la liberté d'agacer , d'arrêter les passans dans les rues les plus peuplées. Quel exemple pour les jeunes filles honnêtes ! A quel danger n'expose-t-on pas les cœurs faibles ou trop esclaves des passions ! Tel Citoyen qui se laisse entraîner par ces funestes Sirènes , & perd pour jamais sa santé , n'eût point commis cette faute déplorable , sans l'abus étonnant de permettre à ces malheureuses de chercher indifféremment dans toutes les rues des victimes du libertinage , ou du désordre momentané des sens.

On fait qu'un vieillard s'étant laissé entraîner dans une maison de débauche , y rencontra sa propre fille.

Un bon Bourgeois de Paris , sortant d'une grande fête bachique , alla dans une maison de plaisir ; la Matrône lui dit que s'il voulait payer généreusement , elle lui procurerait une jolie personne , tranquille & sage , qui venait furtivement chez elle pour gagner quelque argent ; il accepte ; on l'introduit dans une chambre écartée , & il voit... la femme !

Une Dame L*** avait un amant sans que son mari bienveillant s'en doutât ; & pour qu'il n'eût jamais connaissance de ses rendez-vous , elle s'avisa de les donner dans une de ces maisons dont les gens scrupuleux n'approchent jamais. Elle eut beau faire , comme les mauvaises actions se découvrent toujours , & qu'il est des gens qui se mêlent de troubler le repos des autres , en leur apprenant ce qu'ils ne devraient point savoir , le mari fut instruit par quelqu'un de l'indigne conduite de sa chère moitié , & se rendit un Dimanche dans le lieu de *plaisance* où elle assignait ses rendez-vous , afin de l'y surprendre. Mais il eut l'imprudence d'y aller seul , & vous verrez ce qui en advint. Il y devança la femme , & se trouva avec le galant qui , ne le connaissant point , lia conversation avec lui , jusqu'à l'arrivée de la Dame L*** , au-devant de laquelle il accourut , & lui sauta au cou. Quelle fut sa surprise lorsqu'il s'en vit rudement repoussé & traité d'insolent ! C'est que la rusée & vicieuse commère avait aperçu son mari. Sans perdre une minute , elle s'approche de ce pauvre mari , & le saisit à la gorge ,

en s'écriant que c'est un libertin , un débauché ; qu'elle vient d'être informée des lieux infâmes qu'il fréquente , & qu'elle est accourue pour l'étrangler. On eut bien de la peine à arracher l'époux des mains de cette femme effrontée , qui feignait une extrême colère. Il fallut qu'il demandât pardon, se mit même à genoux, & promit d'être plus sage à l'avenir.



COMME l'une des punitions infligées aux filles de mauvaise vie lorsqu'on les arrête , est de leur raser les cheveux , & qu'on ne faisait point grâce de cette punition les premiers jours que parut l'Ordonnance de M. Lenoir à leur sujet (1) , deux Dames ayant été chez un Commissaire de Police , afin de le faire juge d'un différend qui s'était élevé entr'elles , quel qu'un voulut se divertir à leurs dépens ; il alla dire à un Perruquier de se rendre promptement chez M. le Commissaire un tel , où il y avait deux coquines à raser. Qu'on juge de l'étonnement de l'Officier de Police & de la confusion des deux Dames , lorsque le garçon Perruquier eut fait part du motif qui l'emmenait.

(1) Du 6 Novembre 1778.

On voulait envoyer une personne très-galante aux Filles repenties. — « Ce » n'est point mon avis (dit un homme » dont elle était très connue). — Pour- » quoi vous y oppolez-vous , lui de- » manda-t-on ? — C'est qu'elle n'est ni » fille ni repentie ». —

Une femme peu cruelle venait de mourir : on disait que c'était de la petite vérole. — « Pas tant petite , reprit malignement » quelqu'un ». —

Le mot de Fontenelle vient ici fort à-propos. On lui disait qu'une femme de théâtre venait de mourir de la petite vérole. — « Cela est bien *modeste* , répon- » dit-il ». —

Une de ces Nymphes complaisantes qui demeurent aux environs de la rue Saint-Honoré , alla au Spectacle du sieur Nicolet , dans l'espérance d'y faire quelque conquête. Mais , malheureusement pour

elle , plusieurs jeunes Militaires vinrent se placer à ses côtés ; & s'amuserent à la lutiner : ce qui acheva de désespérer la Belle , c'est qu'un homme d'un certain âge la lorgnait fort tendrement , & n'osait s'approcher. Enfin , voyant qu'elle allait en être pour le prix de sa place , & qu'il lui faudrait encore prendre un fiacre à ses dépens , ou s'en aller à pied , elle se décide se lève , & courant les bras ouverts à l'homme d'un certain âge , elle lui saute au cou & s'écrie : — « Vous voilà donc , » mon cher cousin ! Je suis ravie de vous » rencontrer. Venez m'aider à faire ma » paix avec maman , que j'ai quittée sans » permission , pour voir aujourd'hui ce » Spectacle ». — *Le Bourgeois de Paris*, charmé d'avoir une si jolie cousine , lui donna galamment le bras ; & ils sortirent tous les deux au milieu des jeunes Militaires rangés en haie , qui félicitèrent l'amoureux barbon d'être d'une famille si féconde en cousines.



LE riche qui nage dans l'abondance & prodigue sa fortune en dépenses superflues & souvent criminelles , ne songe guère qu'il est des malheureux privés des

premiers besoins de la vie. Ne craignons pas de lui rappeler , par différens traits, cette triste vérité, & qu'il apprenne aussi que les gens les plus opulens peuvent éprouver des revers qui les précipitent dans la misère.

Une jeune personne , dont le travail ne pouvait plus suffire au soutien d'un père malade & d'une mère accablée d'infirmités, & qui avait épuisé les faibles ressources que la pitié accorde aux malheureux , se vit réduite à la cruelle extrémité de jouer l'indigne rôle de courtisane publique. Fondant en larmes, elle se tint un soir sur la porte de son allée, & arrêta d'un air timide un homme bien vêtu, & l'engagea à la suivre. Celui-ci, monté dans la chambre où le conduisit la jeune personne , fut très-surpris des objets qui le frappèrent ; il vit l'image de la piété-filiale, & les horreurs réunies de la maladie & de la misère. Touché de ce spectacle , il ouvrit sa bourse à ces infortunés , & continua long-tems de pourvoir à leurs besoins.

Une femme chargée d'enfans & réduite à la plus affreuse misère , écrivit en ces termes

termes au **C**uré d'une Paroisse de Paris :
 — « Monsieur, il y a deux jours que je
 » suis sans pain; mes enfans meurent de
 » faim, & je n'ai pas la force d'aller me
 » jeter à vos pieds pour implorer votre
 » pitié ». — Le respectable Pasteur
 courut au secours de cette famille infor-
 tunée. Quels tristes objets s'offrirent à ses
 yeux ! Au milieu de visages pâles & dé-
 figurés par le besoin, il apperçut un en-
 fant de quatre ans, étendu sur le careau,
 adressant à sa mère ces paroles déchirantes :
 — « Maman, je vais donc manger ma
 » chaise ». —

Une autre pauvre femme, chargée de
 plusieurs enfans, & qui devait trois ou
 quatre louis à son Boulanger, n'ayant
 pu un jour obtenir un seul pain à crédit de
 ce créancier impitoyable, entra dans
 l'allée la plus voisine de sa boutique, &
 se perça le cœur d'un coup de couteau.
 Le Boulanger se reprochant cette mort
 tragique, recueillit chez lui deux jeunes
 filles de cette malheureuse femme.

Nous avons vu, dans cette Capitale,
 Tome III, I

un exemple bien frappant des vicissitudes de la fortune. M. de**** jouait un grand rôle dans la Finance, était extrêmement riche, avait un superbe hôtel, une table somptueusement servie, des maîtresses qu'il entretenait avec faste, &c. &c. &c. Tout-à-coup, faute d'avoir eu une bonne conduite, le désordre se mit dans ses affaires; il fut contraint de ne plus sortir qu'à pied, de se loger à un quatrième étage, de se contenter d'un seul plat à ses repas; & il finit par se jeter du haut du Pont-Royal dans la Seine.

Une jeune personne parfaitement sage & fort jolie se vit réduite à se faire Ravaudeuse; elle s'établit dans la rue du Foin-Saint-Jacques. Les jeunes gens des environs vinrent aussi-tôt lui compter fleurettes; ils se flataient de ne point la trouver cruelle; mais elle parvint à leur en imposer à tous, & même à s'en faire respecter. Ils connurent alors que son maintien réservé, son air d'innocence, loin d'être une affectation trompeuse, peignaient la sagesse de son âme. Ne songeant qu'à son devoir, toujours appliquée au travail, elle dédaigna les présens, les offres les

plus séduisantes. Une Dame du voisinage entendit parler avec admiration de la vertu de cette jolie ouvrière; elle desira la connaître; la trouvant de jour en jour plus estimable, elle lui assura une rente de cent écus, & l'établit avantageusement.

On a vu à Paris un homme, jadis fort riche, se trouver réduit à mendier, parce qu'il avait vécu plus qu'il ne pensait. Maître de son bien, qui consistait en beaucoup d'argent comptant, il fit en lui-même ce raisonnement singulier : — « J'ai vingt-
 » cinq ans; j'en puis vivre encore cin-
 » quante : distribuons donc mon argent
 » en cinquante parties égales; j'en serai
 » plus riche, & je n'aurai point à courir
 » les risques auxquels je serais exposé si
 » je le plaçais ». — Il suivit ce plan peu réfléchi; & lorsqu'il eut atteint la soixante-seizième année, il se trouva réduit à la mendicité.

Une voiture très-brillante arriva un jour d'été sur le boulevard du Temple, de laquelle descendit lestement un petit-maître, mis avec la dernière élégance,

& qui se disposait à entrer au Spectacle d'Audinot , lorsque son cocher s'approchant humblement , lui dit les larmes aux yeux : — « Voilà deux jours que vos » chevaux n'ont point mangé ; les pauvres » bêtes n'ont plus de force ; je ne puis » me résoudre à leur donner un seul » coup de fouet ; leur état me fend le » cœur , à moi qui ai toujours aimé mes » chevaux comme mon prochain. Ainsi , » je vous en avertis , Monsieur , puisque » vous n'avez plus ni argent ni crédit , » je quitte votre service dès ce moment- » ci : ramènera votre voiture qui pour- » ra ». — En achevant ces mots , le cocher s'éloigna du petit-maître , qui , tout confus , courût chez Audinot cacher sa honte & son embarras , & réfléchir peut-être sur sa mauvaise conduite.

Un pauvre diable se trouvant , je ne fais comment , à un grand repas , ne songeait qu'à bien manger ; mais il n'était pas tellement occupé du présent , que l'avenir ne lui causât quelque inquiétude. — « Le bonheur dont je jouis actuelle- » ment , se disait-il en lui-même , va » s'évanouir comme un songe ; hélas !

» avec quoi dînerai - je demain » ? — Tandis qu'il réfléchissait de la sorte , ses yeux se fixaient sur une cuisse de poularde , qu'on venait de mettre dans son assiette : il lui paraissait qu'il était dommage de la manger avec peu d'appétit , & qu'il serait bien plus raisonnable de la réserver pour une meilleure occasion. Enfin l'envie lui prit de la glisser doucement dans sa poche. La tentation étant trop forte pour y résister , il observa du coin de l'œil si on ne le regardait point , puis escamota fort adroitement la cuisse de poularde , qu'il fit tomber sur sa serviette ; cachant ensuite ses mains par - dessous la table , il l'enveloppa dans une feuille de papier , & finit par la couler dans sa poche. Il s'applaudissait d'avoir eu la précaution de pourvoir à son dîner du lendemain , lorsque la fortune , accoutumée à tromper ses espérances , fit naître un incident qui le couvrit de confusion. Les domestiques qui desservaient , s'aperçurent qu'il manquait un couvert d'argent. Le maître de la maison , averti que toutes leurs recherches étaient inutiles , en conclut qu'il devait se défier de quelqu'un des convives , dont plusieurs ne lui étaient point connus , ainsi que cela n'arrive que trop

souvent dans le désordre d'une fête. Ses
 soupçons tombèrent directement sur le
 pauvre diable. Persuadé qu'il avait trouvé
 son homme, il éleva la voix, & dit, en
 s'adressant à toute la compagnie : — « La
 » prière que j'ai à vous faire, Messieurs
 » & Dames, ne révoltera que le fripon
 » qui se trouverait parmi nous, s'il était
 » possible qu'il y en eût un. Mais la
 » probité ne peut s'offenser d'un soup-
 » çon, que lorsqu'on ne lui offre aucun
 » moyen de se justifier. Un de mes do-
 » mestiques s'est sûrement emparé du
 » couvert qui se trouve perdu ; il ose re-
 » jeter la faute sur l'un de nous. Pour-
 » quoi ne ferions-nous pas disparaître sa
 » principale défense, en nous fouillant
 » les uns & les autres ? Je vais com-
 » mencer par Monsieur, » — ajouta-t-il,
 en indiquant le pauvre diable, que cette
 apostrophe fit rougir jusqu'aux oreilles.
 On se persuada encore davantage qu'il
 était le filou, quand on le vit supplier
 le maître de la maison de vouloir bien
 passer dans la pièce prochaine, parce
 qu'il avait un secret de la dernière con-
 séquence à lui révéler. On était loin de
 penser que cet homme infortuné n'osait
 déclarer publiquement qu'il avait été

contraint de glisser dans sa poche une cuisse de poularde, afin de se précautionner pour les besoins à venir. Qu'on juge de la surprise de celui qui le prenait pour un filou, quand il apprit le sujet de son trouble & de son embarras. A peine venait-il d'entendre l'aveu de ce singulier vol, qu'un domestique, qui avait balayé la salle à manger, accourut lui dire qu'on avait trouvé dans un coin le couvert qu'on avait tant cherché.

Je ne garantis aucunement l'anecdote suivante ; il me suffit qu'elle ait eu cours dans le Public. L'un des coureurs de Monseigneur le Comte d'Artois, nommé Blondin, s'est distingué, dit-on, par un trait de bienfaisance qui, s'il est vrai, lui fait le plus grand honneur, & doit passer à la postérité. Ce brave garçon mange ordinairement à Versailles, dans une auberge où l'on est traité à différens prix. Il s'aperçut, pendant quelques jours, avec beaucoup de peine, qu'un vieil Officier de Marine, décoré de la croix de Saint-Louis, prenait seul ses repas sur une petite table, dans un coin obscur de la salle. Ne pouvant dissimuler

son étonnement, il prit l'hôte en particulier, & le pria de lui dire pourquoi certain Militaire, vieillard respectable, ne mangeait point avec les honnêtes gens qui fréquentaient cette auberge. — «Vraiment, Monsieur, répondit l'hôte, c'est qu'il n'a pas beaucoup d'argent, & qu'il est contraint d'économiser. — Que me dites-vous, (s'écria l'estimable Blondin, en répandant des larmes) je lui dois quatre louis, & je suis désempéré de ne lui avoir pas encore rendu une somme qui peut lui être utile : tenez, la voilà. Mettez son couvert à la grande table, & cachez-lui, le plus qu'il sera possible, que je me suis acquitté de ma dette, afin de me donner le plaisir de le surprendre. —

L'Officier fut bien étonné des attentions que lui témoignait l'Aubergiste, & le pressa tant de lui en apprendre la cause, que cet homme, à qui d'ailleurs un secret pesait horriblement, avoua que, pour la dépense qu'il ferait chez lui, il avait reçu quatre louis de la part d'un des Messieurs Coureurs de Monseigneur le Comte d'Artois. Le Militaire, confondu du noble procédé de ce domestique, s'informa de son nom & de sa demeure ;

& courut lui exprimer la reconnaissance qu'il ressentait , & le prier d'accepter une assez belle tabatière qui lui restait de sa petite fortune passée , ou lui permettre de rendre les quatre louis. L'honnête Blondin ne voulut absolument rien accepter , & protesta que l'Officier n'avait d'autre moyen de reconnaître ses petits services , que de lui confier les affaires qui l'emmenaient à Versailles , afin qu'il pût lui obtenir la protection de son auguste maître Monseigneur Comte d'Artois. Le vieux Militaire , enchanté des vertus qui brillaient dans un simple domestique , lui conta avec franchise qu'il venait solliciter une pension , que son indigence & ses longs services devaient lui faire accorder. Le zèle de Blondin redoubla à cet aveu ; il prit le mémoire de son protégé , & vola chez le Ministre de la Marine. — « J'aurais bien pu , » Monseigneur , lui dit - il , intéresser » Son Altesse Royale en faveur de ce » respectable infortuné ; mais j'ai pensé » que vous me sauriez gré de vous laisser » tout le mérite d'une bonne action ».

— Au bout de quelques jours l'Officier reçut un brevet d'une pension de douze-cents livres.

Voici une Lettre de M. de Lesbros de la Versane, Ecuyer, qui fera connaître deux nouveaux Bienfaiteurs de l'Humanité, & qui peindra l'excès d'infortune où l'on peut se trouver au milieu de Paris, c'est-à-dire, dans le séjour du luxe & de l'opulence. — « Deux » infortunées me furent adressées de la » Province, par un homme vertueux, » qui n'avait pu leur donner que de » quoi faire leur voyage. A peine furent-elles arrivées dans cette Capitale, que, perdues dans la foule des êtres que la misère y rassemble, elles étaient à la veille d'y mourir de faim. Elles me firent prier de passer chez elles; je me doutai de leur situation; j'y volai. J'arrive, & mes yeux sont frappés du spectacle le plus douloureux. Une femme septuagénaire qui se mourait faute des alimens les plus nécessaires à la vie; ses deux filles, aussi éteintes qu'elle par le même besoin, étaient à genoux à ses côtés, les yeux mouillés de larmes, demandant à Dieu, dans cette attitude touchante, du pain, du pain pour leur

» pauvre mère. Je m'approchai de ces
 » trois personnes respectables & mal-
 » heureuses ; je confondis mes larmes
 » avec les leurs ; je leur fis apporter
 » sur-le-champ de quoi manger ; &
 » par le secours de mes amis , je leur
 » procurai , pendant quelque tems , le
 » nécessaire absolu. J'employai cet in-
 » tervale à chercher un meilleur pro-
 » tacteur à ces infortunées (1). J'étais
 » au désespoir lorsqu'on me nomma M.
 » de Boisroger , comme le plus vertueux
 » des hommes (2). Je n'avais pas le
 » bonheur de le connaître ; mais le cas
 » était pressant , je lui écrivis. On ne
 » m'avait point trompé sur les vertus
 » de l'homme à qui j'adressai mes pau-
 » vres amies. M. de Boisroger fut at-

(1) Non pas *meilleur* , mais *plus riche*. M.
 de Lesbros de la Versane ne s'est exprimé de la
 sorte que par modestie ; & c'est un nouveau droit
 qu'il acquiert à l'estime publique , qu'il mérite de
 partager avec M. de Boisroger.

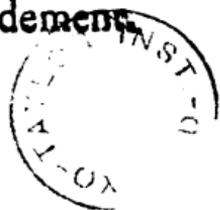
(2) Lecteur , connaissez-vous beaucoup de gens
 riches qui soient dignes d'un pareil éloge ? Il est
 aussi beau que rare d'être *le plus vertueux des*
hommes. Que sont , auprès de ce titre précieux ,
 les grandeurs , les dignités , les honneurs litté-
 raires ?

I vj

» tendri à la lecture de ma Lettre ; il
 » tendit une main secourable aux trois
 » infortunées qu'un inconnu recomman-
 » dait à sa bienfaisance. Il leur donna
 » d'abord 200 livres pour le besoin du
 » moment ; & quelques jours après , il
 » leur loua un appartement commode ,
 » qu'il fit meubler honnêtement. Il les
 » conduisit lui-même dans cet apparte-
 » ment , & leur dit : — Mesdames ,
 » vous êtes chez vous , vous êtes dans
 » vos meubles , tout ce que vous voyez
 » vous appartient. — M. de Boisroger ,
 » en quittant ces trois infortunées , leur
 » laissa une carte pour son Boulanger ,
 » pour son Boucher , pour son Marchand
 » de vin , pour son Cordonnier. Puisse
 » un exemple aussi frappant de bienfai-
 » sance , attendrir le cœur de ceux qui
 » peuvent faire part de leur superflu aux
 » pauvres » !

En se retirant chez lui vers les dix
 heures du soir , un jeune homme fut ar-
 rêté par un inconnu dans une petite rue ,
 & on lui demanda la bourse ou la vie.
 — « Que demandes-tu , misérable ? (dit
 au voleur , d'un ton ferme & élevé , l'in-

trépide jeune homme ?) — » Rien ;
 » Monsieur, lui répondit une voix trem-
 » blante. — Qui es-tu ? Que fais-tu ?
 » — Je suis un pauvre garçon Cordon-
 » nier , assez malheureux pour ne pou-
 » voir nourrir une femme & quatre en-
 » fans. — Dis-tu vrai ? Où demeures-
 » tu ? — Dans une telle rue , chez un
 » Boulanger. — Voyons, conduis-moi ».
 — Ils arrivèrent chez ce Boulanger , &
 ne trouvèrent qu'une femme dans la bou-
 tique. — « Madame , connaissez - vous
 » cet homme ? — Oui , Monsieur , c'est
 » un garçon Cordonnier qui demeure au
 » cinquième-étage , & qui a bien de la
 » peine à soutenir une nombreuse famille.
 » — Comment avez-vous assez peu d'hu-
 » manité pour le laisser manquer de pain ?
 » — Monsieur, nous sommes de jeunes
 » gens nouvellement établis, hors d'état
 » de faire de grandes avances, & mon mari
 » m'a défendu de faire à cet homme pour
 » plus de vingt-quatre sous de crédit.
 » — Donnez-lui deux pains. Prends ces
 » pains , & montons chez toi » . — Ils
 arrivent dans le réduit de l'indigence ;
 & la femme & les enfans ne font atten-
 tion qu'à la nourriture qu'on leur pré-
 sente, sur laquelle ils se jettent avidement.



Le jeune homme attendri sa hâte de sortir, afin de cacher les larmes de sa sensibilité, & il laisse deux louis à la Boulangerie, avec ordre de fournir du pain à cette famille infortunée. Quelques jours après il revient voir les enfans qui lui devaient la vie, & dit à leur père de le suivre. Il le conduit dans une boutique assortie de tout ce qui est nécessaire pour exercer le métier de Cordonnier. — « Serais-tu content & honnête si cette boutique t'appartenait ? — Ah ! Monsieur !... Mais hélas !... — Quoi ? — Je n'ai pas la Maîtrise, & elle coûte... — Mènes-moi chez les Jurés-Sindics ». — Le jeune homme acheta la Maîtrise, & le Cordonnier fut bientôt installé dans sa boutique. Cet honnête jeune homme, qui a donné de telles preuves de bienfaisance, était âgé de vingt-sept ans. On compte que l'établissement de cet Artisan lui a coûté 4000 livres, & il a eu la modestie de ne point se faire connaître(1).

Un jeune homme d'une famille distin-

(1) On raconte un trait à-peu-près pareil de M. de Salvo.

guée , ne se vit pas plutôt maître de son bien , qu'il se hâta de le dépenser dans les plaisirs , au jeu , avec les femmes. Au bout de cinq ou six ans , il eut dissipé sa fortune. Alors son bonheur s'évanouit comme un songe , & il ne put dissimuler que c'était par sa faute. Il ne lui restait qu'un fidèle domestique , qui ne voulut point le quitter , malgré son extrême indigence. Ce zélé serviteur , pénétré de la misère où son maître fut réduit , lui dit un jour : — « Vous ne savez aucun mé-
 » tier pour gagner votre vie , & les sen-
 » timens que vous inspirent votre nais-
 » sance vous empêchent de subsister à
 » l'aide de vos bras. Eh bien , mon cher
 » maître , c'est à moi de vous nourrir ».
 — Sans s'expliquer davantage , il court faire emplette d'un crochet , porta des fardeaux , travailla avec un courage infatigable pendant le jour , & le soir il apportait à l'infortuné tout ce qu'il avait pu gagner à la sueur de son front. Pour lui rendre la vie plus aisée , il allait encore au commencement de la nuit demander l'aumône. Tant d'humanité , cet attachement presque sans exemple , reçurent leur récompense : le jeune homme qui lui était si redevable , hérita tout-à-

coup d'un oncle très-riche, répara, par une meilleure conduite, ses fautes passées, & partagea son bien avec l'estimable Domestique.

Né avec de l'ambition & toutes les qualités propres à faire fortune, un jeune homme, voyant l'indigence de sa famille, crut trouver plus de ressource en quittant cette Capitale & en passant aux Isles. La fortune y seconda son activité & son goût pour le travail : au bout de quelques années il se vit dans une honnête aisance, & n'eut rien de plus pressé que d'écrire à ses parens, dont il ne reçut aucune réponse, parce que sa lettre ne put leur parvenir : plus vivement persécutés par le malheur, depuis le départ de leur fils, ils avaient été se cacher dans un des faux-bourgs de Paris. L'honnête jeune homme soupçonna qu'ils étaient morts ; mais n'en ayant aucune certitude, il ne voulut point former d'établissement solide, sans être éclairci de leur destinée. Après avoir amassé, dans l'espace de neuf ans, par son intelligence & son économie, une somme d'environ 200-000 livres, il résolut de repasser en France, afin de

goûter la douceur, s'il lui était possible, de partager son bonheur avec ses chers parens. A peine fut-il arrivé à Paris, que, sans se permettre de prendre le plus léger repos il sortit de son auberge pour chercher les objets de sa tendresse filiale. Le hasard lui fit rencontrer au milieu de la rue un homme âgé, portant avec peine une voie d'eau ; il le considéra avec émotion, & reconnut son père. Alors, sans songer aux haillons qui couvraient l'auteur de sa naissance, il vola dans ses bras, en témoignant la joie la plus vive : cette scène attendrissante fit répandre des larmes à tous ceux qui en furent témoins. —

« Eh ! qu'est devenue ma pauvre mère ? (s'écria ce bon fils dès qu'il eut la force de parler). — » Elle vit encore, répondit le bon - homme, ainsi que ta

» sœur, que tu as laissée en bas âge. —

» Viens, je vais te mener chez nous,

» elles ne tarderont pas à se rendre auprès de toi. — Et pourquoi ne vole-

» rai-je pas tout de suite dans leurs bras ?

» — Hélas ! pourrais-tu être témoin du

» triste état où la misère les a réduites ?

» — Ah ! mon père, courons, à

» l'endroit où elles sont ; plus leur sort

» est malheureux, moins je veux différer

» à les revoir ». — Le vieillard enchanté ne résiste plus , il le guide en pleurant de joie. Ce bon fils trouve sa mère demandant l'aumône à la porte d'une église : il la serre dans ses bras , l'embrasse tendrement , & se hâte de l'emmenner. Le père , dans cet intervalle , alla chercher sa fille , occupée à laver du linge à la rivière : en sorte que cette famille se trouva réunie & au comble de ses vœux en moins d'un quart-d'heure.



VARIONS nos récits. Il est tout simple qu'un Tableau mouvant de Paris offre successivement un grand nombre de personnages différens & d'aventures opposées.

Mde. de L*** , & une de ses amies , après s'être promenées au Luxembourg , s'assirent sur un banc à côté d'une jeune femme , dont la pâleur & la maigreur étaient extrêmes ; la mort & le désespoir paraissaient peints dans ses yeux , qu'elle levait de tems en tems au Ciel , sans rien voir , sans prendre garde aux personnes qui se trouvaient près d'elle ; des soupirs longs & douloureux s'échappaient par intervalle de sa poitrine oppressée. Attendries par les marques d'une douleur si

vive , les deux Dames hafardèrent quelques questions ; & reçurent des réponses concifes & peu claires , qui annonçaient feulement le profond chagrin de la jeune femme ; ce qui les engagea à lui repréfenter qu'il n'y a point de maux que le tems & la réflexion ne puiffent adoucir. — « Il n'y a plus de tems pour moi , » s'écria la jeune infortunée ; je ne fou- » rirai plus qu'à la mort. O mort ! que » tu me paraîtras belle ! » (ajoûta-t-elle , en joignant les mains & levant les yeux vers le Ciel , avec une expreffion qui peignait vivement le trouble affreux de fon âme.) Après cet effort violent , elle fe replongea dans la méditation de fes peines , & s'obftina à ne plus répondre. Importunée même du tendre intérêt qu'elle paraffait inspirer , elle fe leva brusquement , & fortit du jardin. Les deux Dames ayant marché fur fes pas , arrivèrent auffi-tôt qu'elle à la principale porte du Luxembourg , & la firent fuivre par un de leurs laquais , avec ordre de s'informer , le plus exactement poffible , de tout ce qui concernait une infortunée fi digne de pitié. Le valet intelligent découvrit qu'elle demeurait chez une Sage-Femme , où elle venait d'accoucher

depuis peu , & que , trompée par une promesse de mariage , elle avait été abandonnée par son séducteur , qui ne lui avait laissé qu'une petite somme d'argent , à peine suffisante pour se procurer chaque jour le plus simple nécessaire. Les deux Dames étaient trop bienfaitantes pour ne pas s'empresser à la secourir ; elles résolurent de la placer dans un Couvent , & de lui assurer une pension qui la mît à même de vivre tranquile. Mais plusieurs jours s'étant passés à prendre les arrangemens convenables , elles eurent le chagrin , lorsqu'elles allèrent chercher leur protégée , d'apprendre qu'on l'avait trouvée morte dans son lit.



LE Chevalier de M*** alla en bonne fortune chez la Présidente de**** , avec laquelle il comptait passer une nuit délicieuse , pendant l'absence de M. le Président , pour lors dans une de ses terres , d'où il ne devait revenir qu'au bout de huit jours. Mais il arriva au Chevalier ce qu'on lit dans tant de Romans ; l'apparition subite du mari troubla l' amoureux tête-à-tête. Le Chevalier va raconter lui-même son aventure ; car , à l'exemple

des jeunes gens , il ne se pique pas plus d'être discret que fidèle. — Enivrés des plaisirs que l'amour nous préparait, nous nous disposâmes à nous y livrer ; la femme-de-chambre nous servit un souper délicat , ordonné par les soins d'une amante. A peine étions-nous à table, que nous entendîmes un grand bruit à la porte de la rue. Quel contre-tems ! c'est le maudit époux. Il fallut me cacher dans une garde-robe ; ma maîtresse m'assura qu'elle empêcherait bien que son mari ne passât la nuit avec elle, & me défendit surtout de sortir de ma niche que quand elle me sonnerait. On fit disparaître le souper, & elle se jeta promptement dans son lit. Le mari , en entrant , s'informa gravement de l'état de sa santé ; elle feignit une migraine violente, des lassitudes insupportables dans les jambes, & toutes les petites incommodités dont les femmes autorisent les refus qu'elles font esfuyer à leur Seigneur & Maître : elles n'ont pas besoin pour cela des leçons du Comte d'Almaviva, dans le *Mariage de Figaro*, & encore moins de celles du bizarre Romancier qui a voulu écrire *l'Histoire des jolies Femmes du tems*

présent (1). Notre homme voulut souper ; on lui fit mauvaise chère , en lui reprochant encore tout ce qu'il mangeait. Enfin , comme il commençait à s'endormir dans son fauteuil , sa femme lui conseilla d'aller se reposer. — Vous avez raison, lui dit-il , en se frotant les yeux ; sonnez donc, je vous prie. — O méprise cruelle ! mon amante me sonne au - lieu de ses femmes.

J'entre hardiment dans l'appartement , elle m'apperçoit & frémit à ma vue , mais sans perdre la tête , elle se précipite sur les bougies qu'elle éteint à l'instant , en s'écriant d'un air effrayé qu'elle a vu le diable , un diable terrible. Le mari , qui me tournait le dos , ne m'avait point apperçu ; je sentis quelles pouvaient être

(1) Si cet Ouvrage , qui a , je crois , *quarante-trois volumes* , était réduit à douze , il pourrait être intéressant. Au reste , il est bon d'apprendre aux Amateurs que la collection complète des Œuvres de l'Auteur du *Paysan perversi* , ne se vend , jusqu'à ce jour , que trois-cents livres.

O bien heureux R*** , dont la fertile plume
 Peut tous les mois sans peine enfanter un volume !
 Tes écrits , il est vrai , sans art , *fort indécents* ,
 Semblent être formés en dépit du bon-sens.

les suites de ce quiproquo , & voulant me retirer avec précipitation , je tombai dans la garde - robe en faisant un bruit épouvantable. La femme - de - chambre , qui entendit tout ce vacarme , arriva en tremblant. — Qu'y a-t-il donc, Madame ? — Ah ! ma chère Frosine , dit la Présidente, apportez de la lumière, & cherchez exactement par-tout ; il est certain que j'ai vu à la porte de ce cabinet une figure qui m'a tellement effrayée , que je n'ai pu en soutenir l'aspect ; j'ai voulu me jeter dans les bras de mon mari ; & j'ai renversé les lumières en m'approchant de lui : — En effet , dans cet instant , elle tenait son époux étroitement serré.

L'adroite Frosine apporta de la lumière avec précaution , & voyant que tout était rétabli dans l'ordre ordinaire , elle aida sa maîtresse à sortir d'embarras. — En vérité , Madame , dit-elle , peut-on avoir de pareilles visions ? Tenez , regardez maintenant ce qui vous a fait tant de peur : c'est la tête où je monte vos bonnets sur laquelle votre petit laquais a mis la perruque de Monsieur le Président. — Ah ! que tu me soulages , Frosine , dit cette Belle en soupirant ; mon effroi me cause un trouble dont je suis encore toute émue :

il faut punir ce petit drôle-là de son espièglerie. — Mais cependant, dit le mari, j'ai entendu un bruit derrière moi qui n'est pas naturel: par précaution visitons toujours la garde-robe. — Ce n'est pas la peine, reprit Frosine, sans se déconcerter; le bruit que vous avez entendu provient d'un coffre que j'ai voulu tirer toute seule, & j'ai pensé me casser la jambe en serrant votre robe. — Le Président, qui avait eu peur de son côté, craignait de laisser éclater les témoignages de son effroi; il se mit à faire des reproches à sa femme sur la faiblesse de son esprit, & sur ses terreurs paniques. — Dormez, Madame, dormez; le sommeil achèvera de vous guérir & de vous remettre les sens. — Il sortit enfin, & se retira dans son appartement. Ainsi notre bonheur ne fut que retardé. —



VOICI une femme beaucoup plus sage que cette Présidente, mais qui ne devait sa vertu qu'à une singulière façon de penser. La Baronne de**** aimait éperduement le Marquis de***, l'un des plus beaux hommes de la Cour, & qui, à toutes ses brillantes qualités, joignait encore

encore le mérite dangereux d'être le cousin de la belle personne dont il avait fait la conquête. M^{me} de**** était certaine d'être adorée, & tout l'assurait de la discrétion du Marquis ; mais elle refusait de manquer à son mari , parce qu'elle ne pouvait se résoudre à être la femme d'un homme devant qui elle aurait à rougir. — « Personne n'en saura rien , se » disait-elle souvent à elle-même ; mais » moi , mais mon amant , nous le saurons ». — Cette délicatesse si extraordinaire l'empêcha de succomber , malgré la vivacité de sa passion. Pressée par le Marquis de couronner le plus tendre amour , elle lui avoua , les larmes aux yeux , qu'elle était résolue d'être fidelle à son mari , attendu qu'il lui était impossible de déshonorer un nomme avec qui elle devait passer sa vie ; qu'en un mot , il lui paraîtrait affreux d'avoir pour époux celui qu'on pourrait qualifier de l'injurieuse & commune épithète de C... Le Marquis eut beau dire , il lui fallut toujours se contenter du titre d'ami , grâce au plus bisarre orgueil dont on ait jamais entendu parler , qui fut plus fort que le devoir & la sagesse.

Tome III.

K



IL est arrivé à certaine vieille coquette une petite aventure qui , pendant quelques jours , a fait rire tout Paris à ses dépens. Cette Beauté décrépète , lorsqu'elle sort de sa toilette , offre une apparence de charmes qui peut encore séduire , sur-tout les jeunes cœurs dans l'âge de l'illusion. Le Prince de * * * * , dans le premier effor qu'il fit dans le monde , apperçut cette vieille enchanteresse , & lui demanda la permission de lui faire la cour. On se doute bien qu'il n'eut pas de peine à obtenir une faveur qui n'était plus recherchée. Il se rendit un matin , le cœur palpitant de desir , chez la surannée coquette , & eut la mal-adresse , faute d'usage , de se présenter de trop bonne-heure. Le Prince s'étant souvent égayé à raconter cette plaisante entrevue , c'est lui-même que je vais faire parler. — J'arrive , toutes les portes s'ouvrent à mon aspect ; les valets & les femmes étaient sans doute d'intelligence ; je les fais , & j'entre dans la chambre de ma divinité ; le bruit l'avait éveillée ; je l'entends qui demande l'heure qu'il peut être ; il est bientôt dix heures , lui dit-on.

— En vérité, vous autres, vous êtes donc foles ? — Mais, Madame, reprit assez bas la confidente, c'est le Prince de**** qui est là. — Eh ! vîte, reprit-elle, ne me croyant point si près, mes sachets, mon rouge ; n'ouvrez pas encore mes volets, & donnez promptement de l'eau de fleurs d'orange. Apportez donc vîte ; finissez-vous ? Ah ! que vous m'impatientez ! — La femme-de-chambre essaie toutes les clés & se trompe dix fois d'armoire. — Mais qu'elle est bête ! mais qu'elle est sottie ! — Eh ! Madame, calmez-vous, lui dis-je en m'approchant à tâtons du pied de son lit. — Ah ! mon Prince, dans quel état vous me surprenez ! . . . M'apportes-tu mon eau de fleurs d'orange ? . . . Prince, prenez donc un fauteuil. — Elle se remuait comme un démon dans son lit, en criant toujours ; mon eau de fleurs d'orange ! — La femme-de-chambre, étourdie de ses cris, prend & lui donne la première bouteille qu'elle trouve. La Dame en use plus de la moitié, & ordonne qu'on répande le reste par la chambre. — Cette odeur est charmante, me dit-elle ; mon eau est bonne par excellence, elle vient en droiture de Malthe. — Après qu'elle eut mis

son rouge , sans y rien voir , les volets s'ouvrirent avec les rideaux : que vois-je , grand Dieu ! la bouteille d'eau de fleurs d'orange était une bouteille d'encre , dont ma divinité s'était barbouillée avec profusion ; les draps , les mains & son visage conservaient l'empreinte de cette rare liqueur. J'étais trop amoureux pour en être effrayé ; mais j'étais assez jeune pour en rire aux éclats ; elle prit son miroir , son état lui fit horreur , elle s'enfonça dans son lit ; je voulus l'entirer ; quelle fut ma surprise ! Je trouvai sous ma main je ne fais quels ingrédiens dont elle se servait , ma-t-on dit depuis , pour conserver son teint déjà fané. Ce dernier incident acheva de la déconcerter ; & moi , me sentant peu propre à cueillir des mirthes & des roses , je me retirai assez honteux de ma première tentative amoureuse. —



DANS un cercle de Jeux , une belle Comtesse , après avoir perdu son argent , maudissait le sort. Un jeune Magistrat de Province , qui se trouvait auprès d'elle , lui offrit sa bourse ; elle accepta vingt-cinq louis , & les perdit ; vingt - cinq

autres ne tardèrent point à les suivre. Furieuse, elle sortit pour se rendre chez elle ; son équipage n'était point arrivé : le Robin s'offrit de la conduire, elle y consentit. Arrivé à l'hôtel, il lui donne la main jusqu'à l'appartement. — « Ah ! »
 « Monsieur, dit-elle au Magistrat, en se jetant sur un sofa, il est des jours bien malheureux ! j'ai perdu aujourd'hui, outre les cinquante louis que je vous dois, cent autres que j'avais sur moi ; c'est une imprudence que je ne me pardonnerai jamais. Je suis au désespoir ; car je ne fais pas trop quand je pourrai m'acquitter avec vous ». — Le jeune Robin lui dit qu'elle avait tort de s'inquiéter, qu'il en avait encore cent à son service : la Comtesse le prit au mot, & offrit de lui faire son billet du tout ; il le refusa. Elle était belle ; il avança gaillardement quelques propos qui firent comprendre à la Dame qu'un moment de complaisance l'acquitterait : elle se rendit. Le Magistrat se retira transporté de sa bonne fortune. Quelques jours après, il se fit annoncer chez son aimable Joueuse. Un domestique en vain le nomma ; la Comtesse ne le connaissait pas. On le fit entrer cependant ; il crut qu'en le voyant

on le remettrait ; il se trompa. Enfin ,
 pressé de dire qui il était, il s'avança près
 de cette Dame, & lui dit tout bas, que
 c'était lui qui avait eu l'honneur de la
 reconduire le jour où la fortune lui avait
 été si contraire. — « Eh ! que ne disiez-
 » vous cela d'abord, lui dit-elle ! Nous
 » autres femmes de condition, nous
 » prenons cela comme une prise de ta-
 » bac », —



JE tiens d'un jeune homme de mérite,
 nommé M. C*** ; qui a plus d'esprit que
 de fortune, comme cela n'arrive que trop
 souvent (1) ; je tiens, dis-je, de ce jeune
 homme l'histoire de son mariage, assez
 singulière, quoiqu'elle ressemble à beau-
 coup d'autres. Allant un jour visiter un
 de ses parens, on lui montra une petite
 personne, qui était sa cousine, à laquelle
 il desira aussi-tôt d'appartenir encore de

(1) Je présume qu'il pourra se faire connaître
 un jour avantageusement dans la République des
 Lettres ; les essais que je connais de lui annoncent
 du talent ; il a donné à l'Ambigu - Comique *la*
Jeannomanie, & prépare un petit ouvrage plai-
 sant & original, intitulé *les Reverbères*, pour
 faire suite aux *Lunes*, du Cousin Jacques.

plus près, attendu qu'elle était fort jolie. Le lendemain, il retourna chez son parent, & trouva le moyen de glisser un petit mot d'amour à la charmante cousine. Le surlendemain il lui proposa une promenade au pré Saint-Gervais ; & le soir, s'en revenant tous deux au clair de la Lune, il lui jura foi de mariage, en prenant à témoin *l'astre des amoureux*, aussi-bien que de l'himen. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'un mariage fait sous les auspices de la Lune, n'a point eu de Croissant.



ON dit que dans le tems que Paris était si mal éclairé par des lanternes, un Ivrogne s'en revenant des Porcherons, au milieu de la nuit, prit l'ombre que les lanternes répandaient sur le pavé, pour autant de poutres qui traversaient la rue, & se mit à sauter par-dessus ; ce qu'il continua jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa porte.

Deux Ivrognes fortaient une nuit du cabaret. L'un des deux, auquel les fumées du vin avaient obscurci la visière,

K iv .

dit à l'autre : — « Parbleu, mon ami,
 » on nous fait payer pour les boues &
 » lanternes : quant à la boue, à la vérité,
 » l'on ne peut pas se plaindre, il y en a;
 » mais pour les lanternes, il faut bien
 » qu'il y en ait trop peu, ou qu'elles
 » soient mal disposées, car je n'y vois
 » goutte ». —

Les réverbères, qui éclairent beaucoup mieux, sans comparaison, que les lanternes, mais éblouissent trop la vue, ont donné lieu à une erreur encore plus plaisante, de la part d'un autre Ivrogne. Il s'en revenait aussi de la guinguette, une belle nuit d'hiver, abondamment rempli de la liqueur bachique; son chemin l'ayant conduit à l'un des superbes quais qui bordent la Seine, il alla s'imaginer que la lueur des réverbères, qu'il apperçut sur le pavé, était l'eau de la rivière qui débordait. — « Oh ! oh ! dit-il en s'arrêtant » tout court, prenons garde à nous, » n'allons pas boire trop d'eau, moi qui » n'aime que le vin ». — Alors il monte sur une borne, & commençait à se croire en sûreté, quand un coup de vent faisant vaciller un réverbère, en fit aussi vaciller la lumière, dont l'éclat se porta

de son côté. L'ivrogne se trouble , & croit que les flots s'élèvent jusqu'à lui. — « Peste ! dit-il , ceci devient du sérieux : heureusement que je fais nager ». — A ces mots il se jette par terre à plat ventre , & se cassa le nez. — « Diable ! » s'écrie-t-il , je ne savais pas que la rivière fût gelée ». —

Deux amis venaient de dîner largement , & , chemin faisant , se disputaient avec beaucoup de chaleur , parce que chacun prétendait avoir moins bu que l'autre ; dans le fort de la querelle , le plus ivre se laissa tomber , & eut la présence d'esprit de tourner sa chute même contre son adversaire : — « Voyez , mes amis , s'écria-t-il , s'il est fou , puisque je tombe ». —



ON parlait devant M. Knapen d'un méchant homme qui avait une maladie déshonnête : — « Ah ! dit-il , son sang circule dans son âme ». —

K v



MONSIEUR Knapen est Auteur du *Courier Lirique*, Journal amusant, dans lequel j'ai puisé quelques anecdotes, & qui mérite d'avoir beaucoup de succès. Il voudra bien permettre que je lui emprunte encore celles-ci, & d'autres par la suite : il pourra prendre sa revanche dans mon livre.

Victime des plaisirs séduisans qu'offre la Capitale aux jeunes Etrangers, M. D*** en sentait toute l'amertume ; privé par sa mauvaise conduite des faibles secours qu'il pouvait attendre de ses parens peu fortunés, sans argent, sans amis, dévoré par la misère, les remords, & par les progrès effrayans d'une maladie honteuse ; d'autant plus malheureux qu'il n'était pas même consolé par l'espérance, il n'attendait que la mort. Son frère arrive de Province, le voit, frémit de son affreux état ; court chez un Chirurgien s'informer des frais nécessaires à la guérison du malade ; puis va trouver un Militaire, lui vend sa liberté, & en rapporte le prix, qu'il sacrifie au rétablissement de son frère. Cet homme si estimable, M. D***, est encore aujourd'hui Soldat dans les Gardes-Françaises, & le frère,

à qui il a sauvé la vie , jouit d'une bonne santé (1).

Les plus beaux sentimens peuvent quelquefois être tournés en ridicule , ou donner lieu à une plaisanterie. Une Dame de qualité , assistant à une représentation du *Roi Léar* , Tragédie de M. Ducis , après avoir entendu cet hémistiche : *J'ai besoin d'être père ;* s'écria : *Ah ! fi , que c'est indécent !*

Il est beaucoup de personnes qui parlent toujours selon leur état & leur profession. Un Procureur entra dans l'hôtel d'un grand Seigneur , & était déjà dans la cour , lorsque le Suisse lui cria :

(1) L'illustre Colonel des Gardes-Françaises , & les principaux Chefs de ce Corps , qui connaissent tout le prix des vertus civiles & militaires , s'empresseront sûrement de récompenser la piété fraternelle de M. D***. A Lyon, un jeune homme , ne sachant comment secourir sa maîtresse , qui était enceinte , prit le parti de s'engager , & lui donna l'argent qu'il reçut. Mais le trait de M. D*** est plus beau , parce que l'attachement fraternel n'est point ordinairement ni si vif ni si tendre que celui de l'amour.

K vj

— On n'entre pas , Monsieur. — Le Praticien répliqua avec vivacité : *J'ai passé la porte ; non recevable.*

Plusieurs Procureurs étaient au Gros-Caillou pour y manger une matelotte. Comme ils avaient tous très-bon appétit, M^c H*** , l'un d'eux , ayant appelé un garçon , lui dit : — « Faites-nous une » omelette *au préalable* ». — Le garçon s'empessa de descendre , & de demander à ses camarades ce que c'est qu'une omelette *au préalable*. Le Chef de cuisine & le Maître se mettent l'esprit à la torture pour deviner , & finissent , un quart-d'heure après , par envoyer demander humblement à MM. les Procureurs , quelle est la manière de faire une omelette *au préalable*.



PENDANT que nous en sommes sur le compte de ces Praticiens , encore de petites historiottes à leur sujet. Un Procureur , selon toute la rigueur du terme , qui s'était enrichi , Dieu fait comment , acheta une Charge de Judicature à son fils unique , & lui recommanda de travailler toujours avec utilité , & de faire contribuer

ceux qui auraient besoin de lui. —
 « Quoi ! mon père, dit le fils surpris
 » d'un tel conseil, vous voudriez donc
 » que je vendisse la Justice ? — Sans
 » doute, répondit le père, une chose
 » si rare ne doit pas se donner pour
 » rien ». —

Un Procureur & *demi* ne se faisait point scrupule d'occuper pour deux ou trois Parties dans un même procès, sous le nom de ceux de ses Confrères dont il était l'ami. Un jour qu'il ne pouvait plus différer d'obtenir la condamnation d'un débiteur fuyard, il suscita un intervenant, qui mit le procès hors d'état d'être jugé. Mais comme celui qui le poursuivait, s'en plaignit, V***, pour ôter le soupçon qu'il fût l'auteur de cette dernière difficulté, dressa des écritures pour la nouvelle Partie adverse qu'il avait mise en jeu, & feignant que ces écritures étaient l'ouvrage d'un autre Procureur, il déclama avec la plus grande force contre lui-même. Il y soutenait que V*** était l'artisan de toute la chicane du procès; que c'était un homme connu au Châtelet pour ses friponneries; & après s'être dit

beaucoup d'injures pareilles , il chargea un Clerc du soin de les transcrire , & de les faire signifier. Le Clerc , paresseux de les copier , & encore plus de les lire , les donna à signifier telles qu'elles étaient écrites de la main de V***. Elles parvinrent ainsi entre les mains de la Partie adverse , & ensuite dans celles des Juges , qui en rirent de bon cœur , mais ne laissèrent pas de le punir très-rigoureusement.

Une Procureuse très-avare avait coutume , lorsqu'elle allait souper en ville , d'emporter la clé de l'armoire où elle renfermait le pain , après toutefois en avoir coupé quelques morceaux , qu'elle laissait à la servante & aux Clercs pour leur souper. Mais un jour qu'elle allait manger chez un de ses voisins , elle oublia de leur laisser leur portion. Un des Clercs fut député pour demander la clé de la précieuse armoire , & s'acquitta de sa commission devant toute la compagnie. Elle en rougit , & aurait bien voulu pouvoir le refuser , tant elle craignait qu'on ne mangeât trop en son absence. Quand elle fut au logis , & elle s'y rendit plus

de bonne-heure qu'elle n'aurait fait , elle réprimanda vivement ce Clerc obligéant & malin , & lui défendit de venir jamais demander la clé de l'armoire au pain , lorsqu'elle serait dans quelque assemblée. Il retint bien cette leçon ; & une autre fois qu'il arriva à la Procureuse un pareil défaut de mémoire , le même Clerc lui vint dire devant tout le monde : — « Madame , puisque vous ne voulez pas » qu'on vous demande la clé du pain , » je vous prie au moins de nous ouvrir » ici l'armoire ». — Et en même tems il fit entrer un crocheteur , qui portait l'armoire sur son dos.



S'IMAGINANT que l'utilité de son état devait le rendre extrêmement fier , un mauvais Avocat ne parlait qu'avec arrogance à ses inférieurs , & sur-tout à ceux qu'il admettait à l'honneur de le servir. Un petit Savoyard , qui se tenait non loin de sa porte , pour nétoyer , d'une main officieuse , les souliers des passans , s'impatientsa des mépris & des brusqueries de l'orgueilleux Jurisconsulte , & refusa un matin de gagner son *vil salaire* , en lui décrotant sa chaussure. Un pareil

procédé ne manqua pas d'exciter une violente colère dans l'ame du moderne Cujas; mais il eut beau dire, il eut beau menacer, le Savoyard ne s'en tint pas moins les bras croisés; & voyant son homme furieux, il se sauva à toutes jambes, en s'écriant, sans doute pour le mortifier; *Mon état est libre comme celui des Avocats,*



L'INDUSTRIE se déploie en dix-mille manières à Paris, ou pour se procurer le simple nécessaire, ou pour faire une fortune rapide. Commençons par les astuces que mettent en usage certaines personnes; nous passerons ensuite aux filouteries, & delà, par gradation, nous viendrons aux vols: grâce aux soins vigilans de la Police, il n'est point question d'assassinats dans notre Capitale, comme dans celle de nos voisins les Anglais.

Plusieurs riches Marchands savent bien faire leurs affaires avec les jeunes gens de famille: ils leur vendent bien cher, & sur de bonnes cautions encore, des bijoux ou des effets qu'ils font racheter ensuite sous main pour très-peu d'argent comptant.

La plupart des cochers s'entendent avec les voituriers qui leur vendent la paille ou le foin : le prix dont ils conviennent n'est que fictif , & il leur en est rabattu quelque chose lorsqu'ils sont tête-à-tête avec le Marchand.

Les Maquignons sont encore plus fins pour leurs intérêts. Lorsqu'ils mettent en vente un cheval boiteux , ils ne manquent pas de le faire courir auparavant , afin de l'animer , & le Piqueur qui l'essaie devant vous , le fait galoper si rapidement , qu'il est impossible de s'appercevoir de sa marche inégale. S'il est lunatique , ils attendent la pleine lune pour le montrer aux acheteurs , parce qu'alors les yeux d'un tel animal sont parfaitement beaux. Si c'est une rosse sans vigueur , ils la rendent fringante en lui mettant du poivre sous la queue.

Les innocentes Laitières ne vendent presque que de l'eau délayée dans de la farine ; leur beurre n'est frais qu'à l'exté-

rieur ; & elles offrent , dans une serviette fort blanche , des boudins farcis seulement aux deux bouts ; le reste n'est que du sang.

A la Halle on peint le fromage , pour atraper ceux qui le croient meilleur , quand il est à croûte rouge.

Les fruits verts sont aussi peints fort artistement.

Il en est de même des ouies des poissons , afin de leur donner l'apparence de la fraîcheur.

Les plus belles fleurs ne sont souvent que *fichées* , c'est-à-dire , attachées avec des épingles à un fausse queue.

On pousse l'impudence jusqu'à vous vendre du gibier empaillé.

Quelqu'un de ma connaissance acheta un très-beau lièvre ; & quand la cuisinière voulut l'écorcher , elle s'aperçut , avec la dernière surprise , que ce n'était qu'un gros chat qu'on avait cousu dans la peau d'un lièvre.

Les Marchands de chiens ont l'art d'attacher aux Caniches & Barbets de fausses oreilles , & même des queues postiches. Un de ces fourbes adroits se pro-

menait un soir sur le boulevard du Temple , avec un petit chien sous le bras , gros comme le poing , & dont les oreilles avaient plus d'un demi - pied de long. Une jeune Dame l'aperçoit , & appelle le Marchand. — « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle , la jolie bête ! ses oreilles sont » *divines*. — Oh ! Madame , je suis » certain qu'on ne trouverait pas son » pareil à dix lieues à la ronde ». — Après bien des contestations , l'on convient de prix ; la jeune personne donne deux louis de cette merveilleuse bête , & le Marchand se retire en protestant qu'elle ne paie pas seulement les oreilles. La Dame , au comble de la joie , voit passer deux de ses amies , & leur montre avec transport l'acquisition qu'elle vient de faire. On fête le charmant petit animal , c'est à qui lui fera le plus de caresses... Mais , ô surprise ! dans l'instant qu'on admire davantage la beauté de sa coiffure , une de ses oreilles reste dans la main de sa maîtresse. On se regarde , on ne fait que penser de l'aventure ; on visite sur-le-champ l'autre oreille , & l'on s'aperçoit , avec le plus grand étonnement , qu'elle ne tient qu'à un fil très - délicatement passé dans un petit crochet. On veut cou-

rir après le *fabricant* de chien , mais il était disparu.

On fait les mélanges abominables que se permettent quelques Marchands de vin, qui ne se contentent pas de faire le miracle de changer l'eau en liqueur rouge. Voici la ruse que pratiqua long-tems un de ces Messieurs les *Teinturiers* , & à laquelle il dut sa fortune.

Sans faire aucun mélange, sans se donner même la moindre peine , il trouvait le moyen d'avoir des vins à plusieurs prix, quoiqu'il n'en eût que d'une seule sorte. Il faisait descendre ses meilleures pratiques dans sa cave , & leur montrant des tonneaux rangés du côté du mur , il leur en faisait goûter , & leur demandait duquel ils voulaient avoir : — « Tout celui-ci, » disait-il , est à quinze sous la bouteille. » En voulez-vous d'excellent à vingt » ? — Quand on témoignait en desirer du meilleur , il faisait passer les gourmets dans un autre caveau situé derrière le premier , & tirait devant eux le vin qu'ils avaient souhaité , & ne manquaient pas de trouver préférable. Vous douteriez-vous , Lecteur , comment cet honnête

cabaretier s'y prenait ? Il avait percé le mur mitoyen , de manière à y faire entrer la moitié de ses tonneaux ; en sorte que ceux du second caveau étaient les mêmes qu'on avait déjà vus , & qu'ils étaient en perce par les deux bouts. Ce ne fut qu'après s'être enrichi par ce plaisant manège , que le rusé cabaretier le découvrit à ses amis.

Un Marchand de brioches qui avait de vieux colifichets (1) & d'anciens échaudés dont il ne savait que faire, eut recours à la ruse pour tirer parti de cette marchandise de rebut. Il s'arrêta vis-à-vis d'une grande boutique , & levant la tête, comme si quelqu'un lui eût parlé d'une des fenêtres de la maison , il se mit à dire : — « Vous voulez douze colifichets ? — » Il faut que j'ajoute encore six échaudés ? Cela suffit. Mais pas à moins de » deux sous chacun. — Vous y consentez ? — A la bonne heure. Faut-il » que je vous les monte ? — J'entends ;

(1) On nomme de la sorte à Paris une espèce de pâtisserie qu'on donne aux oiseaux , & sur-tout aux serins.

» vous me dites de remettre le tout à
 » cette Dame qui est dans la boutique,
 » & qu'elle me payera ». — Le rusé
 Marchand reçut son argent, & s'enfuit
 bien vite. On se doute que la Dame qui
 avait cru obliger un des locataires de sa
 maison, attendit long-tems avant que
 personne réclamât les échaudés & les coli-
 fichets.

Le soir qu'on distribuait au peuple du
 pain, des cervelats, en réjouissance de
 la naissance de Mgr le Dauphin, & que
 des fontaines de vin coulèrent dans les rues,
 une pauvre Marchande de pain d'épices
 s'avisa d'établir sa boutique auprès d'un
 des buffets, ou, pour mieux dire, d'une
 des baraques d'où l'on venait de lancer
 les cervelats & les petits pains à la tête
 de la populace, au risque de l'assommer;
 des fourbes & des cocangeurs vinrent à
 passer en cet endroit, & n'apperçurent
 pas plutôt la marchandise de pain d'é-
 pices, qu'ils se jetèrent sur cette frian-
 dise, en feignant de croire qu'elle était
 là pour être distribuée à tout venant : —
 « Oh, quelle attention, s'écriaient-ils !
 » l'on donne encore ceci *gratis*. Vive le

» Roi ! » — La bonne femme eut beau dire , toute sa boutique fut pillée & mangée , sans qu'elle pût persuader que le régal était à ses dépens.

Un Juif nommé Melchisédech , le plus honnête homme de son métier (ce qui n'est pas faire l'éloge de sa probité) , perdit tout son argent au Jeu , & fut réconforté par un de ses amis , bon Israélite , c'est-à-dire , ne se faisant nul scrupule de tromper les gens de la nouvelle Loi. Cet Hébreu & *demi* n'avait pour lors que deux cannes , dont tout le mérite ne consistait qu'en une vaine apparence. Il en remit généreusement une à son confrère Melchisédech , & l'invita de s'associer avec lui le reste de la journée , pour trouver ensemble des dupes qui pussent les indemniser des caprices de la fortune. L'accord venait à peine d'être juré , que l'œil perçant de Melchisédech découvrit un jeune Militaire , qui lui parut une proie facile. — « Je suis trop connu pour me présenter moi-même , dit-il aussi-tôt à son camarade ; va jouer mon rôle auprès de ce jeune guerrier ; qu'il apprenne qu'en paix

» comme en guerre un bon soldat doit
 » toujours être sur ses gardes ». — Le
 second Juif entendit à demi-mot, s'éloi-
 gna du rusé personnage qui pouvait le
 rendre suspect, & s'approcha d'un air
 hypocrite du jeune homme qu'il voulait
 tromper, — « Je suis, dit-il, un pauvre
 » matelot qui revient des Indes. Le
 » besoin d'argent & l'envie extrême de
 » regagner mon pays, me forcent de
 » vendre ce jouc, le seul bien qui me
 » reste après mes folles dépenses & le
 » voyage de long cours que j'ai entre-
 » pris. Vous aurez ce jet superbe pour
 » la somme modique de trois louis : ce
 » n'est pas la moitié de sa valeur, car
 » il a plus de trente pouces ». — Séduit
 par le discours du fourbe, & tenté par
 la vue de la canne, l'Officier offrit jus-
 qu'à trente-six francs, qu'on n'hésita de
 prendre que jusqu'à ce qu'on fût sûr qu'il
 n'y avait pas moyen de lui excroquer
 davantage. Les deux Juifs partagèrent
 fidèlement, & chacun tira de son côté.
 Melchisédech garda la canne qu'il tenait
 de son confrère, & voici l'aventure qu'elle
 lui attira. Il était le soir du même jour
 dans un Café sur le Boulevard, lorsqu'il
 y vit entrer le jeune Officier, qui paraif-
 fait

fait tout fier d'avoir un jet de trente-six pouces. Le Militaire n'eut pas plutôt apperçu la canne du Juif, qu'en la méprisant, il lui montra la sienne, & lui dit de l'estimer. L'Israélite répondit qu'elle pouvait lui avoir coûté cinq louis, & lui proposa de troquer, vu que la sienne avait deux pouces de plus. Le jeune étourdi se laissa persuader de faire le troc, & donna douze francs de retour. Le Juif aurait dû se retirer; mais il s'amusa à boire quelques verres de liqueur. Tandis qu'il se délectait trop imprudemment, le Militaire, voulant s'appuyer trop fortement sur sa canne, eut la mortification de la voir se partager en deux. Furieux d'avoir été pris pour dupe, il sauta sur le pauvre Melchisédech, & lui appliqua maintes gourmades, en le traitant de coquin, de voleur, &c. Le Juif ne perdit point la tête, il se saisit de la canne qu'il venait d'avoir en troc, & la cassant par la moitié, il fit voir qu'elle était aussi enée. L'Officier, très-confus, craignit de passer pour un autre fripon, & laissa l'Israélite se retirer tout doucement.

Ceux qui emploient une partie de leur
Tome III. L

fortune à l'acquisition d'excellens tableaux, & de bonnes gravures, éprouvent différentes tromperies. Par exemple, les Marchands d'estampes un peu adroits savent persuader à certains Amateurs, que quand une estampe moderne est mise au jour, ils ne tiennent rien, s'ils n'ont cette estampe avant telle ou telle marque, & leur vendent le plus cher possible l'objet prétendu curieux.

Il est bon de remarquer au sujet de cette espèce d'agiotage, que l'épreuve même avant la lettre, n'est pas toujours une première épreuve, depuis que l'on a vu le propriétaire de plusieurs planches recherchées, couvrir lui-même l'écriture de ses planches, & en faire tirer des épreuves sans lettres. Il les glissait ensuite dans des ventes publiques, afin de mieux surprendre les *Curiolets*, & se moquait d'eux le premier en recevant leur argent.

Voyons maintenant quelques-unes des tromperies qui se pratiquent dans la vente des tableaux. Ceux qui en font le commerce n'enchérissent les uns sur les autres que pour la forme ; de sorte que les

tableaux leur sont adjugés aux trois-quarts de leur valeur ; & le partage qu'ils font ensemble du bénéfice , s'appelle entr'eux *révision*.

Quand un Amateur possède un bon tableau dans son cabinet, ils mettent tout en usage pour l'en dégouter , afin de l'avoir à vil prix.

Dans l'achat que fait l'Amateur , ils ne l'engagent à bien payer , qu'autant que le vendeur est de leur connaissance , ou qu'ils en reçoivent secrètement une gratification.

D'autrefois ils simulent des ventes publiques , les garnissent de mauvais tableaux , qu'ils enchérissent concurremment , jusqu'à ce que quelque prétendu Amateur donne dans le piège.

S'il leur reste une croûte dont ils n'aient pu se défaire , ils la noircissent , l'enfumement , & la portent mystérieusement chez une personne qui leur est affidée ; après quoi ils vont dire à l'Amateur facile à tromper , que quelqu'un veut vendre un chef-d'œuvre , dont on ignore le mérite ; qu'ils n'ont point fait cette précieuse acquisition , parce qu'ils manquent d'argent pour l'instant ; mais qu'ils sont charmés de la procurer

L ij

à l'homme estimable à qui ils en parlent.

Un de ces rusés Brocanteurs s'avisa de se présenter chez un amateur , vêtu en grand deuil , en pleureuses , les cheveux épars , & lui dit , la larme à l'œil , que son père venait de le laisser orphelin , & qu'il avait pour héritage , une quantité de tableaux.

Mais le meilleur tour de ces sortes de gens est celui-ci. L'un d'eux pria un riche Tapissier de lui garder , pendant qu'il irait à une vente , un tableau qu'il avait sous le bras. Au bout de quelques instans , un Particulier aposté exprès , feignit de marchander des meubles , & s'informa du prix du tableau déposé. Le Tapissier répondit qu'il ne pouvait le vendre , attendu qu'il n'était point à lui.

— « Eh bien , répliqua le quidam , si » vous me le faites avoir pour cent » louis , je vous en promets quatre pour » vous en témoigner ma satisfaction , » & les voilà d'avance ». — Le Brocanteur étant venu chercher son tableau , le Tapissier lui en offrit douze - cents livres ; il croyait duper ; mais ce fut lui qu'on prit pour dupe. Il ne put l'avoir à moins de deux-mille livres ,

qu'il paya comptant ; & il attend encore celui qui devait le lui acheter (1).



DES astuciers ou des filoux feignent de ramasser à vos pieds de prétendus bijoux de prix, & vous les vendent à bon marché, si vous êtes assez simple d'acheter du cuivre pour de l'or, ou du verre coloré pour des diamans.

Un des rusés trompeurs dont Paris fourmille, voyant passer dans la rue une cuisinière qui lui parut d'humeur crédule, parut ramasser un petit paquet qui contenait une coiffure. — « C'est une Va-
» lencienne que vous venez de trouver-
» là, s'écria aussitôt un homme apposté.
» — J'en donne dix-huit francs (ajoûta

(1) On racontait dans Paris, ces jours derniers, qu'un Fripier du Palais-Royal avait éprouvé cette astuce de la part d'un chevalier d'industrie, qui lui commanda pour 25 louis d'habits, après lui en avoir fait porter un à l'hôtel-garni où il logeait, & qui, voyant dans son magasin un tableau déposé, dit qu'il en donnerait mille écus. Mais quand le crédule Fripier alla lui porter le tableau, il le trouva décampé; en sorte qu'il en fut pour ses habits & pour l'achat du tableau. Mais on voit que cette historiette n'est qu'un réchauffé de celle que j'ai rapportée.

un second qui était aussi du complot ». La cuisinière crut faire un bon marché en achetant cette coiffure ; mais lorsqu'elle la fit examiner dans la maison où elle servait , on s'aperçut que la prétendue Valencienne n'était que de la batiste gaufrée.

Un autre de ces hommes industrieux parvint à atrapper un Particulier très-défiant , & qui se croyait au fait de toutes les ruses possibles : il ramassa à quatre pas du Particulier soupçonneux , une bague qui avait tout l'air d'être d'une certaine valeur ; c'était une cornaline , enveloppée dans un papier , sur lequel était écrit une reconnaissance d'un Orfèvre , qui déclarait avoir monté en or la cornaline ci-jointe , & avoir reçu de M. Damis la somme de trente-deux livres dix sous. A la vue de ce titre authentique, le Particulier ne fit nulle difficulté de donner un louis de cette bague , qui se trouva ne valoir , tout au plus , qu'une trentaine de sous.

N'achetez point des bas ou des gants dans la rue , si vous avez envie de les avoir entiers ; & quand vous marchandez

une chose , prenez garde qu'on ne vous la change , lorsque vous tournez la tête. Défiez - vous sur - tout de ces gens qui viendront marchander auprès de vous des objets qu'ils croiront pouvoir vous tenter.



MAIS il est des filoux qui tendent des pièges d'une toute autre conséquence. Nous allons en passer quelques-uns en revue. Un jeune homme , en robe-de-chambre & en pantouffles , les cheveux retrouffés avec un peigne , entra dans la boutique d'un Horloger , qui avait un Notaire pour voisin , & lui demanda une montre pour le Notaire. Après en avoir examiné plusieurs , le jeune homme en choisit une , en demanda le prix , & dit qu'il allait la faire voir au Notaire , & qu'il la rapporterait sur-le-champ , si elle ne convenait point. L'Horloger trompé par l'habillement négligé du jeune homme , le prit pour un des clerks du Notaire , & n'eut pas de peine à lui confier la montre. Mais ne le voyant point revenir , il alla chez son voisin , & fut confondu quand il lui entendit dire qu'il n'avait chargé personne d'une pareille commission.

L iv

Un homme âgé s'était retiré dans un petit appartement, rue Saint-Dominique, fauxbourg Saint-Germain; il y vivait mesquinement avec une vieille gouvernante, quoiqu'il fût riche; mais il éprouvait la passion des gens d'un certain âge, il était avare, & ne songeait qu'à amasser de l'argent; comme si l'on ne devait pas jouir quand on n'a plus que peu de tems à posséder son bien. Cet homme alla passer quelque tems à la campagne, & ne partit qu'après avoir recommandé à sa gouvernante de redoubler d'économie, & de tenir exactement les portes fermées. Son absence ne durait que depuis peu de jours, lorsque la bonne ménagère vit paraître dans l'appartement un homme en robe, en rabat, suivi de trois ou quatre Particuliers, qui lui déclarèrent que son maître était mort subitement, & que M. le Commissaire venait mettre les scellés. Etourdie de cette nouvelle, la gouvernante ne s'occupa que de sa douleur, tandis que les prétendus membres de la Justice feignirent d'inventorier les effets du défunt. Ayant trouvé dans le secrétaire une somme de 18-000 livres, ils requièrent

la bonne femme de se charger de cet argent ; mais elle témoigna une répugnance qu'ils étaient bien décidés à faire naître. Alors on lui dit qu'on allait dresser procès-verbal comme quoi M. le Commissaire restera chargé de cet objet, ainsi que des bijoux & de l'argenterie, qu'il n'était pas prudent de laisser sous les scellés. Quand ils se furent emparés de ce qu'il y avait de meilleur, ils prirent congé de la gouvernante, à qui ils laissèrent quelque argent, & qu'ils exhortèrent à se consoler & à garder fidèlement les meubles & le linge du défunt. Au bout de quelques jours, le maître revint & frappe à sa porte ; la ménagère ouvre & referme brusquement en appelant tous les Saints du Paradis à son secours ; elle croit voir un esprit. Étonné d'une telle réception, le vieillard frappe de plus belle, & fait un si grand vacarme, que tous les voisins accourent, & sont presque aussi effrayés que la gouvernante, le bruit de sa mort s'étant répandu dans tout le quartier. Enfin, le vieil avare entra chez lui, & faillit à mourir réellement, en apprenant ce qui s'était passé pendant son absence.

On s'appercevait depuis quelque tems, non sans la plus grande surprise, qu'il disparaissait presque chaque jour un couvert d'argent chez une personne d'un rang très - élevé. Etonnée d'un vol si souvent répété, & desirant d'en connaître l'auteur, la personne si souvent volée fit observer tout son monde, ainsi que les gens des amis qui mangeaient ordinairement chez elle; mais on ne put rien découvrir, & le Maître-d'hôtel lui dit qu'il répondait de la probité de tous les domestiques de la maison. Enfin, ne sachant plus quel moyen employer, M. de**** eut recours à M. le Lieutenant de Police, qui lui promit qu'un Exempt ou Inspecteur, fameux pour avoir fait les captures les plus difficiles, trouverait l'adroit filou, s'il était possible. L'Exempt de Police, après avoir réfléchi de quelle manière il s'y prendrait, dit à M. de**** qu'il fallait qu'il lui permît de venir manger à sa table, vêtu en homme de la première distinction, & qu'il se fît servir par deux laquais à grande livrée, mais qui ne seraient tout simplement que des mouches ou espions : si je découvre votre homme,

ajouta-t-il , je lui offrirai du tabac , quand nous sortirons de table. L'Exempt eut le bonheur de réussir dès le premier jour qu'il s'occupa de cet objet ; il vit l'un des convives glisser furtivement une cuiller & une fourchette dans sa poche. Les observations de ses accolites s'étant rencontrées avec les siennes, il offrit au noble filou une prise de tabac en sortant de table , ainsi qu'il en était convenu avec M. de **** , afin de le lui faire connaître. L'homme de qualité les fit aussi-tôt passer l'un & l'autre dans son cabinet , & conseilla au voleur de couverts de se fouiller lui-même , & de restituer ce qu'il venait de prendre. Qu'on se représente la confusion & la honte de cet homme , qui jouait un rôle brillant dans le monde , & dont la fortune consistait au moins en trente-mille livres de rente. On trouva chez lui ; dans un endroit écarté de son appartement , trois ou quatre douzaines de couverts d'argent , qu'il avait dérobés chez ses amis depuis quelques années , & qui étaient loin de le soupçonner. Afin d'éviter l'éclat , par égard pour sa famille , on le renferma comme un fou dans une maison de force. On prétend que lorsqu'il se vit pris sur le fait , il chercha , par une

plaisanterie , à repousser la honte dont il était couvert. — « Je ne suis point » coupable de vol , s'écria-t-il , puisque » Monsieur m'a souvent répété qu'il y » avait chaque jour chez lui un couvert » pour moi ». —

Un homme vêtu d'un uniforme bleu , galonné en argent , se présenta vers les huit heures du soir dans un hôtel-garni , & se fit donner une chambre ; il demanda ensuite un homme de confiance , pour aller chercher ses malles au Bureau de la Diligence ; on lui représenta qu'il était trop tard , que le Bureau serait fermé , & il remit la commission au lendemain. Mais comme il trouva qu'il aurait le tems , avant souper , d'aller faire un tour dans Paris , il voulut avoir un carrosse de remise , & se fit conduire dans une des principales maisons consacrées aux plaisirs des libertins. Il en sortit peu après avec une femme élégamment habillée , qu'il mena chez un Horloger , sous prétexte de lui faire présent d'une double boîte pour sa montre. La jolie Nimphe , accoutumée à être complaisante , laissa sa montre pour qu'on y ajustât cette double

boîte , & se rendit avec l'inconnu à l'hôtel où il devait loger. Il commande un souper délicat ; & tandis qu'on l'apprête, il veut donner à sa facile compagne de nouvelles preuves de sa générosité ; il fait venir un Bijoutier du voisinage , afin de changer les bracelets & les boucles de la Dame , pour des bijoux plus précieux, & il ôte lui même les ornemens qu'il va remplacer. Le choix étant décidé, il ouvre la fenêtre , & crie qu'on lui apporte de l'argent blanc pour deux doubles louis ; on tarde à venir ; il a l'air de s'impatienter, il descend en paraissant de mauvaise humeur , quoique le Bijoutier veuille lui épargner cette peine. Le Marchand & la Beauté peu cruelle attendirent son retour pendant une demi-heure ; commençant à perdre patience , ils descendirent eux-mêmes : l'homme à l'uniforme bleu n'était qu'un effronté filou , qui avait pris la fuite , après avoir enlevé adroitement l'argenterie qui était sur la table où l'on devait lui servir le souper ; en chemin faisant , il passa chez l'Horloger pour y reprendre la montre qu'il y avait fait laisser. Ainsi , la jolie courtisane en fut pour sa montre , ses boucles & ses bracelets d'or ; le Bijoutier , pour plusieurs

pires de boucles ; le Traiteur , pour les apprêts du souper & son argenterie ; & le propriétaire du carrosse , pour le loyer de la voiture.

Un chevalier d'industrie avait loué un carrosse de remise , & parcourait les rues de Paris , cherchant à duper quelqu'un , & ayant derrière son équipage un grand escogriffe qui passait pour son laquais ; il aperçut dans la boutique d'un Marchand d'étoffes une pièce d'un très-beau drap ; il descendit aussi-tôt de voiture , s'informa du prix de ce drap , & se retournant vers son prétendu laquais , il lui demanda si la couleur de cette étoffe n'avait pas quelque ressemblance avec la grande livrée. — « Oui , Monsieur le Marquis (répondit le coquin interrogé) , — « Eh » bien , poursuivit le filou , en s'adressant » au Marchand , je vais en prendre deux » pièces pour habiller tous mes gens ; » faites-les mettre dans ma voiture. Mais » je n'ai point assez d'argent sur moi ; » je viens de faire plusieurs emplettes , » qui ont épuisé ce que j'avais mis dans » ma bourse. Voilà toujours cinq louis » & ma montre : vous ne me connaissez

» point ; il est juste que je vous laisse
 » des nantissemens de ce que je vous
 » dois ». — Le Marchand fait quelques
 façons avant de garder la montre , & se
 laisse enfin persuader. Cette affaire con-
 sommée, le chevalier d'industrie s'éloigne
 & songe à tirer un meilleur parti de son
 adresse. En jetant de nouveau les yeux
 decôté & d'autre, il découvre chez un Hor-
 loger, rue Dauphine , deux magnifiques
 pendules, & forme le dessein de se les ap-
 propriier. Après être convenu du prix ,
 trouvant qu'elles valaient beaucoup mieux
 que son drap , il dit qu'il veut orner dans
 le même jour & son cabinet & son salon
 de compagnie , emporte les pendules , &
 laisse à l'Horloger son adresse & les deux
 pièces de drap , qui l'embarrassaient, lui
 dit-il, & afin de le rassurer sur le paiement
 qui devait être terminé dans la journée.
 On se doute bien que le rusé personnage
 avait indiqué une fausse demeure, & qu'il
 ne reparut plus. Mais voici le singulier
 de l'histoire. Le Marchand de drap ne
 recevant aucune nouvelle de son homme,
 résolut de vendre la montre qu'il avait
 eue pour gage ; voulant la faire estimer ,
 il s'adressa directement à l'Horloger qui
 avait remis les deux pendules au filou ,

& qui ne l'eut pas plutôt examinée , qu'il connut qu'elle était de cuivre doré , & pouvait valoir trente six francs. Le Marchand désespéré conta qu'il avait été pris pour dupe par un acheteur de mauvaise foi. — « Pour moi , j'ai été plus fin que » vous (dit à son tour l'Horloger) ; j'ai » livré deux pendules à un escroc ; mais » il m'a laissé , pour gage , deux bonnes » pièces de drap ; les voilà : comment » les trouvez-vous ? — Eh ! c'est mon » drap , » — s'écria le Marchand , qui prétendit qu'on devait le lui restituer , & courut consulter son Procureur. Le Praticien fut d'avis qu'il fallait plaider. Qu'arriva-t-il ? Il leur en coûta en frais les deux pièces de drap , la montre de cuivre doré , & encore deux-cents francs.

Une Dame du premier rang , étant à l'Opéra , jeta par hasard les yeux sur les bracelets d'une femme de distinction , placée dans une loge voisine de la sienne , & parut les fixer quelques instans avec attention. Ces bracelets étaient très-riches & entourés de magnifiques brillans. Un filou qui observait tout ce qui se passait , afin de mettre à profit les circonf-

tances , imagina qu'il y avait moyen de faire un bon coup. En conséquence de son projet , il se présenta dans la loge de la Dame qui possédait les diamans qu'il convoitait , & lui dit que la Princesse qui était placée à quelque distance d'elle , désirait admirer de plus près la beauté d'un de ses bracelets. La Dame ne fit nulle difficulté de lui en remettre un , & il disparut aussi-tôt avec sa proie. La Dame , étonnée de ne plus voir revenir son bracelet , envoya prier la Princesse de le lui rendre , si elle l'avait assez examiné. Mais que le Lecteur se peigne sa surprise, lorsqu'il lui fut répondu qu'on ignorait ce qu'elle voulait dire. Elle ne douta point qu'elle n'eût été volée , & tâcha de se consoler , en se disant qu'il lui restait au moins un bracelet , & que la dépense ne serait pas si grande pour réparer sa perte , que si on les lui avait pris tous les deux. Quelques jours après un homme habillé en Exempt de Police , vint lui dire que le Magistrat respectable qui veille au bon ordre & à la tranquillité de cette Capitale , avait recouvré son bracelet , mais qu'il ne voulait le lui rendre qu'après l'avoir confronté avec l'autre. La Dame ne soupçonna point que le prétendu

Exempt n'était que son voleur déguisé ; elle lui donna ce qu'il était venu chercher , & perdit pour toujours ses deux bracelets.

M. de**** étant au Spectacle de l'Ambigu Comique , à côté d'un de ses amis, voulut lui donner du tabac ; il fouille dans ses poches ; & au-lieu d'y trouver deux tabatières qu'il avait coutume d'y porter , il n'en trouva plus qu'une. —
 » Heureusement , dit-il à son ami , que
 » le filou ne m'a pris que celle de carton ;
 » il a eu la délicatesse de me lais-
 » ser ma boîte d'or ». — A la sortie du Spectacle , il eut envie de prendre du tabac ; mais le filou s'était ravisé : M. de**** ne trouva plus ni tabatière de carton , ni tabatière d'or.

Un soir qu'on était fort pressé au parterre de la Comédie Italienne , un Provincial sentit une main se glisser dans son gousset , il la saisit aussi-tôt , & allait crier au voleur , lorsque celui qu'il venait de prendre sur le fait , lui demanda s'il était bien certain qu'il eût mis la main dans sa poche. — « Je n'ai pas lieu d'en

» douter, (lui répondit brusquement le
 Provincial) » puisque je la tiens encore.
 — Ah ! Monsieur, que je vous ai d'obli-
 » gations ! (reprit le filou d'une voix
 basse) » j'étais sur le point de faire une
 » belle sottise : on est tellement ferré ici les
 » uns contre les autres , qu'on prend fa-
 » cilement la poche de son voisin pour
 » la sienne. Dans la crainte des filoux ,
 » dont on ne faudrait trop se déier , je
 » me disposais à faire changer de gousset
 » à trois écus de six livres , & j'allais
 » tout bonnement les mettre dans le
 » vôtre, si vous ne m'aviez pas averti de
 » mon erreur : encore une fois , que je
 » vous suis obligé » ! — Il ouvrit alors
 la main , & montra qu'il tenait en effet
 trois écus de six francs , que le Provin-
 cial lui conseilla de bien ferrer ; ce qu'il
 ne manqua pas de faire ; & , tout en le
 remerciant , il se perdit dans la foule.
 Dès qu'il fut éloigné , le Provincial vou-
 lut aussi , par précaution , mettre la main
 sur son argent ; mais il s'aperçut , à son
 grand regret , qu'il venait d'aider à se
 voler lui-même.

Un autre jour un honnête homme étant

dans ce même parterre , sentit un mouve-
 ment à ses côtés qui lui fit craindre qu'on
 ne vînt de lui prendre sa boîte d'or ; il
 chercha promptement à s'éclaircir de la
 vérité du fait , & connut , avec douleur ,
 qu'il ne s'était point trompé. La mauvaise
 mine de certain quidam , qu'il apperçut
 près de lui , fit tomber ses soupçons direc-
 tement sur le voleur. Aussi-tôt il le saisit par
 le bras , & lui dit à l'oreille , dans la crainte
 de troubler le Spectacle : — « Vous venez
 » de m'escamoter ma boîte d'or ; rendez-
 » la-moi , sinon je vous fais arrêter par la
 » Garde. — Si vous faites le moindre
 » bruit , vous me perdez , répond le vo-
 » leur en tremblant ; il est vrai que je
 » vous ai subtilisé votre boîte ; mais
 » faites - moi le plaisir de la reprendre
 » vous-même dans ma poche , afin que
 » les personnes qui nous entourent , ne
 » s'apperçoivent de rien ». — L'honnête
 homme se prêta bonnement au desir du
 filou. Mais à peine se fut-il mis en devoir
 de le contenter , que celui - ci cria de
 toutes ses forces *au voleur*. On crut aisé-
 ment qu'il avait raison , en voyant que
 la main d'un de ses voisins s'était en effet
 introduite dans sa poche. La Garde arriva
 sur-le-champ , mit la main sur le collet

de l'honnête homme, très-confus de sa simplicité. Ce que l'aventure eut de plus désagréable pour lui, c'est que, pendant qu'il protestait de son innocence, & découvrait toute la fourberie, le rusé filou, nanti de la boîte, se glissa dans la foule, & court encore.

Il s'est fait au parterre de l'Opéra un vol d'une manière aussi adroite. Un Etranger très-riche avait coutume d'aller à cette place, trouvant qu'on y jouissait mieux du Spectacle. Un filou observa qu'il avait de superbes boucles à diamans, & résolut de les escamoter. Pour cet effet, il en achette de fausses qui avaient beaucoup d'apparence; il se met à côté de l'Etranger, lie conversation avec lui, & se plaint des filoux qui se glissent partout; — « Je vais ôter mes boucles, » ajouta-t-il, parce qu'un de ces coquins » pourrait me les dérober ». — L'Etranger enchanté de l'avis, suit l'exemple du fourbe; il ôte aussi ses boucles & les met dans sa poche. Mais à la fin du Spectacle, l'honnête homme veut remettre ses boucles, les cherche, & ne les trouve plus.

Au parterre du même Spectacle , un Particulier desira savoir l'heure qu'il était, & ne trouva point sa montre. Il ne douta pas qu'on ne vînt de la lui voler ; fixant tout près de lui un homme d'assez mauvaise mine , il lui dit : — *Monsieur, rendez-moi ma montre, ou je vous fais arrêter* ». L'homme à la mauvaise mine s'approche, & lui dit tout bas : — *Tenez, Monsieur, la voilà ; ne me perdez point.* Le Particulier , de retour chez lui , fut bien étonné de voir sa montre qu'il avait oubliée, & d'en avoir une autre dans son gousset.

Pliant sous le poids d'une caisse énorme, un homme entra un jour chez une vieille Dame qui tenait un hôtel-garni, & dit qu'il lui apportait cent bouteilles de vin d'Espagne, & qu'il fallait trois louis, tant pour le transport que pour les droits. La bonne femme étonnée, qui n'attendait aucun présent de cette espèce, balançait à le recevoir, lorsque le porte-faix lui remit une lettre à son adresse, datée de

Madrid, dans laquelle on lui mandait que quelqu'un qui avait long-tems logé chez elle, & lui avait de grandes obligations, tâchait de témoigner sa reconnaissance par le vin d'Espagne qu'il lui envoyait. On ajoutait que l'on gardait l'anonyme, afin de jouir de son embarras, & pour qu'elle n'entreprît point de s'acquitter d'une bagatelle qui lui était due à juste titre. Toutes ces raisons étaient plausibles, & la vue de la caisse bien cordée, numérotée, étiquetée, achevait de confirmer la chose. L'hôtesse, charmée de posséder un vin dont elle comptait se défaire avantageusement, donna les trois louis au porteur, qui se retira très-satisfait. Le premier transport de sa joie étant calmé, la bonne femme eut envie de goûter l'excellente liqueur ; elle s'empresse de lever le couvercle de la boîte, & ne trouve que des bouteilles remplies d'eau.

Les personnages trop industrieux qui remplissent la Capitale ne se contentent pas de montrer leurs dangereux talens, ils prouvent aussi quelquefois leur effronterie & leur audace. Ils poussèrent la hardiesse jusqu'à voler l'Exempt même qui s'était rendu

redoutable par sa vigilance à les poursuivre. Un jour que , vêtu de son plus bel uniforme , il parcourait la Foire Saint-Ovide , examinant si la Police était bien observée , un audacieux filou s'approcha doucement , & lui coupa le derrière de son habit. Peu satisfait du succès de son effronterie , le hardi coquin alla le lendemain chez l'Exempt , à l'heure qu'il le savait sorti , & dit qu'il était un garçon tailleur , & venait de la part de Monsieur , chercher , afin de le raccommo-der , l'habit dont la veille de rusés filoux , dignes d'être pendus , avaient osé couper le derrière. Sa commission parut très-vraisemblable , on lui donna ce qu'il demandait ; & l'honnête Exempt n'a jamais pu découvrir son voleur.

Un autre filou , non moins rusé , qui , sans doute , avait eu occasion de voir la montre d'un Religieux Augustin , forma le dessein de la faire changer de maître ; & voici comment il s'y prit. Il affecta tous les dehors de l'hipocrisie , alla trouver le bon Père dans sa chambre , & le pria de l'entendre en confession. Le pieux Directeur l'accueillit avec transport , & pleura

pleura de joie en contemplant à ses pieds ce pêcheur repentant. Mais le fourbe, qu'il croyait converti, tout en l'amusant par de beaux discours, s'emparait de la montre, objet de ses desirs, en la tirant adroitement du gousset du Révérend Père. Son projet exécuté, il redouble ses sanglots, & s'écrie : — « Je m'accuse d'a-
 » voir volé une montre. — Ah ! mon
 » cher fils, (lui dit charitablement le
 Moine) » deviez-vous convoiter le bien
 » du prochain ! — J'en demande pardon
 » au Ciel, reprend le tartuffe ; je vais
 » vous faire présent de cette montre,
 » afin que vous priiez Dieu pour moi.
 » — Non, je ne puis l'accepter comme
 » un don ; si je m'en charge, c'est pour
 » la restituer à son maître. — Mais, mon
 » Père, insiste le fourbe, j'ai voulu la
 » lui rendre moi même ; il l'a refusée.
 » — En ce cas, vous pouvez la garder
 » en conscience ». — Après avoir si bien
 joué son rôle, le filou se retira, laissant
 le bon Père tout édifié.

Une troupe de filoux s'avisèrent un
 jour d'une singulière ruse, pour escamo-
 ter à leur aise une boîte d'or, une belle

Tome III,

M

montre & une bourse très bien garnie, qu'ils avaient remarquées à un jeune Seigneur qui entendait la messe aux Petits-Pères. L'un d'eux vint lui dire à l'oreille : — « Une jeune femme est éperduement » amoureuse de vous, Monsieur, & de » sire avoir votre portrait, en attendant » qu'elle puisse vous procurer les moyens » de la connaître. Afin de la faire jouir » sur-le-champ de la satisfaction qu'elle » souhaite, je vais vous crayonner sur » une carte dans mon chapeau, sans qu'on » s'en apperçoive : ayez soin seulement » de vous tenir dans la même attitude, » & ne faites aucun mouvement ». —

La singularité de l'aventure engagea le jeune Seigneur à ne pas manquer de complaisance ; d'ailleurs, il était délicieusement affecté par l'idée d'une bonne fortune. Tandis qu'il se prêtait, de la meilleure foi du monde, aux intentions du prétendu Peintre, plusieurs filoux vinrent se mettre à genoux auprès de lui, & s'emparèrent adroitement des objets de leur convoitise. Les voyant éloignés avec leurs proies, le Peintre se hâta d'aller les joindre, après avoir dit au jeune Seigneur trop crédule : — « Mon- » sieur, soyez sûr que je vous ai bien » atrapé ».

Il n'est sorte de ruses que n'emploient les chevaliers d'industrie. L'un de ces maîtres fourbes s'avisâ d'imiter l'uniforme d'un Exempt du Commerce; & arrêta dans la rue un Particulier, lui fit donner sa canne, son épée, le conduisit aux environs de l'hôtel de la Force, & disparut.

Un autre Particulier fut arrêté chez lui, comme par ordre du Roi, & sous prétexte de visiter ses papiers, on lui vola son argent & ses bijoux; ensuite on le fit monter dans un fiacre, accompagné d'une espèce d'Exempt, qui descendit auprès de la Bastille, en lui disant qu'il allait prévenir le Gouverneur.

Un Gascon s'était lié d'amitié avec un homme très-riche de Paris, mais qui avait toujours refusé de lui ouvrir sa bourse. Le Gascon, étant de retour dans son pays, avait toujours sur le cœur de n'avoir pu atraper son cher ami le Parisien. Il résolut d'en venir à son honneur, & de lui arracher pied ou aîle : la connaissance

M ij

qu'il avait de l'avarice de son homme lui donnait l'espoir de réussir. En conséquence, il lui écrivit qu'il avait découvert dans sa petite ville de Gascogne un vieillard très-riche, qui portait son même nom, & se trouvait être son-proche parent. Sur le bien que je lui ai dit de vous, ajoutait le fourbe, il se propose de vous faire son héritier. L'intéressé Parisien donna tête baissée dans ce panneau, sur-tout quand il eut reçu une lettre de son prétendu cousin, & n'eut pas de peine à suivre les conseils du Gascon, qui lui manda de faire de petits présens au riche parent qu'il lui avait déterré, afin de le maintenir dans les sentimens favorables où il était à son égard. Une année entière s'étant passée sans que le cousin mourut, l'avidé héritier de la Capitale se lassa de faire le généreux, & crut devoir écrire au principal Magistrat de l'endroit, pour le prier de s'informer du vieillard dont il attendait tous les biens. La réponse qu'il reçut dissipa pour jamais les douces illusions dont il s'était bercé, & lui fit voir que certains Gascons ne sont pas plus véridiques de loin que de près,

et il se mit à chercher un autre héritier.

Un carrosse élégant s'arrêta devant la

porte d'une fameuse Lingère ; elle en vit descendre un vieillard richement vêtu , suivi d'un jeune Abbé. Ces deux inconnus , dont l'extérieur & la physionomie étaient très - respectables , demandèrent pour vingt - mille francs des plus belles dentelles. Après qu'ils eurent bien examiné la riche emplette qu'ils se proposaient de faire , ils voulurent qu'on la mît dans une petite boîte , qu'ils ficelèrent avec soin , & sur laquelle l'un d'eux apposa le cachet de ses armes ; ensuite ils prièrent la Lingère de ferrer cette boîte jusqu'à leur retour , qui ne serait retardé que par le tems d'aller chez leur Banquier , chercher l'argent dont ils avaient besoin. Mais plusieurs jours s'étant écoulés sans qu'on les vît reparaître , la Marchande jugea à propos de reprendre ses dentelles ; elle ouvrit la boîte , & fut confondue de n'y trouver que du coton : le vieillard & l'Abbé avaient escamoté la boîte qui contenait les dentelles , & l'avaient remplacée par une autre entièrement semblable.

L'historiette suivante qui a couru dans tout Paris , est l'imitation d'une autre

M iij

beaucoup plus ancienne. Une vieille Dame, ayant tout l'air d'une bonne dévote, se présenta dans un magasin considérable de dentelles, vers les huit heures du matin, & se dit chargée d'une acquisition pour M. le Curé de S****. Elle mit à part ce qui lui parut convenable, & se chargeant de tout, elle demanda quelqu'un pour venir prendre le paiement. On lui donna une jeune fille, qu'elle conduisit dans l'église de Saint-Sulpice : voyant un Prêtre dire la messe au maître-autel, elle observa que M. le Curé était le Célébrant, & qu'il fallait attendre qu'il se rendît à la sacristie. Lorsque la messe fut achevée, elle s'approcha du Prêtre, & le pria tout bas de réciter un évangile sur la tête de cette jeune fille là présente, dont l'esprit était menacé de tomber en démence, & se tournant vers l'apprentie Lingère, elle lui cria : Monsieur va vous satisfaire. En parlant de la sorte, elle s'approcha de la sacristie, & s'éloignant peu-à-peu, elle trouva le moyen de s'esquiver. Cependant, le Prêtre se mit en devoir de réciter ses *oremus* ; & la petite fille de demander de l'argent ou ses dentelles ; plus elle parlait de dette, plus le bon Prêtre la croyait sote. Enfin

on s'expliqua de part & d'autre , & l'apprentie courut vainement après sa voleuse.

Un homme dont tout annonçait la vaste opulence , & qu'un brillant uniforme faisait paraître Officier supérieur , se présenta chez un des premiers Banquiers de cette Capitale , au moment où il allait faire mettre ses lettres à la Poste , & lui demanda une lettre de change de cent-mille francs sur son frère Banquier à Rouen. Les cent-mille livres ayant été fournies en or , M de**** expédia la lettre-de-change , & écrivit tout de suite à son frère de Rouen qu'il venait de tirer sur lui pour une telle somme. Mais dans l'après-dîner le prétendu Seigneur revint , & rendit la lettre-de-change , en alléguant que le Ministre avait contremandé la destination de son Régiment. On lui remit ses espèces , & le Banquier ne songea plus à cette affaire. Il n'eut que trop lieu d'y penser , quand son frère lui manda qu'il avait payé à son ordre , la somme de cent-mille livres. La chose soigneusement examinée , on connut que l'écriture du Banquier de Paris avait été

M iv

si bien contrefaite , qu'il était impossible de s'appercevoir de la supercherie

La Capitale , observe M. Desessarts , offre chaque jour des exemples d'escroqueries. Le luxe & la débauche y ont corrompu les mœurs de presque toutes les classes de la Société. Un escroc conçut le projet de s'enrichir par le commerce de chevaux , sans dépenser un sou. Pour cet effet, il allait au marché public, & comme les dehors en imposaient aux Marchands, & qu'il paraissait dire son véritable nom , on lui laissait essayer le plus beau cheval dont il avait fait choix. Il commençait par aller au pas, & lorsqu'il était à une certaine distance, il s'éloignait au grand galop. Le Marchand, prévenu en sa faveur, voyant ce manège sans inquiétude, y applaudissait même. Ce n'était qu'après avoir attendu plusieurs heures, qu'il connaissait qu'on l'avait pris pour dupe. Mais ce qui serait incroyable, si le fait n'était attesté de manière à ne pouvoir être révoqué en doute, c'est que le hardi chevalier d'industrie osa répéter, dans le même Marché, trois fois de suite un pareil stratagème, & que cela lui fut

possible. Il ne bornait pas là toute sa fourberie ; monté sur le superbe cheval qui ne lui avait guère coûté, il allait chez un sellier : — « Cette selle ne me convient point, disait-il ; changez-la moi contre une autre ». — Quand le marché était terminé, que la nouvelle selle était placée, il voulait s'assurer si elle allait bien, & s'affermissant sur les étriers, il piquait des deux, & décampait sans rien dire.

On n'a pas encore vu tout le savoir faire de cet effronté coquin. Il était dans l'usage de quitter sans payer tous les hôtels-garnis où il logeait. Dans une de ces maisons où il avait établi, pour quelques mois, sa gratuite résidence, le hasard lui fit lier connaissance avec une femme trop confiante, qui lui fit l'aveu qu'elle désirait trouver une place. Aussi-tôt l'escroc, imitant l'exemple d'une infinité de gens, se donne pour un homme répandu dans la meilleure compagnie, aimé des Ministres, & en état de rendre les plus grands services. Il parait agir, solliciter, faire des démarches pour sa protégée, & le tout aboutit par s'emparer d'une partie de ses effets, & à se transporter dans un quartier éloigné.

M v

Enfin les plaintes multipliées qu'on faisait de toutes parts contre cet homme dangereux , engagèrent de mettre à la poursuite des mouches, des espions, des Exempts ; de tels furets eurent bientôt éventé sa piste , & parvinrent à l'arrêter. Par arrêt du Parlement, du 17 Juin 1785 , il fut condamné à être mis au carcan au Marché aux chevaux , & à y demeurer depuis trois heures jusqu'à cinq ; à être fouetté & marqué , & aux galères pour neuf ans. Digne sort d'un escroc de son espèce , & qu'il est permis de souhaiter à tous les semblables.



UN Officier logé dans un hôtel-garni, sur le point de joindre son Régiment, étant seul un matin dans son lit, en proie à mille réflexions, faute de pouvoir dormir, se mit à songer qu'il avait eu tort de laisser la clé à la porte de sa chambre, attendu qu'il serait facile de venir doucement lui dérober sa redingote. Tandis que de pareilles idées lui roulaient dans la tête, un Menuisier montait lentement, chargé d'un cercueil pour un homme qui venait de mourir dans la chambre prochaine. Le Menuisier, croyant se pré-

fenêtrer chez le mort , ouvre la porte de l'Officier , & dit en entrant : — « Voilà » une bonne redingote pour l'hiver ». — Le Militaire , que ses craintes rendent attentifs au moindre bruit , ne doute pas qu'on ne vienne le voler , & qu'on ait dessein de commencer par prendre sa redingote qu'il avait laissée sur une chaise au pied du lit ; il saute promptement à terre , & se met à courir , tout en chemise , après le prétendu voleur. Le Menuisier , voyant paraître quelque chose de blanc , recule , saisit d'effroi , laisse tomber le cercueil dans l'escalier , & se sauve à toutes jambes , ne doutant point qu'il n'ait le mort à ses trousses.



IL était autrefois dans Paris des filous de chair humaine , si j'ose m'exprimer de la sorte , c'est à-dire , des racoleurs , qui tendaient mille pièges aux jeunes gens , pour les enrôler par surprise , & souvent même par force. Mais une Ordonnance de Louis XVI a fait disparaître cet étrange abus , qui occasionnait de grands désordres , & ne produisait que de bien mauvais soldats. Il est aussi curieux qu'utile de passer en revue quelques - uns des

M vj

principaux tours d'adresse de ces singuliers recruteurs. Ils en voulaient depuis long-tems à un jeune homme , doué d'assez de finesse pour savoir éviter tous leurs pièges , & qui était à Paris pour étudier en Chirurgie. Enfin deux de ces faux Militaires résolurent de l'atraper , & en employant même le moyen le plus simple. En effet, sans chercher tant de façons, ils ne se défirèrent point du harnois militaire , & allèrent un jour se tenir sur le passage de celui dont ils prétendaient faire un héros malgré lui. Le jeune homme n'eut garde de former aucun soupçon en les voyant couverts d'un habit qui n'annonce que les défenseurs & non les oppresseurs des Citoyens. Mais les deux racoleurs n'étaient ni philosophes ni vraiment soldats. Dès qu'ils l'apperçurent de loin , ils seignirent d'être furieux l'un contre l'autre , & se mirent à se quereller avec une éloquence grenadière ; le jeune homme, dans une profonde sécurité, avançait toujours tranquillement , & ne fut pas plutôt à l'endroit où l'on cherchait à l'attirer , qu'il reçut un vigoureux soufflet , que l'un des disputans semblait adresser à son compagnon. Peu content de la méprise , il tire son épée , & fond sur le

mal-adoit, qui se mettant en garde, s'écrie qu'il va se venger du nouveau venu, & le punir d'avoir apporté exprès sa joue à la place de celle de son ennemi. Les racoleurs triomphent d'avoir enveloppé leur proie dans les filets qu'ils viennent de tendre. La garde accourt, on arrête le jeune homme, on le traîne en prison pour avoir osé attaquer des gens qui, par ordre du Roi, sont chargés du soin de faire des recrues. Le malheureux cherche en vain à se justifier; les apparences lui sont contraires; on lui signifie qu'il ne peut sortir promptement qu'en se faisant soldat. La douleur l'aceable; il manque d'argent, de secours; la perte de sa liberté le désespère: afin de se la procurer tout de suite, il se résoud à la vendre pour huit ans, tandis qu'avec un peu de patience il l'aurait certainement recouvrée au bout de huit jours.

Un fils unique était près de rentrer chez son père, lorsqu'en traversant une rue, il vit un homme ramasser presque à ses pieds un assez beau diamant. — « Cette bague serait elle à vous, Monsieur, lui demanda-t-il ensuite? » — Sur

la réponse négative qu'il reçut, il s'écria : — « Eh bien, il est juste que vous en ayez votre part, puisque je l'ai trouvée » auprès de vous ». — Le jeune homme crut devoir profiter de la complaisance de ce Particulier; il le suivit chez un Bijoutier, qui lui compta cent écus, dont le Parisien reçut aussi tôt la moitié, accompagnée des plus vives instances de venir boire bouteille dans un cabaret où le vin était excellent. Ce Particulier paraissait trop rempli de probité, pour que le jeune homme pût refuser de se rendre à ses prières. Mais à peine eut-il mis le pied dans le cabaret qu'on lui avait désigné, que plusieurs hommes armés sortirent de derrière une tapisserie, se jetèrent sur lui, le forcèrent, le pistolet sous la gorge, à signer son engagement, & l'obligèrent de restituer une partie des cinquante écus qu'il venait de recevoir.

Un autre fils de famille, instruit des stratagèmes que les racoleurs mettent en usage, ne croyait pas avoir lieu de craindre d'en être un jour la victime; il venait même de se garantir d'un de leurs tours, & de s'acquérir par sa prudence

la réputation d'homme d'esprit, quand il se laissa prendre, comme tant d'autres, dans les filets de ces guerriers postiches. Avant de rapporter sa défaite, je vais faire le récit de sa victoire.

Il se promenait au Luxembourg, dans la galerie de Rubens, lorsqu'il entendit deux Abbés se disputer avec chaleur. Sa curiosité le fit approcher; l'un d'eux s'écria alors : — « Je gage vingt-cinq » louis ». — L'autre consentit à la gageure, & se tournant vers le témoin bienveillant : — « Jugez-nous, Monsieur, lui » dit-il; je m'en rapporte à vous : de quel » Peintre sont ces tableaux ? — De » Rubens, répondit le jeune homme. » J'ai donc gagné, s'écria celui qui avait » porté la première parole, puisque » Monsieur prétend qu'ils sont de Le- » brun ». — L'autre petit-collet, un peu confus, tira sa bourse, & paya la gageure. Celui qui venait d'avoir gain de cause, pria le jeune homme de prendre sa part d'un bon souper qu'il voulait payer. Il y consentit avec plaisir : qu'avait-il à craindre dans la compagnie de deux Abbés ? Cependant il fit en chemin quelques réflexions; il ne lui parut point naturel qu'un homme un peu instruit

ignorât de quel Peintre étaient les tableaux d'une galerie aussi célèbre que celle du Luxembourg ; d'ailleurs , le pari de vingt-cinq louis était considérable. Tout mûrement considéré , ce souper lui parut suspect. Pour prévenir tout accident , il feignit de se rappeler d'une affaire qui l'obligeait à ne point accepter la partie proposée. Les deux Abbés furent déconcertés ; ils se parlèrent tout bas , & s'efforcèrent ensuite de le retenir par des instances réitérées. Mais , voyant qu'il persistait à vouloir s'éloigner , ils changèrent de langage , le prirent au collet , en jurant qu'ils les suivrait de force ou de gré. Sur ces entrefaites , deux soldats s'approchèrent l'épée à la main , en s'écriant qu'ils feraient bien marcher ce fripon opiniâtre. Alors le jeune homme eut recours à la légèreté de ses jambes , qui le sauvèrent du péril qui menaçait sa liberté.

Voici maintenant comment il eut le malheur de se laisser surprendre. Passant dans une rue écartée d'un des fauxbourgs de cette Capitale , il aperçut deux hommes très-bien mis , qui , marchant à quelque distance de lui , paraissaient fort en colère l'un contre l'autre. Les paroles piquantes

qu'ils se répondaient mutuellement, augmentant leur fureur, ils s'arrêtèrent, mirent l'épée à la main, & se poussèrent de terribles botes. Le jeune homme fut contraint d'être spectateur du combat. Mais il n'eut pas le tems de s'impacienter; l'un des plus animés, se livrant trop sans doute au fer de son ennemi, reçut un grand coup d'épée, & tomba noyé dans son sang: le vainqueur prit aussi-tôt la fuite. La rue où les deux champions venaient de s'attaquer n'étant bordée de chaque côté que par une longue muraille, le blessé pouvait mourir sans secours. Touché de son triste état, le jeune homme s'en approcha humainement. — « Ah! Monsieur, lui dit celui-ci » d'une voix faible, conduisez-moi, au » nom de Dieu, chez le premier Chirurgien; je sens que je n'ai pas une » heure à vivre ». — L'honnête jeune homme le prit aussi-tôt sous le bras, & le soutint du mieux qu'il lui fut possible, en l'aidant à marcher. Que je vous ai » d'obligations, s'écriait le blessé! Je » soupçonne que le malheureux qui sera » cause de ma mort, est un coquin de » racoleur. Défiez-vous de ces gens-là; » ils cherchent dispute à ceux dont la taille

» leur plaît ; on veut leur tenir tête ;
 » la garde survient , & traîne en prison
 » celui qui est insulté : bien souvent il
 » n'en peut sortir qu'en se faisant soldat.
 » Le racoleur à qui je viens d'avoir af-
 » faire, se flattait de m'épouvanter, ou qu'il
 » serait soutenu par le Guet ». — Tandis
 que le blessé parlait de la sorte , celui
 qui le conduisait vit le nom d'un Chirur-
 gien écrit en grosses lettres au - dessus
 d'une porte ; il crut devoir entrer dans
 cette maison. Une espèce de frater l'intro-
 duisit, lui & son malade, dans une grande
 vilaine chambre , où il fut bien sur-
 pris de trouver le spadassin qui venait
 de montrer sa valeur , & une douzaine
 de recruteurs avec lui. Le blessé prit alors
 tout-à-coup des forces , & tirant de des-
 sous son habit une vessie dans laquelle il
 y avait encore un peu de sang : — « Je
 » n'en ai plus besoin , s'écria-t-il , la dupe
 » est tombée dans nos filets : le père Frela-
 » tier peut ôter de sa porte l'enseigne du
 » Chirurgien, & remettre le bouchon qui
 » indique la taverne ». — Aces mots on
 pressa le pauvre jeune homme de s'enrôler
 de bonne grâce ; il voulut résister , dix
 épées furent tournées contre sa poitrine :
 l'amour de la vie l'obligea de signer son

engagement. Ses nouveaux camarades l'embrassèrent avec transport, & prétendirent avoir procuré au Roi un bon soldat.



DES filous & des coupe-jarets, il est tout naturel de passer aux voleurs. Un fils de famille était assez perversi pour aller souvent la nuit attendre les passans au coin d'une rue, & leur voler leur montre ou leur bourse. Ce misérable s'étant emparé de la sorte d'une très-belle montre à répétition, se hâta de se rendre chez lui sans faire attention qu'il était suivi de loin par la personne qu'il venait de voler. Cette personne alla le lendemain de grand matin trouver le père du jeune homme, & lui avoua ce qui s'était passé la nuit précédente. Quel coup de poignard pour un tendre père, aussi rempli de probité que d'amour pour ses enfans ! — « Ah ! Monsieur, s'écria ce respectable vieillard, vous venez de me donner le coup de la mort. Cachez, je vous en conjure, le crime du malheureux qui me déshonore. Vous allez ravoit votre montre, & vous verrez que la justice paternelle est

» aussi sévère que celle qui tient le glaive
 » des lois ». — A ces mots il passe dans la
 chambre de son fils, & apperçoit la montre volée. Il lui demande d'où il tient ce riche bijou; & comme il hésite à répondre, troublé par la vue de la personne qui accompagne son père: — « Malheureux ! reprend le vieillard, le Ciel a permis que je sois instruit de ton infâme conduite; il vaut mieux que tu périsses de ma main que de celle du bourreau »: — & il lui brûle la cervelle d'un coup de pistolet.

Un mendiant trouva le moyen de dérober un melon; & voulant se régaler, il se rendit dans une des guinguettes qui sont aux environs de Paris. Dès qu'il eut demandé une bouteille de bon vin, une escouade du Guet vint se placer autour d'une table voisine de la sienne. Ces soldats n'avaient d'autre dessein que de boire un coup en passant; mais le mendiant, dont la conscience n'était point tranquille, s'imagina qu'on s'était apperçu qu'il avait pris le melon, & qu'on venait pour l'arrêter: aussi-tôt il s'effraie, se lève, change de table, & se troublant de plus-en-plus,

croit devoir s'en aller sans avoir ni bu ni mangé. La Garde , qui avait remarqué son embarras , & observait tous ses mouvemens , accourut lui mettre la main sur le collet. Il déclara pour lors qu'il n'était point mendiant , quoique ses haillons prouvassent le contraire , & qu'il avait un domicile. Contre son attente , on le conduisit dans la maison qu'il avait indiquée , & l'on y fit une perquisition exacte : Qu'on juge si l'on eut lieu d'être surpris : on y trouva beaucoup d'effets précieux , comme montres , pendules , & principalement une grande quantité de vaisselles d'argent , marquées de différentes armes. Le prétendu mendiant était un ancien voleur , qui , après avoir échappé à toutes les recherches de la Justice , fut enfin pris pour avoir cédé à l'envie de s'emparer d'un melon.

MM. L*** & H*** , habiles Médecins de la Faculté , furent mandés pour aller en consultation chez un gros Fermier des environs de Paris. Ils s'y rendirent dans un carrosse de remise , & voulurent absolument s'en retourner au milieu de la nuit , quoiqu'on leur représentât qu'il

pouvait y avoir du danger. Les craintes qu'on avait eues à leur égard ne se réalisèrent que trop. Ils furent arrêtés par une troupe de voleurs, qui, le pistolet au poing, leur demandèrent la bourse ou la vie. L'un des Docteurs la donna aussi-tôt fort poliment, l'autre la jeta par terre; ce qui lui valut une mercuriale des voleurs, accusant son procédé d'être malhonnête. Ils croyaient en être quittes, mais on leur demanda leurs bijoux, & on les obligea de descendre de voiture, afin de mieux les dépouiller des superfluités du luxe; tremblant & désespéré, le Docteur jugé impoli glissa sa montre dans sa culote; mais elle y fut trouvée, & il essuya le reproche d'avoir de la mauvaise foi. Lorsqu'il fut question de prendre congé de ces moralistes de grand chemin, les Esculapes dévalisés témoignèrent avoir quelque appréhension de faire encore quelque fâcheuse rencontre. —

» Allez hardiment, leur dirent les voleurs; nous vous avons mis à même de ne rien craindre ». —

Une bonne Fermière fut plus heureuse que ces deux Docteurs. Elle revenait de

vendre ses denrées , & rapportait chez elle une somme assez considérable , qu'elle n'avait pu donner au Bourgeois dont son mari faisait valoir les terres ; montée sur une fringante jument , elle se hâtait d'arriver dans sa famille , quand , dans un endroit écarté , elle rencontre un voleur , monté sur un cheval entier , & se voit contrainte , pour répondre à son compliment , de lui donner quelque argent qu'elle avait enveloppé d'un chiffon. Elle eut beau protester qu'elle n'avait rien de plus , le voleur refusa de la croire , & s'approcha pour la fouiller ; alors un sac de douze-cents livres lui échappa des mains , & l'argent s'éparpille par terre. Le voleur saute à bas de son cheval pour ramasser les écus , la Fermière pique des deux , & cherche à se dérober par la fuite ; mais le cheval du voleur , qui avait senti la jument , part malgré son maître , & galope après elle. La paysanne éperdue ne doute pas qu'elle ne soit poursuivie , n'ose regarder derrière elle , & redouble la vitesse de sa monture. Elle arrive enfin au village en criant au voleur , & le cheval entre avec elle dans la ferme ; on le saisit , on voit des sacoches , on les visite , & on y trouve au moins le double de la somme dérobée.

Un compagnon Serrurier demeurait depuis quelque tems dans une des meilleures boutiques de cette Capitale , dont le maître passait pour avoir chez lui beaucoup d'argent comptant. Comme ce garçon était seul un soir dans la boutique, occupé à son ouvrage, il vit entrer trois ou quatre Particuliers, d'assez mauvaise mine, qui demandèrent à parler au Bourgeois, & ne se retirèrent qu'après avoir jeté les yeux de côté & d'autre, afin d'examiner le local. Mais quoiqu'ils eussent fait leurs observations avec adresse, le jeune Serrurier s'en apperçut, & en conçut de l'inquiétude. Le Bourgeois étant rentré, il lui fit part de ses soupçons & de ses craintes, celui-ci n'en fit que rire, & voulut se coucher à son heure ordinaire, laissant, malgré lui, son fidèle garçon veiller à sa sûreté. Cet estimable ferviteur crut devoir éteindre la lumière, pour mieux s'assurer si les soupçons étaient fondés. Minuit sonne, ensuite une heure, sans que ses craintes se réalisent. Il commençait à les croire chimériques, lorsqu'un peu après deux heures il entendit du bruit & parler bas à la porte de la

rue.

rue. Il s'approcha doucement , & prêta
 l'oreille. Tout en faisant un trou à la porte,
 les voleurs décidaient entr'eux de quelle
 manière ils allaient achever d'exécuter leur
 dessein. — « Quand l'ouverture sera assez
 » large , disait l'un d'eux , tu passeras ta
 » main , & tireras le verrou ». — Le zélé
 Serrurier , suffisamment instruit de leur
 manœuvre , court réveiller son maître ,
 & tous deux se mettent en devoir de
 tromper l'attente des coquins qui se fla-
 tent de les surprendre. Ils les laissent
 tranquillement percer la porte , fait un
 nœud coulant à une corde , le passe dans
 le bras qui se présente pour tirer le ver-
 rou , & attache fortement l'autre bout
 de la corde à une grosse enclume ; de ma-
 nière que les efforts du voleur pour se
 dégager furent inutiles , ce qui lui fit
 jeter des cris horribles , quoique ses ca-
 marades le conjurassent de se taire. En-
 fin , le voyant si bien pris , qu'il était
 impossible de le délivrer , ils poignar-
 dèrent ce malheureux , dans la crainte
 qu'il ne les déclarât , & pourvurent à leur
 sûreté en s'enfuyant de différens côtés.

Vers les dix heures du soir , par un
 Tome III, N

beau clair de Lune, M. G*** passait sur le boulevard du Temple ; un jeune homme bien découplé l'aborda poliment, & le prie de vouloir bien lui dire l'heure qu'il est : il tire sa montre, & se sent à l'instant aveuglé par une poignée de sable. Quand la douleur fut un peu calmée, après s'être frotté les yeux, il éprouva une autre sensation non moins désagréable en s'apercevant que le coquin avait profité du mal qu'il lui avait causé pour lui arracher sa montre, & s'enfuir à toutes jambes.



CETTE Capitale a vu, de nos jours, commettre de sang-froid un parricide, crime long-tems inconnu chez les Grecs & chez les Romains, & pour lequel Solon ne porta aucune peine, parce qu'on ne devait point, disait-il, soupçonner les hommes d'être aussi méchants. Le forfait dont je vais rappeler la mémoire fut accompagné de circonstances qui en augmentent l'horreur. Le fils unique d'un Marchand de chevaux, idolâtré de sa famille, malgré les vices qu'il avait fait paraître dès son enfance, ne pouvant se livrer, comme il le desirait, à tout l'excès

du libertinage , trouva que son père vivait trop long-téms , & forma l'exécrable dessein de le faire assassiner. Il communiqua son odieux projet à un libertin de ses amis , & fut l'engager à l'exécuter , en promettant de lui compter mille écus , quand la mort de son père lui aurait procuré l'entière jouissance de sa fortune. Il apprit ensuite à ce malheureux de quelle manière il devait s'y prendre pour commettre sans risque l'assassinat qu'il méditait. Le veillard rentrait souvent vers les onze heures du soir : ce fut l'heure qu'ils choisirent ; & comme l'entrée de sa maison était fort obscure , l'ami décida qu'il s'y cacherait , pour attendre l'objet de leur commune fureur. On dit que le fils dénaturé aiguisa lui-même le poignard qui devait percer le sein de son père....

Hâtons-nous de terminer un récit qui doit révolter les cœurs les moins sensibles. Lorsque l'heure approchait où le crime devait se consommer , ce monstre attendait tranquillement l'instant fatal : un cri lui annonce qu'on frappe la victime ; il ne se trouble point , & continue d'entretenir sa mère de choses indifférentes , afin de détourner son attention. Mais un second cri plus perçant parvient jusqu'à

cette femme alarmée ; elle s'écrie : —
 « O ciel ! on assassine votre père , —
 » courez donc à son secours ». — Il est
 forcé d'aller à l'endroit d'où part le bruit ;
 mais il y va le plus lentement qu'il lui est
 possible. En chemin il rencontre un voi-
 sin qui accourait avec de la lumière ; il
 l'éteint , comme par mégarde. Arrivé au-
 près de son malheureux père , il le trouve
 blessé de deux coups de couteau , & tenant
 fortement le bras de son assassin ; il le fait
 évader , en paraissant vouloir le saisir.
 Mais plusieurs personnes reconnurent le
 meurtrier ; & dès le lendemain matin , il
 fut arrêté. Le fils criminel ne l'eut pas
 plutôt appris , que craignant d'être trahi
 par son complice , il résolut de prendre
 la fuite. Un forfait tel que le sien ne pou-
 vait demeurer impuni ; son ami découvre
 à la Justice l'affreux traité qu'ils avaient
 fait ensemble ; on le poursuit, il est atrapé
 à vingt ou trente lieues de la Capitale , &
 périt sur un échafaud , ainsi que son com-
 plice, bien moins coupable que lui.

Toute la France s'entretiendra long-
 tems de l'action atroce & réfléchie d'un
 scélérat nommé Antoine-François Des-

rues , né à Chartres , établi à Paris , dans le fauxbourg Saint-Marceau , où , pendant quelques années , il exerça la profession d'Épicier - Droguiste , en gros & en détail. Comme il n'est point un criminel vulgaire , je crois devoir tracer rapidement les principaux faits de sa détestable histoire , afin de montrer la dissimulation profonde & la noirceur de son caractère. Il fut toujours tellement dévoré d'ambition , que , pour satisfaire ses desirs , le crime finit par lui paraître naturel. Le hasard lui ayant procuré la connaissance d'un honnête Gentilhomme qui voulait vendre une terre seigneuriale pour la somme de 130-000 livres , il se propose hardiment pour l'acheter , non qu'il croie être jamais en état de payer la moindre partie de sa valeur , mais parce qu'il se flatte d'abuser de la confiance qu'on prenait en son air hypocrite. Il n'a pas plutôt formé le dessein de s'emparer de la terre de M. de la Motte , d'un homme dont il se disait l'ami , qu'il roule dans son esprit le projet le plus noir , & , si j'ose le dire , combiné avec une adresse étonnante. Il croit voir qu'il lui sera facile de se défaire , par le poison , de toute la famille qui lui accorde son estime , & qu'alors il deviendra maître

d'un bien que personne ne songera à lui disputer , sur-tout s'il peut se procurer des preuves qu'il a satisfait à ses engagements.

En conséquence du résultat de ses réflexions profondes, il persuade à un homme sensé, que lui, Desrués, est en état de payer comptant une somme très-forte, quoique ses affaires soient dérangées depuis long-tems. L'épouse du vendeur vient le trouver, munie d'une procuration; elle loge chez lui sans défiance; il l'empoisonne dans une médecine qu'il compose lui-même, Mais avant qu'elle expire, il l'engage à signer une quittance de cent-mille livres, en lui disant que son argent est tout prêt; & en lui montrant même quelques sacs de douze-cents francs; il ajoutait encore qu'étant débarrassée de toute espèce d'affaire, elle pourra partir au premier moment que sa santé sera rétablie. Mais cette Dame trop confiance meurt après avoir souffert des douleurs horribles; & il se réjouit, en songeant qu'il ne lui reste plus à se défaire que de deux personnes.

Mais où cachera-t-il le cadavre qu'il a chez lui? Dans sa propre maison? Non, il pourrait être découvert, si de violens soupçons

nécessitaient d'exactes recherches. Le fera-t-il enterrer par les Prêtres de sa Paroisse? Cette mort subite paraîtrait peu naturelle; du moins il le craint; car les coupables croient ne devoir prendre trop de précautions, & sont ordinairement trahis par les moyens recherchés qu'ils mettent en usage. Il se résoud enfin à l'enterrer lui-même dans une cave très-éloignée de son quartier, qu'il va louer sous un nom inconnu, pour plus de sûreté; & il fait porter le corps de la Dame de la Motte dans une grande malle, comme si c'était du vin de Champagne en bouteilles; il en fait présent de deux à la personne de qui il tient la cave, afin que son assertion ait encore l'air plus naturel. Ce n'est pas tout, il faut donner une cause à la disparition de la Dame de la Motte, & il imagine de faire entendre qu'elle a passé dans le pays étranger avec un amant, & son fils & l'argent qu'elle a reçu. Pour rendre vraisemblable cette soudaine éclipse, il tire adroitement parti de certaines circonstances.

Il était aussi nécessaire d'immoler le jeune de la Motte, & la chose ne devait pas être bien difficile pour un scélérat tel que Desrues, puisque ce jeune homme,

âgé de seize à dix-sept ans , demeurait à Paris , dans une Pension , & venait très-souvent chez celui qui avait résolu sa mort , qu'il regardait comme un second père. Le perfide Epicier ne l'attendit point , il alla le trouver , & lui dit que sa mère voulait lui parler à Versailles , & qu'ils allaient s'y rendre ensemble. Avant de se mettre en route , il lui offre à déjeuner ; & lui fait prendre un poison lent dans une tasse de chocolat. Ils vont ensuite à Versailles , & pour donner , dit-il , à la Dame de la Motte le tems d'arriver , il loue une chambre - garnie , & prend un nom supposé , sans que son compagnon de voyage s'en apperçoive. Cependant le venin mortel agit progressivement sur le jeune homme , qui tombe malade. Desrués feint aussi-tôt la plus grande douleur ; & pour éloigner tout secours & empêcher qu'on ne découvre la scélératesse , il se dit l'oncle du malade , sujet à de violentes attaques de colique , & il assure qu'il est Médecin & Chirurgien. Le mal empire , le jeune homme meurt , & l'on vit son barbare assassin répandre des larmes , & réciter au pied de son lit , avec beaucoup de ferveur , les prières des agonisans. Il le fait enterrer

sous un autre nom , & revient triomphant à Paris , bien sûr que ce nouveau crime ne sera jamais découvert.

Mais il réfléchit que ce n'est point assez de soutenir que la Dame de la Motte s'est enfuie dans le pays étranger , qu'il faut en donner une preuve convaincante : il se hâte de se rendre à Lyon , se déguise en femme , & passe un acte devant Notaires , comme s'il était la Dame de la Motte , qui , sur le point d'aller en Italie , reconnaît de nouveau avoir touché cent-mille francs , & le décharge de toutes poursuites , &c. L'exécution de ce stratagème lui fut d'autant plus facile , qu'il était mince & fluet , & n'avait presque point de barbe. D'ailleurs , pendant qu'il fut dans l'Etude du Notaire , il eut soin de se couvrir une partie du visage.

Cependant , il lui restait un dernier crime à consommer pour l'accomplissement de son dessein : il n'y avait plus qu'un seul homme qui pût lui disputer la possession de la terre , & , selon son plan , il ne devait pas tarder à s'en débarrasser.

M. de la Motte , inquiet de la longue absence de sa femme , est agité de rêves affreux ; il accourt chez son prétendu ami , pour en savoir des nouvelles. Celui-ci ne

N v

manque pas de l'engager à prendre un logement chez lui , ou à manger du moins dans sa maison ; mais un pressentiment secret arme M. de la Motte d'une juste défiance : les caresses de l'Espicier qu'il chérissait tant il n'y a que quelques jours , lui font éprouver une invincible horreur dont il ne peut démêler la cause , il va loger ailleurs , & fait les plus grandes perquisitions pour découvrir ce que peut être devenue son épouse. Desrués , interrogé par M. le Lieutenant-Général de Police , répond hardiment en conséquence du plan qu'il avait formé. Le Magistrat crut pourtant démêler du trouble dans son air d'assurance , sur-tout lorsqu'il lui eut demandé où il avait pris cent-mille francs , lui dont les affaires étaient dérangées ; & ne sachant trop que penser de son audace & de son air d'embarras , il le fit mettre en prison.

L'intrigue avait été si bien conçue , qu'il fallut que le hasard seul fit démasquer le scélérat. M. de la Motte avait été directement se loger auprès de la maison où son épouse était enterrée : en sortant un matin de chez lui , il entendit une femme qui disait à sa voisine , qu'elle avait loué depuis quelques mois une cave

à un Epicier en gros ; qu'elle était bien étonnée qu'il n'y eût fait mettre qu'un panier de vin de Champagne , & qu'elle avait envie de la lui redemander. M. de la Motte s'approche , se fait dépeindre l'Epicier , & croit le reconnaître. Sur la déclaration , cette femme est présentée à Desrués , qui est contraint d'avouer qu'il a loué en effet une cave , mais il ajoute qu'il en a perdu la clé ; on enfonce la porte , & on trouve le corps de la Dame de la Motte , couvert de cinq à six peds de sable. Desrués ne se laisse point abattre ni convaincre ; pressé de tous côtés par l'évidence , il veut la repousser , en déclarant que cette Dame était morte chez lui subitement , & que , dans la crainte d'être soupçonné , il l'avait fait transporter dans cette cave ;

Il importait à la Justice , dans ces circonstances , de savoir ce qu'était devenu le fils de M. de la Motte ; elle se fait rendre compte de toutes les démarches du criminel qu'elle tient dans les fers ; elle parvient à apprendre qu'il a été à Versailles , & tout ce qui s'y est passé.

Néanmoins Desrués persiste à nier ; il soutient toujours que le jeune homme

est mort d'une maladie honteuse, suite ordinaire du libertinage ; & que dans la crainte d'être accusé de l'avoir tué, vu les circonstances où il se trouvait, il avait cru devoir prendre les précautions qui le faisaient paraître coupable. Il n'avoue rien non-plus à la question, & marche au supplice en protestant de son innocence, & en se montrant le scélérat le plus consommé, qu'on ait peut-être encore vu dans la foule obscure du peuple.

Avant de monter sur l'échafaud, Desrues demande à dire le dernier adieu à sa malheureuse épouse, & lui déclare, par une suite de son esprit fourbe & dissimulé, qu'étant très-innocent, il n'a pu lui rien échapper, dans le cours de son procès, qui soit capable de la compromettre. Après ce grand coup de maître, il se livre à la mort infâme qui l'attend, pour l'expiation, dit-il, de ses péchés.

On aura peine à croire que cet homme, si familier dans le crime, affectait d'être dévot, & paraissait si scrupuleux, que, tandis qu'il était malade en prison, il refusa de prendre un bouillon gras un vendredi.

On assurait, dans le mois de Juin 1777, qu'il y avait à l'hôpital de la Charité un

enfant de douze à treize ans , attaqué d'une maladie bien extraordinaire. Comme il était l'un des spectateurs du supplice de Desrués , il eut une espèce d'évanouissement lorsqu'il le vit monter sur l'échafaud ; & au moment qu'il le vit rompre , il perdit toute connaissance ; depuis ce tems-là il crut avoir les membres cassés , & souffrit des douleurs horribles. Les Chirurgiens , bien sûrs qu'il n'avait aucune fracture , remarquèrent , avec beaucoup d'étonnement , que tout son corps était couvert de taches noires & jaunes , à-peu-près semblables à des meurtrissures ; ce qu'ils attribuèrent à la décomposition de son sang , occasionnée par un violent effroi.

Aurait-on pensé que la dissimulation de Desrués dût en imposer à plusieurs personnes ? Elles ont été assez dupes pour le croire innocent ; peut s'en est fallu même qu'elles n'aient poussé le ridicule jusqu'à le regarder comme un Saint , & à lui attribuer des miracles. Un propos qu'on prétendit qu'avait tenu le Docteur de Sorbonne qui l'exhorta à la mort , donna peut-être lieu à ces idées extravagantes ; on assurait qu'il avait dit en quittant la Grève : — « Desrués est mort

« en grand Saint , ou en grand scélé-
 « rat ». —

On a long-tems cru dans le Public que sa femme était coupable. Un homme de Lettres très-connu, M. de L. D****, daigna se déclarer son défenseur , & la fit parler elle-même dans deux Mémoires , écrits avec autant de chaleur que de sensibilité. On y apprend que cette femme infortunée , occupant une chambre dans la prison du Fort-l'Évêque (1) , sur le quai de la Ferraille ou de la Mégisserie , entendit crier l'arrêt qui condamnait son mari à être rompu vif & jeté au feu : elle tomba aussi-tôt dans un long évanouissement , dont elle ne revint que pour passer plusieurs fois de suite de la vie à la mort. Peut-on imaginer une situation plus affreuse ?

Pendant l'instruction de son procès , qui dura plusieurs années , cette femme afficha beaucoup de sagesse , & se concilia même l'estime d'un grand nombre de personnes. Quelque tems après son arrivée

(1) Cette prison & celle du Petit-Châtelet viennent d'être démolies. On cherchera bientôt la place des monumens gothiques & barbares qui obstruaient Paris.

à la Salpêtrière , dont la Supérieure la regardait comme une autre Artémise , d'une fidélité inviolable , il lui arriva un petit accident , qui ne laissa pas de faire un peu de tort à sa vertu : le 23 Mai 1780 , à sept heures du soir , elle accoucha d'un gros garçon.



Vu les désordres qu'entraînent le luxe , la misère & le libertinage , il n'est point étonnant que le crime se succède dans les grandes villes , & qu'il se reproduise sous différentes formes. On empoisonnait sous Louis XIII & sous Louis XIV. Ce crime affreux s'est renouvelé de nos jours , mais modifié d'une autre manière. Des scélérats s'avisèrent de mêler dans le tabac & dans toute espèce de breuvage qu'ils trouvaient occasion de faire prendre , une certaine poudre qui produisait un sommeil subit , pendant lequel ils avaient tout le tems de voler & de dépouiller leurs malheureuses victimes ; cette profonde léthargie durait quelquefois vingt-quatre heures ; & le poison attaquait tellement les nerfs , que plusieurs des personnes qui en ont senti la violence en sont mortes ou sont devenues perclues. Ces scélérats , qui

heureusement n'alarmèrent la Société que pendant quelques mois, furent appelés *Endormeurs*. Ces misérables ne se contentèrent pas d'attaquer dans Paris la vie des Citoyens, ils se répandirent dans les grandes routes, & abusèrent cruellement de la bonne-foi des voyageurs.

Un de ces Endormeurs, rencontrant sur le Pont-Royal un Porteur d'argent, lui demanda s'il n'appartenait pas à un Banquier de ses amis qu'il lui nomma, le Porteur répondit que non. — « J'en suis fâché, répondit l'Endormeur; j'ai coutume de me servir des Porteurs d'argent de mon ami; mais vous me paraissez un bon enfant: de quel côté allez-vous? J'aime mieux que vous gagniez ce voyage qu'un autre ». — Le scélérat trouva que, tout en chemin faisant, le Porteur pourrait se charger des sommes qu'il avait à recevoir. En suivant le quai des Théatins, il lui présenta une prise de tabac. Le malheureux Porteur, enchanté d'une telle politesse, ne tarda pas à ressentir les effets de la poudre empoisonnée; ses jambes chancelèrent, & il était sur le point de perdre connaissance, lorsque le traître qui l'accompagnait le fit entrer dans un cabaret,

& dit au maître que son Porteur s'était enivré , mais qu'il recommandait qu'on en prît soin , jusqu'à ce qu'il eût cuvé son vin. L'on s'empressa d'autant plus à lui obéir , qu'il mit un écu dans la main du garçon , & le chargea d'aller lui chercher un fiacre ; la voiture de place étant arrivée , il y monta , fit mettre auprès de lui le sac d'argent dont le Porteur avait été chargé , & disparut pour toujours.

Voici une aventure fort singulière , mais que je ne garantis pas , non-plus que beaucoup d'autres. Un nouvel Endormeur , ou peut-être le même , eut l'adresse de faire un vol très-extraordinaire , du moins s'il faut en croire l'histoire qu'on en a racontée. Il s'écria tout-à-coup au milieu d'une foule , qu'on venait de lui voler sa boîte d'or , & désigna un homme assez mal mis , qui était auprès de lui , & qui ne manqua pas de protester de son innocence. La garde accourut au bruit de la dispute , & crut devoir mener chez un Commissaire & le plaignant & le défendeur. L'Officier de Police commença par faire fouiller l'accusé ; on ne lui trouva rien. — « Je suis sûr qu'il a pris ma boîte , (s'écria

toujours l'homme qui se prétendait volé)
 » qu'on cherche bien ; elle est ovale ,
 » ornée de trophées , & pleine d'excel-
 » lent Macbuba » . — Enfin on la dé-
 couvrit dans une petite poche pratiquée
 dans la basque de l'habit. — « Je prie
 Monsieur le Commissaire , dit alors le
 » plaignant, de vouloir bien goûter mon
 » tabac ; il verra que c'est réellement ma
 » tabatière , indépendamment des autres
 » preuves que j'en ai données » . — M.
 le Commissaire , très-friand de bon Ma-
 couba , en prit délicatement une prise ,
 & le trouva délicieux. Le premier Clerc,
 dont le nez était aussi gourmet , voulut
 en savourer une prise , & le Caporal du
 Guet demanda la permission de se réga-
 ler pareillement de ce tabac si exquis.
 Un instant après , ces trois personnes
 s'endormirent. Aussi-tôt les deux voleurs
 s'emparèrent de tout l'argent que l'Offi-
 cier de Police avait dans son cabinet ;
 ils firent encore main-basse sur la montre,
 ses bijoux , ses boucles , sur celles du
 Clerc , & sur une tasse d'argent & dix-
 huit livres qui composaient la fortune
 du Caporal. Après avoir fait leur coup,
 ils se retirèrent chacun de son côté , les
 soldats qui étaient à la porte ne s'étant

point opposés à leur passage , parce qu'ils crurent leur affaire terminée. Cependant , étonnés & impatientés d'attendre plus d'une heure , ils dirent au domestique du Commissaire d'avertir leur Caporal , qui sans doute s'oubliait dans une conversation intéressante , que l'heure de la parade approchait. Le laquais étant entré dans le cabinet de son maître , fut on ne peut pas plus surpris du profond sommeil qu'il y vit régner.



INDÉPENDAMMENT du luxe & de la misère qui produisent l'escroquerie , le vol & le crime , n'en pourrait-on pas encore trouver la cause dans la mauvaise éducation qu'on donne de nos jours à la jeunesse ? non dans les Collèges , ni même dans les Couvens , mais dans les maisons paternelles , & sur-tout dans ces *Académies d'Institution* , si multipliées depuis la suppression des Jésuites. Je suis aussi étonné qu'affligé qu'on ne remédie pas aux abus qui se commettent dans la plupart des Pensions consacrées à élever les enfans des deux sexes. Il devrait y avoir un *Inspecteur-Général de l'Education & des Ecoles*. Si elles avaient été nourries

de bons principes, les jeunes personnes dont je vais parler, auraient-elles commis une action très-repréhensible?

Madame la Marquise de****, après s'être habillée un jour pour aller dîner en ville, changea d'avis, & dit à sa femme-de-chambre qu'elle ne sortira que sur le soir. Les diamans furent remis dans l'écrin, qu'on plaça sur la toilette, un court intervalle de deux ou trois heures ne paraissant point exiger qu'on le refermât. Lorsque la Marquise voulut sortir, l'écrin ne se trouva plus; les recherches furent inutiles; on se persuada qu'il avait été volé, & l'on ne put soupçonner que la femme-de-chambre. Elle a beau dire pour sa justification; un Commissaire est appelé, on cherche de toutes parts, les gens sont interrogés; la femme-de-chambre persiste à protester de son innocence; & la Marquise, irritée, exige qu'elle soit conduite en prison. — « Je suis, dit-elle au » Magistrat, assurée de la fidélité de tous » mes gens, cette fille seule m'est peu connue, & je lui ai trop légèrement donné » ma confiance ». — Le Commissaire, avant de décider quel pouvait être le coupable, crut devoir faire visiter, sous ses yeux, tous les endroits de la maison

où l'écritoire aurait pu être caché : on le découvrit enfin dans un coin de la chambre de la domestique soupçonnée, au milieu d'un tas de linge & de chiffons : n'était-il pas plus que probable alors qu'il n'y avait point d'autre voleur que cette fille ? Aussi fut-elle traînée en prison avec la dernière ignominie, sans que personne la plaignît. L'instruction du procès allait être achevée ; comme les présomptions & les preuves étaient contre la femme-de-chambre, elle avait à craindre une mort infamante, lorsque celle qui lui avait succédé, accourut un matin auprès de la Marquise, en s'écriant toute transportée de joie : — « Tout est dé-

» couvert, la pauvre Adélaïde est inno-

» cente ! Mademoiselle votre fille n'avait

» prétendu faire qu'une espiéglerie. —

» Que voulez-vous dire, reprit la Mar-

» quise ? ma fille est âgée de neuf ans,

» & trop raisonnable pour faire des choses

» pareilles. — Rien de plus vrai pour-

» tant : Mademoiselle m'a demandé un

» bouillon ; je le lui ai apporté bien

» vite, parce que je l'aime, & cherche

» à lui plaire. Ma bonne, m'a-t-elle dit,

» vous remplacez une méchante créa-

» ture, que je déteste, & dont je me

» suis vengée. Alors elle m'a conté qu'elle
 » avait pris les diamans & les avait cachés
 » dans la chambre de cette infortunée, afin
 » qu'on la crût une voleuse, & que vous
 » la missiez à la porte ». — La Marquise
 se hâta d'informer les Juges de ce qu'elle
 venait d'apprendre, & assura une forte
 pension à la femme-de-chambre, dont
 elle avait si mal-à-propos soupçonné la
 probité.

Deux jeunes Demoiselles, de bonne
 famille, & pensionnaires dans une Ab-
 baye de Paris, après avoir été amies in-
 times, se brouillèrent en apprenant le
 Blason, chacune d'elles soutenant que sa
 maison était plus ancienne que celle de
 sa compagne. La querelle devint si vive,
 qu'elles résolurent de se battre en duel.
 Pour effectuer leur dessein, elles se ren-
 dirent dans un endroit écarté du jardin
 du Couvent, & s'attaquant avec fureur
 à coups de couteau, elles se firent des
 blessures considérables. C'est ainsi qu'elles
 furent les victimes de la funeste éducation
 qu'on donne aux enfans de qualité, en
 ne cessant de leur parler de leur illustre
 naissance. On trouva ces deux victimes

de l'orgueil étendues sur le champ de bataille, & noyées dans leur sang.



UN jeune Prince ayant froid à la chasse, dit au Gouverneur qui l'accompagnait : — « Donnez-moi mon manteau. — Mon » Prince, les hommes de votre naissance » ne doivent point s'exprimer à la première personne comme ceux d'un rang » inférieur. Lorsqu'ils parlent d'eux- » mêmes, ils se servent toujours du pluriel ». Quelques jours après, dans un violent accès de mal de dents, il se plaignait avec vivacité ; mais se souvenant de la leçon qu'il avait reçue précédemment, il s'écria : — « Ah ! notre dent, » notre dent ! — La mienne certainement, dit le Gouverneur, ne me fait point souffrir. — Je vois bien, reprit le Prince d'assez mauvaise humeur, » que le manteau est à nous, & le mal » pour moi ». —



QUELLE satisfaction pour les parens qui voient leurs enfans développer les plus heureuses dispositions & pour les Sciences & pour la Vertu ! Deux jeunes

personnes de huit à neuf ans apprenaient à dessiner : l'une d'elles était de quelques mois plus ancienne écolière que l'autre. Cependant les pères proposèrent un petit assaut d'émulation. La plus ancienne se rendit chez son amie ; après le dîner , elles passèrent ensemble dans un petit cabinet ; on prit pour modèle une tête dessinée par leur maître commun , & toutes deux se mirent à l'ouvrage. Leur tâche finie , celle qui devait naturellement l'emporter sur sa rivale , ne parut point satisfaite de ce qu'elle avait fait ; elle craignit la comparaison , & refusa de passer dans l'appartement où elle devait être jugée. Sa jeune amie fut enfin l'y engager , & profita de l'instant où elle était seule pour cacher l'ouvrage de sa rivale , & y suppléer le dessin de leur Maître , qu'elle présenta comme la production de celle qui luttait contre elle. Tous les Juges , trompés par cette supercherie , comblèrent de louanges l'ouvrage de la petite amie. Il n'y eut que la mère de la jeune émule qui n'en fut point la dupe , & qui lui demanda le soir , lorsque tout le monde fut retiré , quel motif l'avait déterminée à ce généreux sacrifice. — « Ma mère , lui répondit-elle , ç'eût été violet

» violer les lois de la bienfiance & de
 » l'hospitalité, que de me faire adjudger,
 » dans notre maison, le prix sur mon
 » amie ». —



RENDUE trop crédule par l'amour qu'elle éprouvait, une jeune personne eut la faiblesse d'avoir trop de bonté pour son amant; il en résulta qu'un témoin menaça de venir découvrir le mystère, d'autant plus fâcheux, que l'amant ne pouvait réparer la faute en épousant, attendu qu'il était déjà marié. Se repentant alors de sa complaisance & de sa sensibilité, elle se trouva dans l'embarras le plus cruel. Après avoir répandu bien des larmes & formé plusieurs projets aussitôt détruits qu'imaginés, elle se vit dans la dure nécessité de choisir sa mère pour confidente. Un jour elle tomba à ses pieds, & lui fit ce pénible aveu. La tendre mère ne s'emporta point en reproches devenus inutiles; elle toucha bien mieux sa fille & lui fit sentir davantage le prix de la vertu, en se montrant très-sensible à l'état où une faiblesse coupable venait de la réduire. Cette femme estimable ne trouva d'autre moyen de venir au secours

de sa fille , que de feindre elle - même d'être enceinte , & d'obtenir de son mari la permission d'aller passer plusieurs mois à la campagne , afin d'y faire ses couches plus tranquillement. Elle emmena sa fille avec elle , qui devint mère sans être soupçonnée , & eut la satisfaction de voir élever sous ses yeux l'enfant qu'elle mit au monde , à qui elle prodiguait ses soins & ses caresses , comme si elle n'eût été que sa sœur. Ainsi son honneur fut conservé , grâce à l'innocent stratagème de la meilleure des mères ; il lui fut possible , par une bonne conduite , de réparer la faute que trop d'amour lui avait fait commettre (1).



UN jeune Abbé coquet , droit comme une poupée , frisé avec grâce , & d'une propreté charmante sur toute sa petite personne , sollicitait depuis long-tems un bénéfice. Les gens du Prélat dont il brigait la protection , le firent un jour rester

(2) Ce trait , donné comme récent dans un n°. du *Journal de Paris* , se trouve dans un Livre intitulé : *l'Abeille* , ou *Recueil de Philosophie , de Littérature & d'Histoire* , imprimé en 1755. V. p. 276 , 772

le dernier dans l'antichambre : l'Abbé s'en réjouissait , se flatait qu'il aurait une meilleure audience , & que le bénéfice tant couru allait lui être accordé. Mais le Prélat ne le vit pas plutôt approcher , qu'afin de se moquer de ses manières affectées , agréablement ridicules , & de l'en corriger , s'il était possible , il lui tourna le dos , en chantant ce fragment du *Devin du Village* :

Quand on fait aimer & plaire ,
A-t-on besoin d'autre bien ?



ON assure qu'un de ces êtres amphibies qui n'ont de Prêtre que l'habit qu'ils portent , se consolait du célibat avec une jeune Gouvernante , dont une grossesse importune vint troubler les mystérieuses amours. M. l'Abbé , ve voulant pas de témoin indiscret , imagina de faire boire à l'excès un valet d'écurie de la maison où il logeait ; & l'ayant réduit à l'état d'ivresse le plus absolu , de concert avec la Gouvernante , il le transporta dans le lit de celle-ci ; & des gens apostés déclarèrent les avoir vu couchés ensemble ; en sorte que M. l'Abbé prétendait le

O ij

contraindre en Justice à épouser sa servante. Mais le garçon d'écurie soutint qu'il était physiquement impossible qu'il fût l'auteur de la grossesse, & demanda à prouver son dire. Que M. l'Abbé fut surpris & confus, lorsqu'il reconnut que le père dont il avait fait choix, n'était autre chose qu'une fille ! Les Juges ayant demandé à cet Hercule féminin pourquoi il avait ainsi déguisé son sexe ? il répondit que comme les domestiques femelles gagnaient moins que les hommes, & qu'il se sentait assez de force pour faire les travaux de ces derniers, un intérêt louable l'avait engagé à se travestir.

Une fille d'auprès de Villedieu se conduisit selon les mêmes principes : se voyant orpheline de bonne heure, & dans un abandon absolu, elle imagina qu'en passant pour garçon, elle serait moins exposée, & gagnerait plus facilement sa vie. Elle servit d'abord chez divers Fermiers en qualité de Berger. Devenue plus forte, elle alla à Paris, & travailla aux pavés des rues, avec beaucoup de zèle & d'intelligence. Pour mieux cacher son sexe, elle faisait souvent des propositions de

mariage à différentes filles. Ce ne fut qu'après sa mort qu'on découvrit ce qu'elle avait caché avec tant de soin.



CERTAIN Abbé , qui fe fait souvent à pied de petites promenades aux environs de Paris , se rendit un beau jour d'été dans le bois de Boulogne. Après en avoir parcouru quelques allées , la lassitude l'obligea de s'asseoir à l'ombre d'un vieux chêne , dans l'endroit le plus écarté. Se voyant dans une agréable solitude , où , selon toute apparence , il ne pouvait être entendu que des oiseaux seulement , il se mit à chanter une arriette nouvelle. Plusieurs jeunes gens , attirés par la beauté de sa voix , s'approchèrent doucement , & entourèrent le chanteur avant qu'il eût pu les appercevoir. Quand le petit-collet se vit au milieu d'une compagnie qu'il n'attendait pas , il cessa d'avoir du goût pour la Musique. — « Quoi ! » Monsieur l'Abbé , s'écrièrent les jeunes gens , notre présence vous fait taire ! » Continuez , de grâce ; vous poussez trop loin la modestie ». — Malgré les plus vives instances , le chanteur continua d'être muet. Les jeunes gens se piquèrent

de son obstination , soit qu'ils aimassent réellement les belles voix , ou qu'ils ne cherchassent qu'à lutiner le petit-collet. Un d'entr'eux se montra sur-tout le plus ardent à le tourmenter ; il tira son épée ; les autres en firent de même , & en tournant la pointe contre la poitrine du pauvre Abbé , il menacèrent de le percer s'il ne chantait à l'instant. Une telle façon d'agir n'était guère propre à le mettre en voix ; il chanta pourtant , ne pouvant plus s'en défendre. Ses auditeurs témoignèrent leur satisfaction par des applaudissemens redoublés.

Piqué de la manière impolie avec laquelle on venait de le presser de chanter , M. l'Abbé suivit de loin , sans affectation , celui des jeunes gens dont il croyait avoir le plus lieu de se plaindre. Après avoir bien remarqué sa demeure , il se promit de ne pas laisser sans vengeance l'affront qu'on venait de lui faire. Il se leva le lendemain de très-bonne heure , s'habilla en Cavalier , mit une épée à son côté , & se rendit fièrement chez l'étourdi qu'il voulait punir. — « Je viens , lui dit-il , » vous demander raison de l'insulte que » vous & vos amis me firent hier. Allons- » nous battre dans l'endroit où vous me

» forçâtes de chanter , afin que mon hon-
 » neur soit rétabli dans le lieu même où je
 » fus couvert de honte ». — Le jeune
 homme , qui se souvenait à peine de ce
 qui s'était passé la veille , ne s'attendait
 guère à un pareil compliment , & ne re-
 connaissait plus l'Abbé. La mémoire lui
 revint enfin ; il le félicita du courage
 qu'il montrait , s'habilla , & monta avec
 lui en carrosse. Ils arrivèrent bientôt
 près de l'arbre antique où le petit-collet
 avait chanté malgré qu'il en eût. Le jeune
 homme se hâta de mettre pourpoint bas ,
 & de tirer son épée. Mais lorsqu'il se
 prépare à pousser de terribles botes , son
 adversaire lui présente un pistolet , & le
 menace de lui brûler la cervelle , s'il ne fait
 exactement ce qu'il va lui ordonner. —
 « Vous m'avez contraint de chanter , lui
 » dit-il : eh bien , moi , je prétends que
 » vous dansiez tout-à-l'heure. Allons ,
 » morbleu ! dépêchez - vous : si vous
 » aimez la Musique , j'aime singulière-
 » ment la Danse ». — Le jeune homme
 eut beau protester qu'il ne s'était jamais
 piqué d'être bon Danseur , il fallut obéir ;
 l'aspect du pistolet fut pour lui un Maître
 à danser. Il exécuta seul , tout d'une ha-
 leine , plusieurs pas de rigaudon , un

menuet , & même une allemande. M. l'Abbé , l'ayant bien mis à la nage , lui permit de reprendre ses habits , & d'aller montrer à Paris , s'il le jugeait à propos , les progrès qu'une seule leçon lui avait fait faire dans l'art de la Danse. Avant de se quitter , ils mirent l'épée à la main , & M. l'Abbé , en bon Maître d'escrime , eut la gloire de désarmer son élève.



UN jeune Professeur de Musique était si gourmand , qu'il ne pouvait s'empêcher de manger les fruits ou les confitures qu'il trouvait sous sa main chez les écoliers ; quelquefois même il ouvrait les buffets , & faisait un ravage étonnant dans toutes les friandises qui s'offraient à ses yeux. Une Dame résolut de le guérir de ce vilain défaut. Elle n'en eut pas plutôt formé le projet , que notre Musicien , venant pour donner leçon à une jeune & jolie écolière qu'il avait le bonheur d'avoir , aperçut une assiette garnie de biscuits , & fondit dessus , comme le chat le plus alerte , pendant qu'il n'y avait personne dans l'appartement. Après qu'il en eut rempli & son estomac & ses mains , la Dame demanda à sa fille ce qu'étaient

devenus la plupart des biscuits dans lesquels on avait mis de l'arsenic pour faire mourir les rats. A ces mots, le Musicien épouvanté, ne doute pas qu'il s'est empoisonné lui-même ; il pâlit, & avoue qu'il a eu le malheur de manger les biscuits. Aussi-tôt on s'empresse de le secourir, on lui fait avaler de l'huile, du lait, on tâche de rassurer son imagination effrayée. Les soins, les remèdes sont inutiles ; il s'écrie qu'il ressent une violente colique, & demande en gémissant à se préparer à la mort. Enfin, on lui apprend, en éclatant de rire, qu'il n'a rien à craindre, qu'on n'a voulu que lui faire peur. Mais il était tellement persuadé que le poison agissait avec force, qu'il fallut manger devant lui les biscuits qui restaient. Cette terreur panique l'a tout-à-fait corrigé de sa gourmandise.



IL arriva à certaine Chanteuse une aventure qui prouve que les Artistes doivent être aussi honnêtes que modestes. Le Prince de**** la pria de venir à l'un de ses concerts, & de se trouver au dîner qui devait le précéder : il se faisait une fête de la bien payer & d'honorer encore ses talents. Elle promit de se rendre à l'heure

O v

indiquée. M. de****, par surcroît d'attention, eut la bonté de lui envoyer un de ses carrosses au jour convenu. Mais la jeune personne, très-capricieuse, fit dire qu'elle était indisposée, & ne pouvait tenir sa parole. Le Prince dissimula sa juste indignation, écrivit à la Virtuose, & la pressa de réparer sa faute le plutôt qu'il lui serait possible; il ajoutait que le jour qu'elle prendrait il aurait soin de rassembler bonne compagnie à l'hôtel, & qu'on serait ravi de l'avoir à dîner. Bouffie d'orgueil de tant de politesses & d'égards, qu'elle croyait d'ailleurs bien mériter, elle fit savoir le jour qu'elle daignerait céder aux instances du Prince. Elle ne jugea point à-propos de manquer une seconde fois à ses engagements; mais, au-lieu des honneurs qu'elle se flatte de recevoir, on lui dit assez séchement que le Prince venait de partir, & qu'elle n'avait qu'à l'attendre dans une antichambre, parce qu'il ne tarderait pas à rentrer. Espérant toujours de voir du moins arriver les convives dont on lui avait parlé, elle prit patience jusqu'à trois heures. Son appétit l'avertissait depuis long-tems qu'il était bien tard, lorsqu'on vint lui dire que le Prince était retenu

dehors , & ne serait libre que fort avant dans la nuit. La fière Virtuose , confuse , humiliée , sentit toute la force de la leçon qu'elle recevait , & demanda un carrosse de place pour s'en retourner chez elle ; mais tous les gens du Prince de**** se trouvèrent occupés : il lui fallut se retirer à pied , tandis qu'il pleuvait à verse , frustrée d'un excellent repas , & du présent considérable qu'elle s'était attendu de recevoir.



UN autre grand Seigneur , qui faisait aussi ses délices de la Musique , devant donner un magnifique repas , voulut qu'un Chanteur qu'il protégeait fût du nombre des convives. Au dessert , il l'invita à chanter ; mais le petit Virtuose , qui copiait de son mieux les grands talens , protesta qu'un rhume lui causait une extinction de voix. Les instances réitérées des Dames ne purent l'engager à la moindre complaisance. Le Seigneur , indigné d'un tel procédé , le pria de passer un instant avec lui dans la pièce voisine. Lorsqu'ils y furent , & que personne ne pût les entendre , il lui dit avec beaucoup de politesse : — « Mon cher ami , puis-

« qu'il vous est impossible de chanter ,
 « j'espère au moins que vous nous ferez
 « le plaisir de danser. Je vais donner ordre
 « à mes gens de vous attendre dans ma
 « cour , & de vous jouer l'air avec des
 « fouets de poste : nous verrons par les
 « fenêtres comment vous vous en tire-
 « rez ». — Ce discours valut le meilleur
 srop : le *Virtuose* rentra dans la *salle* ,
 & n'a jamais si bien chanté.



CERTAIN Peintre , né à Paris , pressé
 de l'envie d'aller au cabaret , & n'ayant
 point de quoi payer sa dépense , ne laissa
 pas de céder à la tentation. Il but comme
 quatre , & ne s'avisa de songer à la sé-
 cheresse de sa bourse , qu'après s'être am-
 plement humecté le gosier. Voulant se
 tirer d'affaire d'une manière honorable ,
 autant que la circonstance le lui permet-
 trait , il dessina quelques figures sur la
 muraille , avec des charbons qu'il trouva
 dans la cheminée. L'hôte , ne pouvant
 mieux faire , se contenta de ce paiement.
 Mais ces figures , quoique tracées à la
 hâte , parurent si belles aux premiers qui
 les virent , qu'on accourut en foule pour
 les admirer. On seignait de vouloir goûter

le vin , pour avoir un prétexte de satisfaire sa curiosité. Le Cabarétier s'est enrichi en peu d'années , & a pris le parti d'entourer d'un cadre & de faire couvrir d'une glace, les dessins auxquels il doit sa fortune.



UN autre Marchand de vin ne fut pas si heureux que celui-ci. Il possédait un excellent tableau , dont il était loin de connaître le prix , & qu'il avait placé dans un coin de sa maison. Les yeux d'un Amateur tirèrent ce tableau de l'obscurité , & discernèrent la main du Maître qui l'avait produit. L'homme de goût , désirant se procurer un morceau si précieux , demanda au Marchand de vin s'il voulait le lui vendre. Celui-ci répondit qu'on n'avait qu'à voir ce qu'on voulait lui en donner. L'Amateur, croyant que la peinture qui le frappait , était à-peu - près appréciée , en offrit tout de suite cent écus , & promit de revenir le lendemain , n'ayant point assez d'argent sur lui. Cependant , le Cabarétier fit ses réflexions , & voulut avoir le lendemain six-cents francs de son tableau. L' amateur consentit à les lui donner. Mais ,

tandis qu'il alla chercher cette somme, l'avidé Cabarétier manda un Barbouilleur, auquel il fit retoucher le tableau, s'imaginant qu'on lui en donnerait bien davantage, lorsqu'il serait comme tout neuf. L'Amateur s'étant présenté, on lui déclara qu'il n'aurait le tableau que pour douze-cents livres. L'Amateur, qui pour cette fois s'était muni d'argent, consentit de compter la somme; mais il n'eut pas plutôt jeté les yeux sur la peinture qui lui paraissait si précieuse un instant auparavant, qu'il serra son argent, & se retira, en s'écriant qu'il n'en donnerait pas seulement un écu, malgré le beau vernis dont on venait de la couvrir. Le Marchand de vin resta honteux & fort étonné, & fut justement puni de son trop de cupidité.



UN Peintre voulait parler à un grand Seigneur, auquel il venait offrir d'entreprendre quelques ouvrages; mais le Suisse lui ferma fort incivilement la porte au nez. L'Artiste, voyant ses instances inutiles, s'avisa de peindre l'impitoyable Suisse, sur la porte qu'il refusait d'ouvrir: il le représenta si au naturel, qu'on croyait

voir l'original du portrait, menaçant tous ceux qui s'approchaient de la maison de son maître.



LORSQUE la Reine vint pour la première fois au Palais des Tuileries, on s'empressait d'avoir le bonheur de la voir. Un Peintre de portrait, fendant la foule, parvint, non sans peine, jusqu'à la porte de la salle où l'auguste Princesse dînait; un Suisse, placé dans l'intérieur de l'appartement, laissait de tems-en-tems entrer quelques personnes. L'Artiste ayant voulu trop fièrement avoir la préférence, le Suisse lui demanda qui il était : — « Je suis, lui répondit-il, un Peintre » fameux, & je viens pour faire le portrait de Sa Majesté. — Eh bien, puisque vous êtes Peintre, s'écria le Suisse, en lui fermant la porte au nez, voici » la palette ». —



LE trait suivant pourra encore servir de leçon à plusieurs Artistes. Une Dame, voulant surprendre agréablement son mari, forma le projet de lui faire présent d'un tableau qu'un Peintre très-habile

promit de lui faire moyennant cinquante louis ; mais le tableau achevé , de vils flatteurs prétendirent qu'il valait le double de la somme convenue. L'amour-propre du Peintre reçut avidement les louanges , & l'intérêt lui fit manquer à ses engagements. Que résulta-t-il de ce procédé si blâmable ? La Dame garda ses douze-cents livres ; & l'Artiste , trop avide de gain , ne trouva pas seulement dix louis du tableau qu'il croyait si précieux.



UN jeune Peintre , qui aimait le plaisir , mais dont la fortune était des plus médiocres , se trouva sans argent la veille des Rois. S'il s'était souvent apperçu avec peine du vide de sa bourse , ce fut surtout alors qu'il envia le sort de certains Philosophes qui n'ont jamais pu croire à l'existence du vide. Enfin , dans un jour où tout le monde fait bonne-chère , le jeune Artiste , sur les neuf heures du soir , se vit réduit à regagner presque à jeun son humble demeure. Après s'y être promené quelque tems dans l'obscurité , faute de chandelle , il sentit qu'il avait autant d'appétit que s'il devait assister au plus grand festin. Il prend aussi-tôt , à tâton ,

un morceau de pain & de lard , qu'il eut bientôt expédié , non sans réfléchir sur la différence des fortunes & des conditions ; car , tandis qu'il faisait ce maigre repas , les heureux habitans d'un hôtel situé vis-à-vis sa fenêtre , se livraient tumultueusement au plaisir de la bonne-chère. Cependant , la soif tourmentait notre Peintre ; il fallait se passer de vin ; & cette privation lui arrachait le cœur. S'armant d'une résolution héroïque , il empoigne une cruche pleine d'eau ; mais dans l'instant qu'il la porte à sa bouche , tous ses voisins se mettent à crier *le Roi boit , le Roi boit !* — Le Peintre alors s' imagine qu'on se moque de lui , il brise sa cruche , & fait serment de ne boire jamais d'eau.



UNE Demoiselle âgée de vingt-cinq ans , voulut qu'un Peintre la représentât en Vestale & de grandeur naturelle. L'ouvrage étant achevé , la jeune personne trouva que la hauteur de sa taille n'était pas tout-à-fait rendue ; & comme elle s'en plaignait vivement au Peintre , — « Ex-
» cusez-moi , Mademoiselle , lui dit-il ;
» je vous ai représentée plus petite que

» vous ne l'êtes en effet , parce que je
 » n'ai pas cru que , dans le tems où nous
 » sommes, il y ait des vierges aussi gran-
 » des que vous ». —



Un homme aussi riche qu'avare, après avoir fait faire son buste par un habile Sculpteur, le montra à plusieurs de ses amis , afin de savoir s'il était représenté au naturel. — « Monsieur , lui dit l'un
 » d'entr'eux , ce marbre vous ressemble
 » en corps & en âme ». —



Le célèbre Pigale étant entré par hasard dans l'église de la paroisse de Montmartre, aperçut un Ecclésiastique qui faisait remarquer avec emphase une statue représentant un Saint à quelques personnes venues de Paris. L'habile Sculpteur s'approche & grossit le nombre des curieux. Le bon Prêtre , c'était le Vicaire du lieu , lui adresse la parole : — « Au moins, Mon-
 » sieur , dit-il d'un ton de connaisseur ,
 » ce marbre respire ». — Pigale soutient qu'il ne respire pas. — « Je vous assure
 » que c'est un fait, reprend le ridicule
 » enthousiaste. — Mettez votre main

» près de la bouche , vous verrez que
 » non. — Encore un coup , je vous dis
 » qu'il respire ». — L'Artiste impatienté
 prend la main du prétendu connaisseur ,
 & la soulève à l'endroit indiqué. —
 « Vous voyez bien , s'écrie - t - il avec
 » humeur , combien vous vous trompez ». —
 — L'Abbé se fâche ; grand débat ; des
 injures de part & d'autre. L'Artiste quitte
 la place & laisse les Amateurs autour de
 leur informe statue. Quelques tems après ,
 c'était directement le jour ou , pour se
 débarrasser des importuns , M. Pigale avait
 fermé son atelier ouvert depuis plusieurs
 mois à la foule qui venait contempler un
 de ses chef d'œuvres ; l'Abbé de Mont-
 martre se présente pour admirer à son
 tour. On lui ferme la porte au nez. Il
 persévère , il frappe , reffrappe , fait tant
 d'instances ; tant de prières , qu'enfin on
 court avertir M. Pigale. Instruit de l'ex-
 trême desir de l'Abbé , il révoque l'ordre
 donné ; le Vicaire entre. Curieux de voir
 le personnage que rien n'avait pu rebuter ,
 notre Artiste passe dans l'atelier & reconnaît
 l'ignorant amateur ; — « Ah ! ah ! Mon-
 » sieur , lui dit-il , en souriant , me re-
 » mettez-vous ? — Je n'ai pas l'honneur
 » de vous connaître. — Vous devez

» vous souvenir de la chaude dispute
 » que nous eûmes à Montmartre au sujet
 » d'une statue. Je me nomme Pigale ». —
 — Le pauvre Vicaire sent toute la force
 du reproche. — « Ah ! que je me repens ,
 » s'écrie-t-il , d'avoir osé parler devant
 » vous. Daignez me le pardonner. —
 » Vous me paraissez le meilleur homme
 » du monde , répond le modeste Pigale ,
 » ne pensons plus à notre ancienne que-
 » relle. Monsieur l'Abbé, vous me ferez
 » le plaisir de dîner avec moi, & nous ou-
 » blierons le passé le verre à la main ». —



C'EST souvent à force de cabaler que
 quelques Auteurs dramatiques font applau-
 dir leurs Pièces par le Parterre ou le Parquet
 des trois Spectacles de la Capitale. Mais
 un de ces Messieurs s'avisa d'une ruse sin-
 gulière. On donnait , pour la première
 fois , une Tragédie de sa composition ,
 dont il n'osait pas tout-à-fait croire le
 succès infaillible. Afin d'engager les hon-
 nêtes gens à l'applaudir , il imagina de
 leur persuader qu'il était sur le point d'être
 la victime d'une injuste cabale. Pour cet
 effet , il plaça quelqu'un dans le Parterre ,
 auquel il prescrivit, non d'applaudir , mais

de siffler bien fort dans l'endroit qu'il verrait le plus généralement goûté. La nouvelle Tragédie avançait vers le dénouement, sans que l'ami eût pu s'acquitter de sa commission ; enfin une tirade parut très-belle ; & le Public de battre des mains avec transport , & l'homme apposté de faire entendre le cri aigu de son redoutable sifflet. A ce bruit imprévu , on s'étonne , on s'indigne , les applaudissemens redoublent , & la Tragédie , quoique faible & sans chaleur , se soutint pendant six représentations. Pour revenir au siffleur , la Garde l'arrêta , & comme on parlait de l'envoyer en prison , l'Auteur de la Pièce fut contraint d'avouer le bizarre stratagème qu'il avait mis en usage.



UN Financier de l'ancien tems (car il en est encore quelques-uns) se trouvant à table avec un Auteur distingué , fut surpris de ce que cet homme de Lettres ne refusait point les morceaux délicats qu'on lui présentait : — « Eh quoi ! » s'écria-t-il , les Philosophes usent de ces friandises ! — Pourquoi non , lui répondit le Sayant ? vous imaginez-

« vous que la Nature n'ait produit les
 » bonnes choses que pour les igno-
 » rans » ? —



CETTE Capitale a eu le bonheur de revoir l'un des plus grands hommes qui soient nés dans son sein , c'est-à-dire , le célèbre Voltaire , qui vint s'y montrer après une absence au moins de trente années , & lorsqu'il était plus qu'octogénaire. Quand il arriva à Paris , les Commis aux barrières ne manquèrent pas , selon l'usage , de lui demander s'il n'avait rien contre les Ordonnances : — « Il n'y a dans ma chaise , leur répondit-il , » que moi de contrebande ». —

Lorsque Voltaire parut en public , pour la première fois , il avait un habit rouge doublé d'hermine , une énorme perruque noire , à l'ancienne mode , & dans laquelle sa figure amaigrie était tellement enterrée , qu'on ne découvrait que ses deux yeux , brillans comme des escarboucles ; sa tête était surmontée d'un bonnet quarré rouge , & il avait à la main une petite canne à bec de corbin : cet acôûtement singulier étonna beaucoup le peuple de Paris.

Ce Génie immortel fit représenter , au même âge que Sophocle , sa Tragédie d'*Irène* , où l'on retrouva presque tout le feu de sa jeunesse. Il vint à l'une des représentations de cette Pièce intéressante. A peine le Public qui l'attendait en foule dans les rues , apperçut-il son carrosse , qu'il courut en foule au-devant du grand homme. Les spectateurs qui remplissaient la salle de la Comédie Française , marquèrent par des cris de joie & des applaudissemens réitérés, la satisfaction qu'ils éprouvaient de voir ce Génie sublime. Un instant après qu'il fut placé dans sa loge , le sieur Brisard , Comédien très-estimable (1) , parut sur la Scène , tenant à la main une couronne de laurier , & s'approchant du grand homme , il la lui mit sur la tête. Voltaire ne s'apperçut pas plutôt des honneurs qu'on lui rendait , qu'il ôta modestement la couronne , en disant d'un ton pénétré : — « Ah, Dieu ! » vous voulez donc me faire mourir » ? — Enchantés de cet hommage éclatant , les applaudissemens des spectateurs empêchèrent long - tems de commencer la

(1) Il vient de se retirer , & ne sera peut-être jamais remplacé.

Pièce. Dès qu'elle fut finie , un spectacle imprévu lui succéda tout-à-coup : on vit les Acteurs & les Actrices entourer le buste de l'Ecrivain universel , & le couronner de laurier. Les témoignages de la plus vive satisfaction éclatèrent de toutes parts , & chaque spectateur , par ses applaudissemens redoublés , s'empressa , pour ainsi dire , d'apporter aussi sa couronne.

Quelque tems après son arrivée à Paris , cet Ecrivain qui possédait tant de connaissances , voulut bien se faire recevoir Franc - Maçon dans la Loge des Neuf-Sœurs , composée d'Artistes , de Savans , de Gens de Lettres , d'Amateurs distingués ; mais il y manquait un Apollon ; & les Neuf-Muses ne pouvaient faire un meilleur choix. L'un des Membres de ce fameux Licée , M. de la Dixmerie , adressa à l'illustre Initié l'impromptu suivant :

Au seul nom de l'illustre Frère ,
 Tout Maçon triomphe aujourd'hui :
 S'il reçoit de nous la lumière ,
 Le Monde la reçut de lui (1).

(1) Je me propose de publier quelque jour
l'Histoire ancienne & moderne de la Franche-
Une

Une Dame d'un certain âge & un peu coquette , se trouvant avec Voltaire , voulut éprouver le pouvoir de ses charmes. Comme il lui débitait des choses galantes , en jetant quelques regards sur sa gorge quelle avait fort découverte :
 = « Comment , s'écria-t-elle en minaudant , est-ce que vous songeriez encore à ces petits coquins-là ? = Petits coquins ! (reprit avec vivacité le malin vieillard » Madame, ce sont bien de grands pendants ». =

On prétend que ce grand homme hâta la fin de sa longue & glorieuse carrière par une dose considérable d'opium qu'il s'avisa de prendre , parce qu'un vieux Seigneur de la Cour lui dit qu'il en entretenait sa santé , en en faisant un usage modéré , à la manière des Orientaux (1).

Il mourut le 20 Mai 1778 , âgé de quatre-vingt-quatre ans & quelques mois,

Maçonnerie, dans laquelle je citerai les usages & les faits , antiques & récents , qui ont rapport à ce délassement des grands enfans.

Il faut des hochets à tout âge.

(1) Chardin prouve que l'opium plonge dans l'abattement & l'inertie les Peuples qui en font un usage continuel.

Tome III.

P

après un séjour de trois mois & demi dans la Capitale : ainsi , il ne revit sa patrie que pour y mourir.

Toutes les Académies de l'Europe prononcèrent solennellement son éloge. Le Roi de Prusse composa lui-même celui qu'il récita dans l'Académie de Berlin. Je n'en rapporterai que cette anecdote : = « Voltaire, dit le Monarque, » fit un usage immodéré du café : lorsqu'il » revint à Paris, cinquante tasses par jour » lui suffisaient à peine » =

M. le Comte de Cagliostro , qui vient de faire tant de bruit dans la Capitale , mérite bien d'occuper encore quelques pages dans mon Livre.

M. Lavater , Curé de Zurich , qui prétend , par le seul aspect des physionomies , deviner les caractères , fit un voyage à Strasbourg , dans la seule intention d'y voir ce merveilleux personnage , & de causer avec lui. Mais il fut bien trompé dans son attente , car il n'en put tirer que cette seule phrase ; = « Si vous » êtes le plus instruit de nous deux, vous » n'avez pas besoin de moi ; si c'est moi » qui le suis, je n'ai pas besoin de vous ».

= Mécontent de ce laconisme ; M. le Curé lui écrivit le lendemain : = « D'où » viennent vos connaissances ? Comment » les avez-vous acquises ? En quoi con- » sistent-elles » ? = Le Comte lui répondit en aussi peu de mots : *In verbis , in herbis , in lapidibus.*

Après avoir recueilli les histoires différentes qu'on a débitées dans le Monde sur ce personnage presque incompréhensible jusqu'à présent (1) , il ne me reste plus qu'à extraire fidèlement de son Mémoire , curieux à tant d'égards , ce que M. de Cagliostro raconte de lui-même. Écoutons son intéressante confession, où la Vérité a tout l'air du Roman.

= J'ignore le lieu qui m'a vu naître & les parens qui m'ont donné le jour... Toutes mes recherches n'ont abouti à cet égard , qu'à me donner sur ma naissance des idées grandes à la vérité , mais vagues & incertaines. J'ai passé ma première enfance dans la ville de Médine en Arabie, j'y ai été élevé sous le nom d'*Acharat* , nom que j'ai conservé dans mes voyages d'Afrique & d'Asie. J'étais logé dans le palais du Muphti. Je me rappelle par-

(1) V. Tome II , pag. 306-9.

faitement que j'avais autour de moi quatre personnes , un Gouverneur , âgé de 55 à 60 ans , nommé *Althotas* , & trois domestiques , un blanc & deux noirs , un blanc qui me servait de valet-de-chambre , & deux noirs , dont l'un était jour & nuit avec moi. Mon Gouverneur m'a toujours dit que j'étais resté orphelin à l'âge de trois mois , & que mes parens étaient nobles & Chrétiens ; mais il a gardé le silence le plus absolu sur leur nom & sur le lieu de ma naissance. Quelques mots dits au hasard m'ont fait soupçonner que j'étais né à Malte..... *Althotas* se fit un plaisir de cultiver les dispositions que j'annonçais pour les Sciences. Je puis dire qu'il les possédait toutes , depuis les plus abstraites jusqu'à celles de pur agrément. La Botanique & la Physique médicale furent celles dans lesquelles je fis le plus de progrès..... Je portais , ainsi que lui , l'habit Musulman ; nous professons en apparence le Mahométisme ; mais la véritable Religion était empreinte dans nos cœurs.

Le Muphti venait me voir souvent ; il me traitait avec bonté , & paraissait avoir beaucoup de considération pour mon Gouverneur. Ce dernier m'apprit

la plus grande partie des langues de l'Orient (1). Il me parlait souvent des pyramides d'Égypte, de ces immenses souterrains creusés par les anciens Égyptiens, pour renfermer & défendre contre l'injure des tems *le dépôt précieux des connaissances humaines*. J'avais atteint ma douzième année..... Althotas m'annonce un jour qu'enfin nous allons quitter Médine & commencer nos voyages..... Nous arrivâmes à la Mecque, & nous allâmes descendre au palais du Chérif. On me fit prendre des habits plus magnifiques que ceux que j'avais portés jusqu'alors. Le troisième jour de mon arrivée, mon Gouverneur me présenta au Souverain, qui me fit les plus tendres caresses. À l'aspect de ce Prince, un bouleversement inexprimable s'empara de mes sens; mes yeux se remplirent des plus douces larmes que j'aie répandues de ma vie. Je fus témoin de l'effort qu'il faisait pour retenir les siennes. Je restai trois années à la Mecque; il ne se passait pas de jour que je ne fusse admis chez le Chérif, & chaque jour voyait croître son atta-

(1) Voilà un homme d'un mé rite bien universel!

chement & ma reconnaissance ; souvent je le surprénais les yeux attachés sur moi, puis les élevant vers le Ciel avec toutes les marques de *la pitié* & de l'attendrissement... J'interrogeais le nègre qui couchait dans mon appartement ; mais il était sourd & muet sur toutes les questions que je pouvais lui faire. Une nuit que je le pressais plus vivement que de coutume, il me dit que si jamais je quittais la Mecque, j'étais menacé des plus grands malheurs, & que je devais sur-tout *me garder de la ville de Trébisonde* (1).... Un jour je vis entrer le Chérif seul dans l'appartement que j'occupais ; mon étonnement fut extrême de recevoir une semblable faveur ; il me serra dans ses bras avec plus de tendresse qu'il n'avait jamais fait, me recommanda de ne jamais cesser d'adorer l'Eternel, m'assura qu'en le servant fidèlement, je finirais par être heureux & connaître mon sort ; puis il me dit, en baignant mon visage de ses larmes : Adieu, *fils infortuné de la Nature*....

Je commençai mes voyages par l'Égypte, je visitai ces fameuses pyramides.

(1) Ne faudrait-il pas lire ici le nom d'une autre ville ?

qui ne sont aux yeux des observateurs superficiels , qu'une masse énorme de marbre & de granit (1). Je fis connaissance avec les Ministres de différens Temples , qui voulurent bien m'introduire dans des lieux où le commun des voyageurs ne pénétra jamais (2). Je parcourus ensuite , pendant le cours de trois années, les principaux Royaumes de l'Afrique & de l'Asie.

Ce n'est pas ici le lieu de donner connaissance au Public des différentes observations que j'ai faites dans mes voyages, & des aventures *vraiment extraordinaires* qui me sont arrivées..... J'abordai , en 1766 , dans l'isle de Rhodes avec mon Gouverneur & les trois domestiques qui ne m'avaient pas quitté depuis mon enfance. Je m'embarquai sur un vaisseau

(1) Des Savans ont prétendu qu'elles renfermaient les trésors de quelques Rois ; d'autres, qu'elles étaient de vastes tombeaux : ceux-ci, qu'elles étaient destinées à des observations astronomiques. V. mes *Anecdotes des Beaux-Arts*, T. III, p. 323 & suivantes.

(2) Depuis les anciens Egyptiens & les anciens Grecs , il n'y a plus d'initiation , que je sache..... Hormis que ce ne soit dans *les Temples des Francs-Maçons*.

Français qui fe fait voile pour Malte. Malgré l'usage qui oblige les vaisseaux venant du Levant à faire leur quarantaine, j'obtins, au bout de deux jours, la permission de débarquer. Le Grand-Maître Pinto me donna, ainsi qu'à mon Gouverneur, un logement dans son palais.....

La première chose que fit le Grand-Maître, fut de prier le Chevalier d'Aquino, de l'illustre Maison des Princes de Caramanica, de vouloir bien m'accompagner par-tout, & me faire les honneurs de l'Isle.

Je pris alors pour la première fois, avec l'habit Européen, le nom de Comte de Cagliostro, & je ne fus pas peu surpris de voir Althotas revêtu d'un habit ecclésiastique & décoré de la croix de Malte.... Je me rappelle d'avoir mangé chez M. le Bailli de Rohan, aujourd'hui Grand-Maître. J'étais loin de prévoir alors que, vingt après, je serais arrêté & conduit à la Bastille pour avoir été honoré de l'amitié d'un Prince du même nom.

J'ai tout lieu de penser que le Grand-Maître Pinto était instruit de mon origine. Il me parla plusieurs fois du Chérif & de Trébifonde; mais il ne voulut jamais

s'expliquer clairement sur cet objet. Du reste, il me traita toujours avec la plus grande distinction, & m'offrit l'avancement le plus rapide, dans le cas où je me déterminerais à faire des vœux. Mais mon goût pour les voyages & l'ascendant qui me portait à exercer la Médecine, me firent refuser des offres aussi généreuses qu'honorables.

Ce fut dans l'isle de Malte que j'eus le malheur de perdre mon meilleur ami, mon maître, le plus sage, le plus éclairé des mortels, le vénérable Althotas. Quelques momens avant sa mort, il me serra la main : = « Mon fils, me dit-il d'une voix » presque éteinte, ayez toujours devant » les yeux la crainte de l'Eternel & l'a- » mour de votre prochain; vous appren- » drez bientôt la vérité de tout ce que » je vous ai enseigné ». =

L'isle où je venais de perdre l'ami qui m'avait tenu lieu de père, devint bientôt pour moi un séjour insupportable.... Le Chevalier d'Aquino voulut bien se charger de m'accompagner dans mes voyages, & de pourvoir à tous mes besoins. Je partis en effet avec lui. Nous visitâmes d'abord la Sicile... ; delà, les différentes isles de l'Archipel ; & , après avoir par-

P w

couru de nouveau la Méditerranée, nous abordâmes à Naples, patrie du Chevalier d'Aquino. Ses affaires ayant exigé de lui quelques voyages particuliers, je partis seul pour Rome, avec des lettres de crédit pour le sieur Bellonne, Banquier.

Arrivé dans cette Capitale du Monde Chrétien, je résolus de garder l'*incognito* le plus parfait. Un matin, comme j'étais renfermé chez moi, occupé à me perfectionner dans la langue Italienne, mon valet-de-chambre m'annonça la visite du Secrétaire du Cardinal Orsini. Ce Secrétaire était chargé de me prier d'aller voir Son Eminence; je m'y rendis en effet. Le Cardinal me fit toutes les politesses imaginables, m'invita plusieurs fois à manger chez lui, & me fit connaître la plupart des Cardinaux & Princes Romains, & notamment le Cardinal d'York & le Cardinal Ganganelli, depuis Pape, sous le nom de Clément XIV. Le Pape Rezzonico, qui occupait alors la Chaire de Saint Pierre, ayant désiré de me connaître, j'eus plusieurs fois l'honneur d'être admis à des conférences particulières avec Sa Sainteté.

J'étais alors (1770) dans ma vingt-deuxième année. Le hasard me procura

la connaissance d'une Demoiselle de qualité nommée Séraphina Félichiani. Elle était à peine au sortir de l'enfance : ses charmes naissans allumèrent dans mon cœur une passion que seize années de mariage n'ont fait que fortifier....

Je n'entrerai pas dans le détail des voyages que j'ai faits dans tous les Royaumes de l'Europe ; je me contenterai de citer les personnes de qui j'ai été connu. La plupart vivent encore.... Qu'elles disent si, en tout tems & en tous lieux, j'ai fait autre chose que guérir gratuitement les malades, & soulager les pauvres....

J'observerai que, voulant n'être pas reconnu, il m'est arrivé de voyager sous différens noms. Je me suis appelé successivement : le *Comte Harat*, le *Comte Félix* (1), le *Marquis d'Anna*.....

Je suis arrivé à Strasbourg le 19 Septembre 1780. Ayant été, peu de jours après mon arrivée, reconnu par le Comte Gévuski, je me vis forcé de céder aux instances générales de la Ville & de toute la Noblesse d'Alsace, & de consacrer

(1) Comme qu'on dirait l'homme unique, immortel, qui renaît de sa cendre. Remarquons en passant que M. Cagliostro dit dans son Mémoire, p. 50, que ses ressources sont un secret.

mes talens en Médecine au service du Public....

Qu'il me soit permis de citer un passage d'un livre imprimé en 1783, ayant pour titre : *Lettres sur la Suisse* : =

« Cet homme singulier, étonnant, ad-
 » mirable par sa conduite & par les vastes
 » connaissances, d'une figure qui annonce
 » l'esprit, & exprime le génie, ayant
 » des yeux de feu qui lisent au fond des
 » âmes, est arrivé de Russie, depuis sept
 » ou huit mois.... Personne ne sait d'où
 » il est, ce qu'il est, où il va. Aimé,
 » chéri, respecté... passant sa vie à voir
 » des malades, sur-tout des pauvres,
 » les aidant de remèdes qu'il leur distri-
 » bue *gratis*, & de sa bourse pour avoir
 » du bouillon; mangeant fort peu, &
 » presque toujours des pâtes d'Italie; ne
 » se couchant jamais; & ne dormant
 » qu'environ deux ou trois heures assis
 » sur un fauteuil..... Cet homme in-
 » croyable tient un état d'autant plus
 » étonnant, qu'il paie tout d'avance, &
 » qu'on ne sait d'où il tire ses revenus,
 » ni qui lui fournit de l'argent.... Je ne
 » vous dis rien de ses cures merveil-
 » leuses.... vous saurez seulement que de
 » plus de quinze-mille malades qu'il a

» traités , ses ennemis les plus forcenés
 » ne lui reprochent que trois morts.....
 » Je fors de son audience..... Représen-
 » tez-vous une salle immense , remplie
 » de ces malheureuses créatures presque
 » toutes privées de tout secours..... Il
 » les écoute l'un après l'autre , n'oublie
 » pas une de leurs paroles , sort pour
 » quelques momens , rentre bien - tôt
 » chargé d'une foule de remèdes qu'il
 » dispense à chacun de ces infortu-
 » nés , en leur répétant ce qu'ils ont
 » dit de leur maladie..... La bourse du
 » sensible Comte est partagée entr'eux ;
 » il semble qu'elle soit inépuisable... » =

Il y avait à-peu-près un an que j'étais à
 Strasbourg, lorsqu'un soir en rentrant chez
 moi , j'eus l'agréable surprise d'y trouver
 le Chevalier d'Aquino , qui ayant appris,
 par les Gazettes , mon séjour à Stras-
 bourg , avait fait le voyage exprès pour
 venir resserrer les nœuds de notre ancienne
 amitié.....

Peu de tems après mon arrivée en
 France , M. le Cardinal de Rohan m'a-
 vait fait dire par le Baron de Millinens ,
 son Grand-Veneur , qu'il desirait de me
 connaître. Tant que le Prince ne fit voir
 à mon égard qu'un motif de curiosité.

Je refusai de le satisfaire ; mais bientôt, m'ayant envoyé dire qu'il avait une attaque d'asthme, & qu'il voulait me consulter, je me rendis avec empressement à son palais épiscopal. Je lui fis part de mon opinion sur sa maladie ; il parut satisfait, & me pria de l'aller voir de tems en tems.....

Je reçus une lettre du Chevalier d'Aquino, par laquelle il me marquait qu'il était dangereusement malade. Je partis sur-le-champ ; mais, quelque diligence que je pusse faire, je n'arrivai à Naples que pour y recevoir les derniers soupirs de mon malheureux ami.....

Voulant passer en Angleterre, j'arrivai à Bordeaux le 8 Novembre 1783..... Le concours des malades devint si grand, que je fus obligé d'avoir recours aux Jurats pour avoir des soldats à l'effet d'entretenir l'ordre dans ma maison.....

Le même genre de persécution qui m'avait éloigné de Strasbourg, m'ayant suivi à Bordeaux, je pris le parti, après onze mois de séjour, de m'en aller à Lyon, où j'arrivai dans les derniers jours d'Octobre 1784 (1) ; je ne restai que

(1) Pourquoi le voyage d'Angleterre n'avait-il pas eu lieu ?

trois mois dans cette dernière ville, & je partis pour Paris, où j'arrivai le 30 Janvier 1785. Je descendis dans un des hôtels-garnis du Palais Royal ; & , peu de tems après , j'allai habiter une maison rue Saint - Claude , près du Boulevard. Mon premier soin fut de déclarer à toutes les personnes de ma connaissance , que mon intention était de vivre tranquille , & que je ne voulais plus m'occuper de Médecine ; j'ai tenu ma parole , & me suis refusé obstinément à toutes les sollicitations qui m'ont été faites à cet égard..... ». = Qu'on ferait de tout ce récit un Roman bien intéressant !

Il y a deux-cents ans qu'on avait vu un tour de passe - passe , ou un exemple de crédulité à-peu-près semblable à celui qui vient de faire tant de bruit dans notre Capitale. Voici ce qu'on lit dans les *Bigarrures du sieur des Accords* : =

« J'ai cognu un Abbé qui se laissoit
 » tellement embabouiner de telles folles
 » superstitions, qu'il prenoit plaisir bien
 » souvent à faire voir, comme il disoit,
 » tantost dans son ongle, tantost dans une
 » *phiote*, tantost sur le cul d'une assiette
 » frottée de noir de lampe & d'huyle.

» un démon qui lui rendoit ce qu'il
 » vouloit, après avoir observé quelques
 » mystères, & vis faire *toutes les sima-*
 » *grées*, lesquelles finies, cest Abbé
 » dit à l'enfant : = *Que voyez-vous ?*
 » = Lors l'enfant à demy-épouvanté,
 » ce sembloit, disoit : = Je voy des
 » nuées & du feu au milieu. = Puis
 » après l'Abbé disoit en françois : =
 » *Ange de Dieu*, je t'adjure, si un tel
 » est en fanté, tu montres à cest enfant
 » un chandelier ; & s'il est malade, tu
 » luy montres un livre ouvert. = Puis
 » il interrogeoit l'enfant qu'est-ce qu'il
 » voyoit, lequel disoit le premier mot
 » qui luy venoit à la bouche. Et disoit
 » cest Abbé avoir expérimenté ceste di-
 » vination infinie fois. Enfin je décou-
 » vris aisément la piperie : car je voulus
 » interroger, & dis en latin : = *Adjuro*
 » *te Angele Dei ut si Petrus amat Clau-*
 » *diam, ostendas huic puero clavem : sè*
 » *verò amat Janam, ostendas cultellum.*
 » = Lors je demanday à l'enfant : =
 » *Que voyez-vous ?* = Lequel dit, =
 » Un chandelier, = se ressouvenant du
 » premier interrogatif. Lors je luy dis :
 » = Vous êtes un menteur ; je luy de-
 » mande une clef, ou un couteau. =

» Lors je le pris à part , & le persuaday
 » de nous dire vérité. Somme il confessa
 » en présence de son Abbé , que jamais
 » n'avoit rien veu ; mais que pour luy
 » complaire , & être aymé de luy , il
 » disoit ainsi ce qu'on lui demandoit ». =

Extrêmement jaloux de sa femme , un bon Bourgeois de Paris eut la bisarre fantaisie de prendre la poste & d'aller à Strasbourg consulter le fameux Comte de Cagliostro , afin de savoir si son étoile lui destinait le signe du Capricorne. L'homme extraordinaire , voulant s'amuser de cet original , lui répondit que rien n'était plus simple que de savoir sa destinée. = « Voici , ajouta-t-il , une » fiole contenant une liqueur que vous » devez boire lorsque vous serez de re- » tour auprès de votre femme , & au » moment de vous coucher avec elle. » Si vos craintes sont fondées , le len- » demain , en vous réveillant , vous serez » métamorphisé en chat ». = Le mari réfléchit sur ce qu'on vient de lui dire , & vous allez voir comment il en tira parti. Revenu chez lui , il parle beaucoup à sa femme des talens merveilleux

du Médecin surprenant qu'il vient de visiter. Elle veut savoir le motif du voyage ; il se fait prier ; enfin il lui avoue l'infailible moyen qu'il a de découvrir si elle est fidelle. On rit de bon cœur de sa crédulité, on lui proteste qu'il n'a rien à craindre ; il avale le breuvage, & les voilà tous deux au lit. L'effet qui en résulta, au bout d'une heure, n'avait rien d'effrayant pour l'himen. Ils s'endormirent assez tard, en bénissant le Comte & la divine liqueur. La femme, en bonne ménagère, se leva la première, & laissa reposer son mari qui en avait besoin. Mais voyant qu'à dix heures il restait encore au lit, elle alla pour le réveiller..... Peignez-vous, si vous pouvez, son étonnement & sa frayeur, en trouvant à sa place un gros chat noir & mort. Elle jette les hauts cris, & il lui échappe ces paroles dans la première effusion de sa douleur : = « Faut-il donc que pour » une seule fois que j'ai eu le malheur » de manquer à mon devoir avec notre » maudit voisin, je perde le meilleur » des époux ! » = Alors le mari sort de dessous le lit, enchanté de l'expédient qui lui a si bien réussi. La pauvre femme, prise pour dupe, tombe à ses

pieds , lui promet d'être plus sage à l'avenir. Il la relève , l'embrasse & lui pardonne. Que pouvait-il faire de mieux ?

Le nombre est beaucoup plus grand dans Paris qu'on ne se l'imagine communément , de ceux qui croient aux sorciers , aux rêves , à l'Astrologie , aux Empiriques , enfin , à toutes les erreurs des personnes simples ou peu éclairées. Les lumières & la Philosophie tant vantées du dix-huitième siècle , n'ont pas même pénétré toute la bonne Société : qu'on en juge par les nouveaux exemples que voici. M. Decremps a connu un Italien , qui recevait toutes les semaines plus de cinquante lettres , dans lesquelles la crédule jalousie & l'aveugle cupidité le consultaient sérieusement sur le présent & sur l'avenir (1).

L'historiette suivante , qui courut tout Paris pendant quelques jours , a trouvé peu de contradicteurs. M. l'Abbé**** , prêchant dans Saint-Méri , eut occasion de parler de la pierre philosophale , &

(1) *La Magie blanche dévoilée* ; page 9 de la Préf.

s'efforça de prouver que cette brillante chimère, loin d'avoir enrichi quelqu'un, n'avait occasionné que ruines & désastres. Le lendemain de cette sage prédication, un vieillard vénérable se présenta chez lui, & lui dit ; = J'ai entendu hier votre sermon ; il était rempli de choses très-édifiantes ; mais vous vous emportâtes un peu trop contre la vertu d'une grande Dame ; vous ignorez sans doute qu'elle est la sagesse même. = L'Abbé de****, surpris de ce discours, protesta qu'il serait au désespoir d'avoir désigné quelqu'un en particulier. = Vous vous êtes permis beaucoup plus, reprit le vieillard, car vous avez nommé plusieurs fois cette Dame, & vous en conviendrez, quand vous saurez que c'est la pierre philosophale. Si vous la connoissiez, vous en eussiez parlé en d'autres termes. = L'Abbé ne put s'empêcher d'éclater de rire : = Mais, Monsieur, poursuivit l'Etranger, d'un ton ferme, si vous voulez le permettre, je viens ici pour vous convaincre de la vérité. = L'honnête Ecclésiastique jugea à-propos d'avoir quelque condescendance, & se promit par-là de mieux ramener à la raison l'homme dont il plaignait les

égaremens. Il fit apporter un réchaud plein de charbon, un soufflet & un morceau de cuivre, que l'Etranger fit fondre; & après y avoir mêlé une pincée de poudre, qu'il tira d'une petite boîte, cet Etranger laissa refroidir le lingot, le donna ensuite au domestique de l'Abbé, en lui ordonnant de l'aller vendre au premier Orfèvre. Le laquais ne tarda pas à revenir avec de l'argent, & dit que l'Orfèvre lui avait payé le lingot sur le pied de l'or le plus pur. M. l'Abbé de**** s'écria alors qu'il avait lieu de se repentir de tout le mal qu'il avait dit d'une science très-réelle, & conjura l'Adapte de l'initier dans des secrets si merveilleux. Celui-ci promit de venir le lendemain lui dévoiler l'art de composer la poudre de projection. M. l'Abbé, au comble de la joie, retint le vieillard à dîner, & eut la satisfaction de le reconduire à son auberge. Ainsi il savait la demeure de l'inconnu; ses yeux avaient vu la miraculeuse transmutation des métaux; il était donc bien certain d'être à la veille de découvrir le secret des secrets. Il ne put dormir de toute la nuit, tant il était agité par l'espérance d'apprendre des choses qui devaient l'enrichir à jamais. Le

lendemain , dès le lever de l'aurore , il envoya chercher son homme : mais il était parti une heure avant le jour.

M. de L*** , après s'être beaucoup amusé au bal de l'Opéra , mourut d'un coup de sang en rentrant chez lui. Madame de **** , sa sœur , qui l'avait quitté assez tard , fut tourmentée toute la nuit de songes affreux , qui lui représentaient son frère dans un grand danger & l'appelant à son secours. Souvent réveillée en sursaut , & dans des agitations continues , quoiqu'elle sût que son frère était au bal de l'Opéra , elle n'eut rien de plus pressé , dès que le jour parut , de demander sa voiture , & de courir chez l'objet de sa tendresse fraternelle. Elle arriva au moment que le Suisse avait reçu ordre de ne laisser entrer personne , & de dire que M. de L*** avait besoin de repos. Elle s'en retourna consolée & riant de sa frayeur. Ce ne fut que dans l'après-midi qu'elle apprit que ses noirs pressentimens ne l'avaient point trompée. Voilà l'anecdote qu'on racontait dernièrement pour prouver la vérité des songes ; mais l'on n'y doit voir

qu'une personne tourmentée d'une digestion pénible, & vivement affectée, pendant son sommeil, d'un objet qui lui est cher.

F I N.

ERRATA DU TOME III.

PAGE 9, ligne 7, répandues ; *lisez* : répandus.

P. 14, ligne 5, donné ; *lisez* : assuré.

P. 16, à la note, ligne 2, Cauchois ; *lisez* : Lecauchois.

P. 76. *Le Calcul de cette Page n'est pas juste ; lisez* : 800 mille points..... 180 mille par heure..... Quatre heures pour aller à Fontainebleau & en revenir..... L'Auteur du pari pouvait ne demander que 700 mille points.

P. 78, ligne 5, couvert ; *lisez* : couverte.

P. 98, ligne 17, & de respect ; *lisez* : & digne de respect.

P. 177, ligne 13, Personnes ; *lisez* : Personnes.

P. 272, ligne 18, voyant ; *lisez* : voyait.

P. 386, ligne 22, quelque ; *lisez* : une.

63645802

3rd
BONE

